

ILLUSTRATION JUIVE

2^{me} ANNÉE

--

SEPTEMBRE 1930

--

N° 7

Au seuil de l'an nouveau

L'unique voie

On voit quelquefois des communautés entières assister impassibles à l'agonie du Judaïsme, sans lui opposer une résistance qui ne peut venir que de la valorisation de tous ses éléments constitutifs.

D'aucuns, inspirés de sentiments qui les honorent, mais dépourvus d'une vision intégrale de l'ensemble des valeurs qui sont la base du Judaïsme et en constituent l'essence éternelle, cherchent le salut à travers le sentiment national, économique, social, syndical, coopératif, dépouillé de tout élément spirituel, vidé de ce que l'hébraïsme nomme «*Irat Chamaïm*», expression synthétique et vaste dont on minimise et dénature le sens en la traduisant dans les langues du galouth par: *crainte de Dieu*.

D'autres, pensent opérer le salut à travers un sentiment piétiste, qui comprime et réduit l'hébraïsme à une forme de religiosité purement mécanique. Ils se cramponnent, en un impuissant et ridicule mimétisme, aux aspects les plus fallacieux et les plus faibles de la religion.

Leur attitude a pour pivot l'ignorance, l'absence de franchise ou l'intérêt de ses soi-disant pontifs. Leur piétisme «*israélite*» vidé de la valeur nationale et hébraïque inhérente au Judaïsme, aboutit à la faillite, et porte dans ses flancs les grelots à scandale, dans leur forme péjorative, que l'on nomme, dans le monde des affaires: *banqueroute*.

Il est temps de mettre fin aux tentatives infructueuses, aux erreurs stériles.

Combien cela durera-t-il encore?

Telle est la question qui se pose à certains jeunes dont la conscience s'éveille en des élans nouveaux, et à nous leurs aînés, qui encourons la responsabilité de n'avoir pas su déchaîner dans leurs cœurs la tempête, non pas du doute qui affaiblit, mais de la foi qui agit.

Au seuil de l'année qui s'ouvre il est opportun d'évoquer le cri de ralliement du poète antique:

«Il est temps d'agir pour l'Éternel, Ses lois ont été renversées!» Les lois de justice que nous revendiquons pour notre peuple et pour tous les peuples ont été renversées. Il est temps d'agir.

• • •

Enfermés au fond des ghettos, nourris uniquement de notre culture et de notre vie, et ne voyant le soleil du savoir, qui se levait pour tous, qu'à travers les barreaux de notre prison, nous avons élevé la voix contre le ghetto, et réclamé l'abattement de ses portes et la démolition de ses murs. Nous avons revendiqué la libération.

Nous l'avons obtenue.

Et nous nous sommes présentés à la société qui nous a accueillis avec un sentiment de fraternité plus ou moins distante.

Mais, semblables à nos pères qui furent esclaves en Egypte, nous fûmes incapables, à la sortie du ghetto, de nous refaire une âme. Notre âme gardait son stigmate d'esclavage. Nous sommes restés serviles jusqu'à la prostitution. Nous avons renoncé à notre langue, à notre cul-

ture, à notre vie, à nos aspirations, pour faire oublier aux autres et à nous-mêmes, notre provenance du ghetto honni. Nous avons été des métis, souvent des lâches, quelquefois des renégats. Nous avons quémardé et tout accepté, nous avons tout cherché, tout mendié.

Ceux qui ne furent pas complètement lâches, imaginèrent et organisèrent un nouvel hébraïsme qu'ils rapprochèrent le plus de la religion dominante, ils créèrent l'église israélite, la religion mosaïque, le prêtre israélite. L'imitation fut parfaite.

Tous ces renoncements successifs ne servirent ni à faire oublier notre extraction sémitique ni à nous éviter les humiliations et les persécutions, ni surtout — et c'est ici que réside la faillite — à sauver l'hébraïsme.

Un nouveau mouvement, né ces dernières années, désigné sous le nom de sionisme, a-t-il réussi, lui, dans sa tentative de salut? Tout jugement sur ce mouvement trop jeune encore, serait prématuré. Affirmons cependant de suite notre conviction que «la question juive» ne peut être résolue sans «Eretz-Israël», qui est une de ses forces centrales. Nous ne croyons pas que le sionisme puisse trouver la solution, par les voies suivies jusqu'ici, mais ce mouvement est évolutif et nous devons tourner nos regards et nos cœurs avec sympathie vers ceux qui assument noblement la lourde responsabilité de ses directives. Eretz-Israël — la terre pour Israël — comme objectif, constitue certainement un beau et appréciable programme pour un peuple qui n'est pas une plèbe, mais «un royaume de sacerdoce». Le jour où, dans l'affirmation de nos droits à la terre d'Israël, nous nous souviendrons que nous sommes le peuple de la *Thora* et de la lumière, le peuple *Kadosh*, et que notre revendication sera appuyée haut le cœur et haut la tête par tout Israël, ce jour là, quelque chose aura changé dans le problème juif.

Un peuple ne se recrée pas par la commisération. C'est le droit et la justice, que nous devons invoquer, et le droit et la justice sont des principes lents à triompher. Mais qu'importe la durée, si notre appartenance au peuple-un, se perpétue et s'affirme!

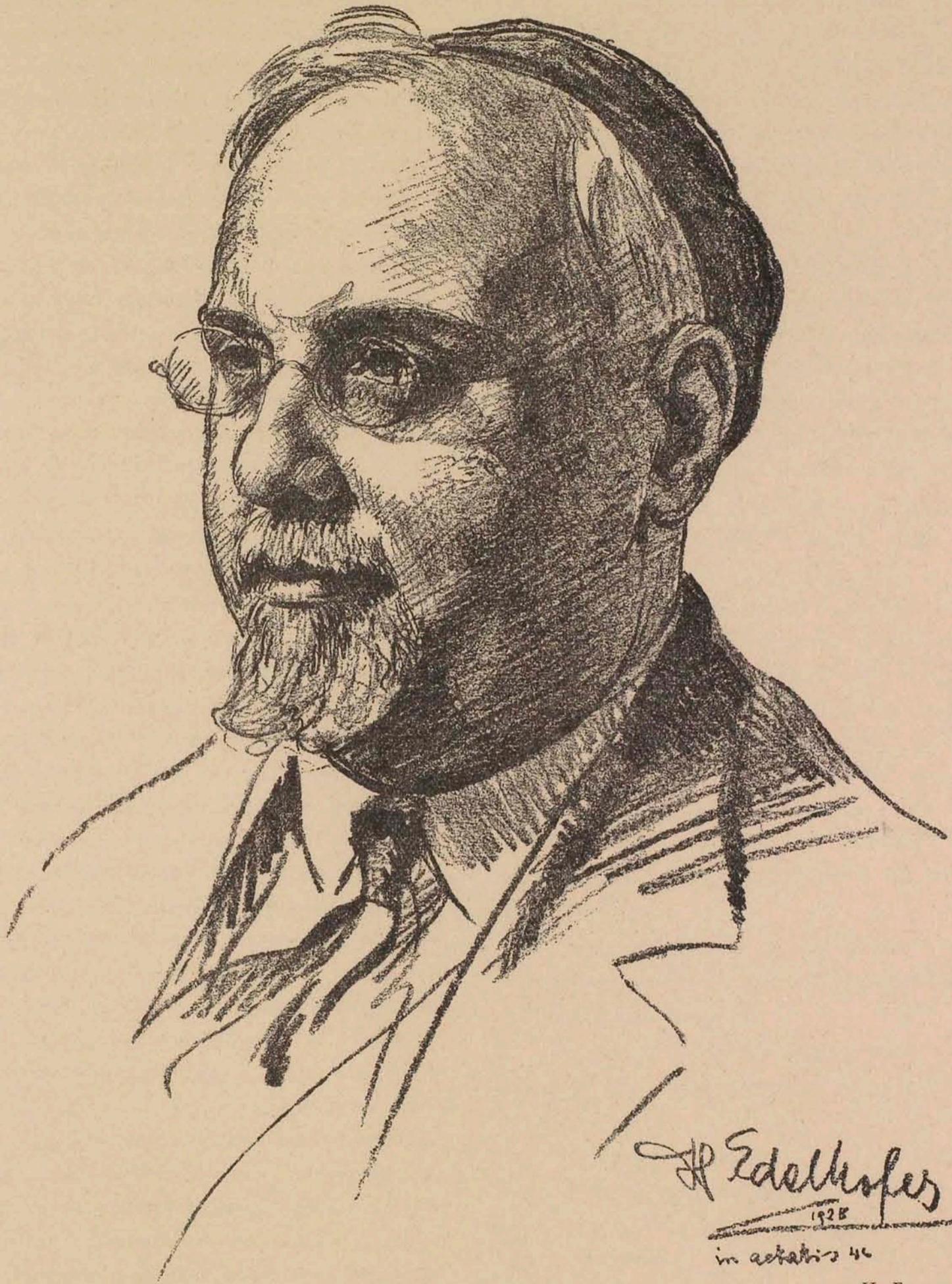
Le ghetto ne nous a pas servi. L'assimilation et son corollaire, la mutilation de l'hébraïsme transformé en religion israélite, ne nous ont point sauvés. Le sionisme, dans sa forme actuelle du moins, ne nous donne pas satisfaction intégrale, et sa réalisation encombrée de développements politiques qui en retiennent l'élan naturel, n'offrira de solution que dans les années à venir. Et cependant, il faut vivre et vivre une vie intérieure et profonde.

Dès lors, comment faire? Quelle force opposer à

l'invasion de l'indifférence, de l'abandon et de leurs conséquences naturelles, les conversions et les mariages mixtes, qui sont une rupture de discipline et qui aboutissent par voie de descendance aux fonds baptismaux? Comment vivre hébraïquement au milieu d'une société non juive?

Disons-le de suite, sans vaines simagrées et sans fard: pour conserver notre hébraïsme, intact et vivant, au milieu des sociétés non juives, il faut posséder l'étoffe des héros. Oui, des héros, tout au moins aujourd'hui, car pour nous opposer aux forces attractives du monde ambiant, pour renoncer aux illusoires commodités de la vie, quelquefois au couronnement d'une carrière qui porte à la gloire, pour remonter le courant quand même, il faut être armé d'une force de volonté qui touche à l'héroïsme. Non seulement à cet héroïsme suprême qui pousse jusqu'au sacrifice spontané de la vie, mais à l'héroïsme de longue haleine, qui s'étend à tous les instants et à tous les actes de la vie et les imprègne intimement. C'est là le véritable héroïsme, continu et quotidien, il est le produit d'une volonté déterminée qui opère à froid, et non d'un enthousiasme occasionnel, sous l'influence de facteurs nobles mais éphémères. Chacune de ses étapes est marquée de renoncements sans cesse renouvelés. Non pas de renoncement à la vie, ce qui est contraire à l'hébraïsme, mais à certaines commodités de la vie, au sacrifice du désir d'un gain excessif, à l'ambition de la gloire. Dans une société comme celle d'aujourd'hui, l'attitude d'héroïsme que nous revendiquons n'est pas impossible, et c'est la seule solution actuelle du problème de la vitalité judaïque dans la diaspora. Si, vivre à part, dans l'ignorance de l'entourage, ou vivre avec les autres en cherchant à s'ignorer soi-même sont également impossibles et indésirables, *pourquoi ne pas tenter de vivre au milieu des autres tout en continuant à demeurer «nous-mêmes?»*. Nous bénéficierons du respect des autres, aussitôt qu'ils éprouveront la sensation que nous nous respectons nous-mêmes, et pour cela, présentons-nous tels que nous sommes, avec les qualités et caractéristiques qui nous sont inhérentes.

Cette situation particulière parmi les peuples nous impose partout l'obéissance à deux lois: la loi du pays où nous vivons, et ceci est un devoir sacré qui doit être poussé honnêtement jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'au sacrifice de la vie même, et notre loi, la *Thora*, à laquelle nous n'avons jamais renoncé et nous ne pourrions jamais renoncer. L'obéissance à la loi du pays est indiscutable, elle nous impose des devoirs de discipline, de civisme, de gratitude. Ces lois ont généralement trait à la vie publique et sociale et non à la vie privée ou familiale, qui elle,



Rabbi DAVID PRATO

H. Edelhofer
1928
in aetate 46

H. EDELHOFER

peut et doit être régie par l'obéissance à la Thora dans le sens le plus élevé et non dans un esprit étroit et mécanique. Pour certains de nos frères la loi de la Thora est indiscutable, mais pour d'autres, dont le nombre augmente toujours, elle est discutée et honteusement foulée aux pieds. En regardant de près, nous constatons que la rébellion à la Thora n'a pour mobile que l'utilitarisme égoïste, l'inertie, l'apathie, l'aboulie, qu'elle tire ses origines de l'ignorance de la culture hébraïque et de ses valeurs. La Thora pénètre la vie privée et publique de l'individu. La vie familiale située sur le plan de la Thora ne regarde que l'individu et la famille. Or, il n'existe pas un pays au monde où le juif ne soit libre de vivre dans sa maison, comme il l'entend, libre d'observer les lois de la diététique, les cérémonies familiales, les fastes, libre de commémorer les souvenirs douloureux de notre histoire. Il suffit qu'il le veuille, pour qu'il puisse vivre sa vie juive harmonieuse et intense dans sa maison. Il suffit qu'il le veuille, mais surtout que le veuille, l'épouse, la mère.

Là où se présente une difficulté plus profonde, où semble devoir intervenir cet héroïsme dont nous parlions plus haut, c'est dans la vie publique. Un exemple typique peut-être fourni par la loi juive de l'observance du Chabbath. Il semble ici que les deux lois s'opposent et que dans cette opposition c'est le plus fort qui l'emporte. Ceci est inexact. Le contraste n'est invoqué que par ceux qui cherchent une justification à leur propre faiblesse, à la défection de leur propre volonté. Si tous les juifs, tous et partout, étaient décidés à maintenir fermement leur Chabbath dans les écoles, dans les usines, dans le commerce, dans l'industrie, dans les banques et à la bourse, bien des motifs considérés comme difficultés insurmontables seraient éliminés. On ne renonce pas si facilement à la collaboration hébraïque, mais encore faut-il que chaque juif veuille d'une volonté de fer, le maintien du Chabbath. Le jour où les commerçants consciemment et sciemment sacrifieront sur l'autel du Chabbath la crainte des conséquences de la concurrence des autres, ce jour là l'aurore de notre véritable renaissance se lèvera. C'est une question de force de volonté. Il existe en Orient des écoles dont la majorité de la population scolaire est formée d'élèves juifs qui, impunément, sont poussés à l'inobservance du Chabbath. S'ils le voulaient seulement, la direction de ces écoles serait contrainte à concéder aux élèves juifs la pratique du Chabbath, pour ne pas voir leurs établissements se dépeupler. Ceci est prouvé mathématiquement, surtout en Orient, où la concurrence scolaire est aussi violente que celle qui se pratique dans le com-

merce. Ce que l'on a pu obtenir dans certaines Bourses des Valeurs, qui par déférence pour les nombreux agents de change juifs, chôment le Chabbath, on pourrait également l'atteindre dans les écoles. Si nous n'avons rien obtenu dans ce domaine c'est que nous avons préféré renoncer plutôt que revendiquer. Nous n'avons certainement jamais songé qu'en renonçant au Chabbath, nous renoncions à la meilleure partie de nous-mêmes, à une des institutions les plus particulières de notre civilisation. Le Chabbath renferme à lui seul toute l'essence de l'hébraïsme. Paradoxe? Non, il faut seulement que l'on sache et que l'on sente ce que veut être, et ce que signifie le Chabbath qui est une affaire de force d'âme et de virilité spirituelle.

Quand nous serons convaincus que nous pouvons vivre au milieu des peuples sans renoncement, en nous présentant avec nos valeurs pures et purifiées, qui nous vaudront l'estime et le respect, alors les problèmes qui semblent aujourd'hui aussi insolubles que la quadrature du cercle, seront simplifiés, ou ne se poseront même plus.

Quelles sont ces valeurs, en quoi consiste leur purification et leur révision? Ce sera la tâche du mouvement national sioniste, de les faire jaillir. Ces valeurs s'affirmeront le jour où le sionisme s'acheminera dans la voie vraie, vers son but que j'ose appeler prophétique. Si avec le retour des juifs, l'hébraïsme, le vrai, le pur, le prophétique, fait également son entrée à Sion, quel que soit le nombre de juifs qui résideront en Eretz-Israël, la Diaspora en sera illuminée, elle saura désormais où chercher la lymphe pure de sa vie, où retrouver la raison et la force de son existence. Une fois de plus, il ne nous restera qu'à nous réfugier dans l'antique prophétie: C'est de Sion que jaillira la Thora...

Ce ne serait pas un vain jeu de mots que de dire, en renversant la phrase, que c'est seulement de la Thora que Sion pourra surgir.

A ceux qui veulent, honnêtement et dans le recueillement profond d'une conscience forte, la voie est toute tracée.

Suivons cette voie dans l'unité du peuple. L'unité porte droit au principe éternel de l'égalité de tous les fils devant le Père Suprême, à la Justice Suprême, à la Charité Suprême.

DAVID PRATO

La vie mystique*Le Hassidisme Sepharadi de Beth-El*

Jérusalem, l'antique cité, se recueille depuis des siècles à l'ombre humble et majestueuse des collines qui l'entourent et l'abritent au sein de leur paisible silence.

Foyer de souvenirs intenses, elle presse sur sa poitrine délabrée des bijoux spirituels, fleurs de vie dont elle connut au cours de la longue nuit de son séculaire veuvage, des floraisons sans cesse renouvelées. Jalouse, elle protège ces fleurs, contre les regards des curieux hostiles, contre le ricanement des uns, ou la malade sensiblerie des autres.

A ceux qui la dénigrent, elle montre les forteresses altières, réduites en vains amas de pierres érigées vers le ciel comme les bras impuissants des grotesques vieillards tordus par le ghetto et venus à Jérusalem où ils attendent l'ange de la mort, pour ajouter une sépulture de plus à celles déjà si nombreuses qui gisent ça et là sur le flanc de la montagne.

Mais ceux en qui le Dieu de ces monts a gardé ardent le feu antique, attisé par les prophètes, les poètes et les prêtres, percevront dans la mort de Jérusalem la beauté d'une tragique survivance, car cette mort envahissante n'est que l'auguste silence de Jérusalem devant la ruine de ses guerriers et l'exil de ses fils; ceux-là s'en retourneront soulagés, car ils verront que de l'apparente destruction, depuis la mort de l'ancienne Jérusalem jusqu'à la naissance de la nouvelle, ont jailli, au cours des siècles, des palpitantes créations qui furent une consolation pour les générations attentives sur le sort d'Israël. Ceux qui sont venus interrompre l'exil d'Israël et restaurer la gloire de l'Éternel, connaîtront la vie mystique de l'antique Jérusalem, où jeunes et vieux venaient boire aux sources inaltérables et apprenaient à tourner leurs regards vers le monde extérieur, pour explorer les trésors enfouis dans leurs âmes.

Je la connaissais bien, cette vieille Jérusalem. Dans ma jeunesse, j'y ai vécu la vie de sa jeunesse. Mes oreilles étaient façonnées aux mélodies silencieuses du monde spirituel qui l'entourait, mes yeux étaient accoutumés à la vision de la beauté des sphères invisibles. Enfant, je cheminais gravement aux côtés de mon père, à travers des vieilles rues, dépassant les gens affairés dans les

*Aussi longtemps qu'Israël sera en exil
La gloire de Dieu sera en exil...*
(Zohar)



Dr ARIEL BENZION

pour pénétrer aussitôt dans le monde de l'esprit. Ce que les fées, les gnomes, la séduction mystérieuse sont aux enfants, cette chambre magique l'était au petit garçon juif. Et ce qu'il convoitait, c'était une place dans cette chambre, auprès de ses aînés, pour

bazars, et les indolents dans les cafés; je marchais avec calme, mais plein de désir, vers une certaine porte, que nous franchissions pour pénétrer aussitôt dans le monde de l'esprit. Ce que les fées, les gnomes, la séduction mystérieuse sont aux enfants, cette chambre magique l'était au petit garçon juif. Et ce qu'il convoitait, c'était une place dans cette chambre, auprès de ses aînés, pour s'envoler avec eux vers les sommets que seuls les sages et les enfants dans leur candeur sont capables de gravir.

Nous grimpons les marches, mon père et moi, vers une chambre située à l'étage supérieur. Là étaient assis, sur des divans, des hommes vêtus de robes blanches flottantes, en soie du royaume du Soleil Levant, ou en laines moelleuses de la vallée de Cachemire, la tête enroulée d'étoffes persanes. Sur des tables basses, des livres étaient ouverts devant eux; sur le parchemin ivoirin chatoyaient, tels de l'ébène poli, des caractères lumineux écrits par les pieuses mains qui avaient transcrit les nombreuses variations du Nom de **J H W H**.

Au plafond sphérique pendaient des veilleuses en argent ciselé, éclairant le cercle que formaient les blanches silhouettes des fidèles silencieux. Par un ravissement de prière, le Maître, celui qu'ils appelaient *Rav Ha Hassid*, rompait le silence d'une voix tantôt douce et mélodieuse, tantôt profonde et vibrante.

Glissant telle une navette de tisserand à travers les «Kavanoth»⁽¹⁾ des adorateurs, la voix du Rav atteignait les portes célestes, balayait les images, venait battre au seuil du Ciel, et emportait sur son aile nos âmes dans un vertige de mélodie.

Lorsque le soleil couchant empourprait les murs blanchis, le maître et les *mehavenim*⁽²⁾ se levaient en formant un cercle de *talets* et se balançaient doucement autour de la *Tebah*.

(1) *Kavanoth*: méditation sur le sens mystique d'une prière.

(2) *Mehavenim*: nom donné aux membres du groupe mystique de Beth-El.

Puis ils s'asseyaient sur les divans. La lumière jaillissait de la lampe pour parer aux rayons hésitants du soleil couchant. Elle éclairait des visages anxieux penchés sur les rituels, et l'esprit des fidèles cherchait à reconquérir la plénitude des royaumes brisés des *Sephiroth* ⁽³⁾. Le silence enveloppait l'assemblée.



Avant que ne parût l'aube du Sabbat, nous suivions la lanterne vacillante du vieux Hadj Yassin, le *chabbath-goy* de Beth-El, qui éclairait les passages tortueux menant, à travers l'ombre de la cité endormie, vers la *Tévilah* ⁽⁴⁾ pour le bain de purification. L'accent de son hébreu sabbatique revêtait des formes corporelles sous la lumière blafarde de sa lanterne.

Après le coucher du soleil les *mehavenim* se réunissaient au sanctuaire et, à la faveur des dernières lueurs du crépuscule, disaient adieu à l'Épouse du Sabbat. La chanson d'adieu était modulée avec langueur! Nulle hâte pour chasser l'Hôtesse bien-aimée! Et, lorsque l'obscurité devenait plus épaisse, la blancheur spectrale du *Rav Ha Hassid* se dressait auprès de la *Tebah*, où se trouvaient la timbale rituelle et les offrandes pour la *Habdallah*. Sa voix flottait sur les ondes de la nuit, les réponses des fidèles ressemblaient à des échos immatériels, et se répétaient jusqu'à ce que la note finale et mélancolique des voix fût noyée dans le bruit du silex qui appelait la lumière des jours ouvrables.

Souvent, en cours de semaine, j'accompagnais mon père à Beth-El avant l'aube. Gravement je trottais près de sa silhouette enveloppée du *talet*, les bras et le front ceints de *Teffilms*; nous marchions à la rencontre du jour nouveau pour le dédier à Dieu. L'épais manteau de la nuit s'accrochait aux chemins nus et les ombres grises glissaient sur les portes silencieuses, tout imprégnées de mystère. Une lampe solitaire dans le lointain accentuait l'intensité de l'ombre, et donnait du relief aux remblais obscurs où se pressaient des chiens attroupés.

Maintenant on percevait un faible murmure, voix lointaines des fidèles réunis dans les synagogues, qui s'étendaient jusqu'aux pieds de Beth-El. Et je sentais en moi une étrange communion avec ceux qui priaient dans le silence matinal de ces synagogues dans lesquelles priait, il y a deux mille ans, Yochanan Ben Zaccâï. Le murmure devenait toujours plus net, nous passions près de la synagogue d'Elie, une veilleuse perpétuelle brûlait à l'endroit où le prophète avait apparu. Des vieux récits me revenaient à la mémoire; je revoyais les fidèles massés dans les carrières souterraines, pour se soustraire aux torches des Chevaliers de la Croix, qui allumaient des brasiers, et y projetaient, «pour la gloire de Dieu», la Torah et ses héritiers; alors le *Schema* éclatait en un péan d'ardeur sacrée, expression même de leur esprit inflexible... Et cheminant je serrais fortement la main de mon père, je marchais sur la pointe des pieds comme sur une terre de sanctuaire.

La porte de Beth-El semblait noyée dans un bain de lumière. Nous entrions par l'obscur couloir des escaliers, et l'ascension commençait. Des silhouettes enveloppées de *Talet*s étaient assemblées. Les fantômes qui m'avaient poursuivi dans la rue me quittaient soudain. Ici le calme régnait.

La prière allait commencer. Sur la terrasse, le *Shammash* guettait dans la direction des monts de Judée, les premières lueurs de l'aurore, pour frapper sur le dôme et annoncer l'aube: c'était l'heure de réciter l'«*Amidah*». Une lumière blanche emplissait graduellement la synagogue et couvrait de reflets argentins la barbe du *Rav Ha Hassid*; je crus voir en lui le maître Charaabi dont j'avais tant entendu parler...

A *Soncoth*, fête de la Joie, Beth-El est désert et dépouillée de sa splendeur. Les ornements et les tentures, les richesses de ses coffres, tout a été enlevé pour décorer la *soncchah* érigée sur la terrasse. Des tapis anciens garnissent les divans, les murs sont revêtus de rideaux de peluche brodée avec toute la magnificence orientale, la *Tebah* est surmontée d'ornements d'argent, les *Rimonim* incrustés de pierres fines sont étincelants, les vases sont remplis de roses et les *Rouleaux Sacrés* sont enfermés dans leurs écrins d'or et d'argent. La lumière des lampes se reflète dans les vases sacrés tandis que les étoiles apparaissent à travers les interstices du toit en treillage. Une senteur printanière se mêle au parfum des roses, des *Loulabim* et des *Ethrogim*. O réminiscence des jours des noces de Jérusalem!

Dans la vaste *soncchah* se pressent les *mehavenim*, enroulés dans des burnous de soie multicolore qu'adoucit le pli moelleux du turban, et leurs frères les *Hassidim*, sont vêtus d'éclatantes houppelandes de velours et de coiffes en fourrure qui détonnent dans cette atmosphère printanière.

Dans les chambres voisines, les mères portent dans les bras leurs enfants pour qu'ils puissent voir et aimer l'antique cérémonial. Les visiteurs affluent. Après la *Habdallah*, les réjouissances commencent, répétées chaque nuit, même les soirs de *Hol-Ha Moëd*. Des chanteurs sont venus accompagner les danses que l'on exécute par couples masculins conduits par le *Rav Ha Hassid*. Est-ce bien des danses, ou des élans cadencés au gai scintillement des étoiles? Soudain le *Rav Ha Hassid* se place au centre de la ronde qui évolue avec des cierges brûlants. Devant le *Rav* la ronde s'incline et tourne, passe et repasse, avance et recule, pendant que les chanteurs modulent:

Il n'y a point de Père comme l'Éternel.

Point de prophète comparable à Moïse.

Point de sainteté semblable à celle de la Torah

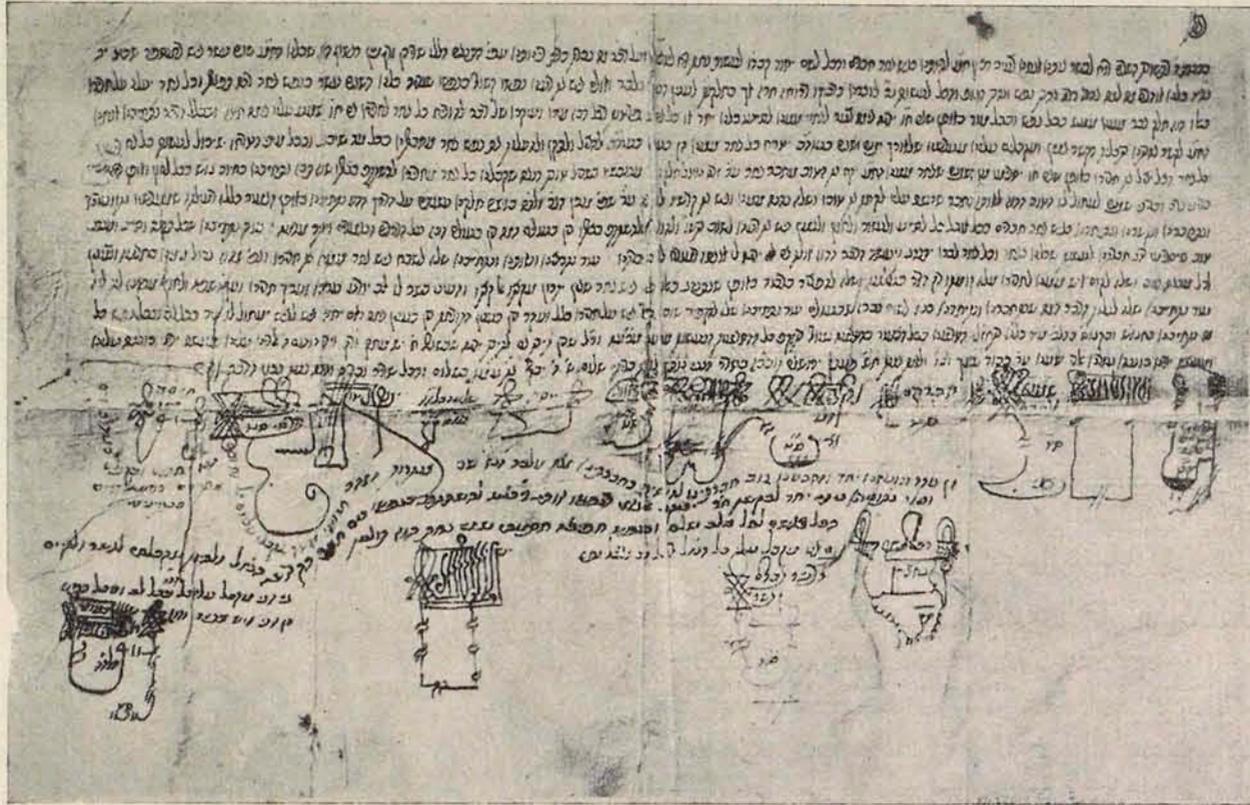
Il n'y a personne aussi fidèle qu'Israël.

La mélodie s'accélère, la danse devient un tourbillon passionné d'ardeur mystique, puis le ton s'adoucit; les yeux mi-clos, les danseurs se balancent sur leurs pieds, qui semblent s'alourdir, pendant que les corps de ceux qui sont assis dans la pièce se meuvent à l'unisson des danseurs, dans une adoration intérieure de foi mystique. Dans l'air flotte le soupir de la brise qui caresse les arbres, tandis que la dernière note s'éteint lentement, et que les assistants s'éveillent à regret de l'extase qui les avait envahis.

Sabbats et fêtes, jours ordinaires ou jours fastes, Beth-El m'avait pris dans son étreinte. Sa magie me séduisait me transfigurait, et m'emportait dans les mondes invisibles. Souvent, tandis que je me tenais assis dans la chambre haute, et que le *Rav Ha*

⁽³⁾ *Sephiroth*: Terme cabbalistique désignant les sphères.

⁽⁴⁾ *Tévilah*: Bassin pour le bain de purification.



Fac-similé d'un accord conclu entre les rabbins de Jérusalem et les maîtres de Beth-El, les engageant à vivre entre eux en harmonie et en amour, et à sacrifier réciproquement pour le bien, en cette vie et en «toutes les vies à venir». Ce document écrit par l'illustre rabbin Hayim Iossef Azoulay, porte la signature du maître Chalom Charabi suivie de celle de dix-sept rabbins parmi les plus éminents de Jérusalem.

La date de ce document n'est pas claire, mais remonte probablement à la moitié du dix-huitième siècle. L'original est en la possession du président de la Communauté Israélite de Lisbonne, Mr. Isaac Levy, qui a bien voulu communiquer ce fac-similé.

Nous reproduisons ci-après le texte hébraïque de ce document :

בעה"י

ברצות ה' בתשובת השבים רוח לבשה אותנו צעירי הצאן ה"מ להיותנו כאיש אחד חברים והכל לשם יהוד קבה"ו לעשות נחת רוח ליוצרנו ועל דבר זה נברת ברית בינותינו עפ"י התנאים הללו שרירין וקמיון. ראשון הוא שכלנו הח"מ שנים עשר איש כמספר שבטי יה נהיה כלנו אוהבים זה לזה אהבה רבה אהבת נפש ואהבת הגוף והכל לעשות נ"ר ליוצרנו בדבוקו ברוחא חדא אך בחלקו"ת לענין הנ"ו בלבד ואולם איש את רעהו נפשו קשורה בנפשו שנהיה כלנו השנים עשר כנפש אחד רבה תפארת וכל אחד יעלה על חבירו כאלו הוא חלק אבר ממנו ממש ככל נפש ובכל מאד באופן שאם ה"ו יהיה איזה צער לאחד ממנו לסייעו כלנו יחד או כל אחד פרטות בכל הבא מידו ועיקרו של דבר להוכיח כל אחד לחבירו אם ה"ו שמע עליו איזה חטא ובכלל הדבר נתחייבנו אנהנו הח"מ לקשר אהבתנו בתכלית הקשר אמין מקבלים עלינו מעבשיו שלאורך ימים ושנים בעוה"ב יטרה כל אחד ממנו הן בעוה"ו ובעוה"ב להציל ולתקן ולהעלות את נפש אחד מהחברתנו בכל מה שיכול ובכל מיני הטרחה שיכול לעשות כל אחד בעוה"ב וכל אחד הצל יציל את חבירו באופן שאם ה"ו יסכימו מן השמים שאחד ממנו יקה את הטוב מחבר אחר ע"ד (על דרך) זכה נוטל חלקו כ"ו מעבשיו בשביל טובת הנאה שקבלנו כל אחד מחבירו להשתתף בצרתו שלא תבא נתחייבנו בחיוב גו"ש בכל לשון ואופן המועיל בדיני אדם ובדיני שמים למחול לו הטוב ההוא לאותו החבר שנגזר עליו לקחת את טובו ושלא נהנה ממנו ואיש את קדשיו לו יהיה ע"ד מרן האר"י ולה"ה בושם חלקנו עמהם על הדרך ההוא נתחייבנו באופן האמור כללא דמילתא שמעבשיו נתועדנו ונתחברנו ונקשרנו ונתיהדנו כאיש אחד חברים בכל מכל כל לסייע ולעזור ולחזק ולאמץ איש את רעהו לשוב בתשובה ולהוכיח ולהשתתף בצרתו בין בעולם הזה בין בעולם הבא על הדרכים הנאמנים ויותר מהמה. עוד נתחייבנו שכל תקנה וסייג ומנהג טוב שיסכימו רוב חברתנו לעשות שכלנו כאחד וכל אחד לבדו יתנהג ויעשה הדבר ההוא זולת אם יהיה לו אונסא דמוכה לנ בחברתנו. עוד נתרצינו ונאותנו ונתחייבנו שלא לשבח איש אחד ממנו את חבירו ואפי' שהוא גדול ממנו בחכמה ובמנין לכל מראה עיניו ושלא לקום איש ממנו לחבירו מלא קומתו רק הדור בעלמא ושלא להפציר בדבור באופן ונתנהג כאלו בני איש אחד שאין יתרון מקצתו אל קצתו והעיני בשר לו לב יודע ערכו וערך חבירו ומן השפה ולחזין מפקנא לית ליה. עוד נתחייבנו שלא לגלות הדבר הזה שנתחברנו ונתיהדנו כנ"ו לשום נכרא שבעולם. עוד נתחייבנו שלא להקפיד שום קו"א איש על חבירו כלל ועיקר בין בענין התוכחה בין בענין אחר ואם יחטא איש לאיש ימחול לו מיד בכל לב ובכל נפש. כל זה נתחייבנו בחגו"ש ובקגו"ש בדל"ב מיד כלנו כדחזו"ל והסכמנו בכל האמור בהסכמה גמורה בתוקף כל ההסכמות הנעשות מימות מרע"ה. ור"ל שבין תיבת אם לתיבת יהיה שבשורה ח' יש מחק וד"ק. ויהי נועם ה' אלדונו עלינו ומעשה ידינו כוננה וידינו כוננהו. עזרנו אלדי ישענו ע"ד כבוד שמך וגו' ולאות אמת ח"ש פעה"ק ירושלם תוכב"א בסדר הנני נותן לו את בריתי שלום ש' ה' יברך את עמו בשלום והכל שריר ובריר והנה אמת נכון הדבר וקיים.

שלום מזרחי דידו"ע שרעבי ס"ט. — יום טוב אלגאוי. — שמואל אלהדיף ס"ט. — אברהם בעלול ס"ט. — אהרן בכר אלוי ס"ט. — מנחם בכ"ר יוסף. — הצעיר חיים יוסף דוד אזולאי ס"ט. — יוסף סאמאנון ס"ט. — שלמה בלא"א ביואש. — יעקב בוטון. — רפאל אליעזר פרחי ס"ט. — חיים די לה רוזה. — הן עתה נתועדנו יחד והסכמנו רוב חברתנו להוסיף בחברתנו זאת מלבד הנ"ו אלה החתומים מטה וקבלו עליהם כל החיובים הנ"ו חגו"ש ובקגו"ש במדל"ב וקיים. אברהם ישמעאל. חיים סגנוניטי. ישראל יעקב אלגאוי. — רפאל משה גאליקו ס"ט. — הצעיר אברהם בן אשר ס"ט. — שאול בכמוה"ר אברהם מורנו ולה"ה.

Hassid formulait ses pensées sur un ton de mélodie, et pendant que les *mehavenim* s'enveloppaient dans la méditation, le silence prenait corps et vie. Et de ce silence jaillissait la lamentation, pressant de ses lourdes ailes nos esprits défaillants. Au murmure doux-loureux des mélopées venait se joindre le vent qui gémissait dans les collines de Jérusalem, gonflant nos cœurs d'une indicible nostalgie... Soudain la joie reprenait le dessus, un monde de beauté et de compréhension venait de s'ouvrir devant nos yeux étonnés: le but de la vie, la raison de la mort se révélaient à nous, douleur et chagrin, vie et joie, se fondaient en un tout.

Ainsi dans ma jeunesse, m'insufflait-on le feu du Seigneur,

feu qui ne consumait point, mais qui révélait, par sa lumière, la joie et l'harmonie qui sont à la base de la vie — et ainsi s'accomplissait l'éducation morale du jeune juif.

Tel était Beth-El, le centre du Hassidisme Sepharadi. Mais le monde occidental ignore tout de ce Hassidisme Sepharadi de Jérusalem dont Beth-El était le sanctuaire. L'Occident connaît les récits mystérieux du Hassidisme de l'Europe Orientale; il sait comment il flamba à travers les ghettos de Russie, où des multitudes s'enfonçaient dans la frénésie d'une extase que leur refusait la vie monotone du ghetto, limitée au cadre des barrières rabbiniques. Baal Shem et d'autres noms hassidiques sont connus

de tous ceux qui se penchent sur le Judaïsme; l'histoire de leur œuvre miraculeuse est contée en bien des langues.

Mais on ignore souvent que les sources mystiques de la Kabbale et du Zohar ont connu à Jérusalem des riches et belles floraisons au cours de nombreuses générations. Il a manqué à ce mouvement la popularité du premier, car il se limitait à une élite intellectuelle et restreinte, dont la joie mystique reposait au cœur du silence qui l'enveloppa durant des siècles. Caché aux regards du vulgaire, ce mouvement poursuivit sa destinée ascendante et atteignit la synthèse de la conviction et de l'action. Elle ne pouvait gagner la masse, la petite communauté hassidique qui accepta de vivre dans l'unité et la sainteté, guidée par les principes Kabbalistiques posés par le maître de la mystique Ha-Ari, qui imposait à ses membres, l'acquisition de la connaissance et l'abnégation personnelle de l'ascète.

Fuyant l'Inquisition, des messagers portant le feu sacré du Zohar firent leur apparition sur les monts de Galilée où des mystiques attendaient l'arrivée du premier messie Ben-Yosef. L'inspiration de Ha-Ari s'enflamma à leur contact ardent, il en résulta la révélation des *Huit Portes* compilée par son disciple *Maarchu*, qui l'enrichit encore de son *Arbre de Vie*. Cette révélation s'étendit jusqu'à Jérusalem, où elle trouva un foyer propice dans le petit groupe de Beth-El. Sous l'influence de Sharaabi, la révélation grandit et Beth-El devint la source du Hassidisme Sépharadi.

Dans sa course effrénée à travers les ghettos d'Europe, le Hassidisme Aschkenazi avait proclamé la suprématie de l'émotion sur la raison. Il est vrai que la conception kabbalistique et panthéiste de Jérusalem ne lui était point étrangère; toutefois des manifestations extérieures qui s'affirmaient dans la vie synagogale, et familiale, et dans l'existence quotidienne, étaient totalement différentes dans les deux hassidismes. Le hassidisme aschkenazi glorifiait un individu, tel que le rabbi, capable de miracles, et pratiquait la kabbale vécue, sous forme de miracles, de distribution d'amulettes, de prières et de bénédictions spéciales pour ceux qui, suffisamment riches, pouvaient exiger du Seigneur des faveurs particulières; tandis que le hassidisme sepharadi, qui admettait les mêmes croyances, demandait à ses disciples une vie intérieure pure et harmonieuse, basée sur le sens de la responsabilité individuelle et accompagnée de l'usage des *kavanot* pour la rédemption, ainsi que l'avait ordonné Ha-Ari.

La Joie qui est essentielle dans le hassidisme, — car elle seule révèle l'Infini, — se traduisait chez les disciples de Baal-Shem par des chants, des danses, des battements de mains et des clameurs, tout comme chez certaines sectes chrétiennes mystiques, qui fleurirent vers la même époque: «Jumpers» des Galles et «Shakers» des Etats-Unis. Le petit groupe des mystiques de Jérusalem éprouvait pour ces pratiques une aversion qu'il témoignait déjà un siècle avant l'apparition de Sharaabi ou de Baal Shem en rejetant Chabetaï Zevi, qui, acclamé partout par les juifs, était venu chercher à Jérusalem la consécration de ses prétentions messianiques.

Ce qui dans la masse attirait vers Chabetaï Zevi, c'était surtout l'adoration d'un guide divin, l'extase éveillée par des moyens mécaniques, des chansons érotico-mystiques qu'il composait et enfin par des danses suggestives par lesquelles sa femme si belle, — Bacchante aux allures spirituelles, — exaltait l'excès des sens. Ce

système tout extérieur, suffit à éloigner du pseudo-messie les hassidim de Beth-El. Et voilà pourquoi Chabetaï Zevi fut obligé de quitter Jérusalem. A Beth-El, la joie ne naissait pas de moyens artificiels, mais de la méditation silencieuse, de l'introspection individuelle dans une atmosphère où la musique, s'alliant à la pensée, faisait oublier les choses extérieures; tandis que chacun se repliait en lui-même pour sonder la richesse de sa propre conscience et y retrouver l'âme universelle. Guidé par la découverte de son «moi» intérieur, l'homme atteint l'extase qui l'amène au mystère de la création où trône la joie. Dans le silence qui seul est propice à la rencontre de l'âme avec son Créateur, les mondes détruits sont reconstruits et restaurés dans leur perfection première, tel est le but des *kavanot*.

Ces *kavanot* résident dans une modulation rythmée qui suit le mot omniscient, le prolonge et en approfondit le sens, de même que dans l'audition d'une symphonie, une pause n'est que le prolongement même de la musique. Ce chant muet acquiert une profondeur que ne sauraient atteindre les paroles. Et c'est par le silence que Beth-El cherche la plénitude de la prière.

L'harmonie qui régnait à Beth-El suivait les *mehavenim* dans leur vie familiale et leurs relations extérieures. Au foyer, le respect mutuel et l'estime présidaient aux relations entre époux, et extirpaient toute puissance du mal; dans ses relations extérieures, Beth-El vivait en paix avec ses voisins.

Alors que les hassidim aschkénazi s'engageaient dans des controverses pleines d'animosité contre les rabbanites, appelés du nom caractéristique de *mitnagdim* (opposants), Beth-El accueillait indistinctement rabbanites et hassidim, tout en considérant ces derniers plus proches de la Vérité. Pour eux, les rabbanites n'étaient pas des opposants, mais des compagnons de recherche de la Vérité. On trouvait ainsi à Beth-El une atmosphère d'harmonie et d'union, qui rehaussait son pouvoir et son influence au delà même de ses murs. Il fut une période au cours de laquelle toute la Communauté juive subissait l'influence de Beth-El et le Rav Ha Hassid fut en même temps grand-rabbin de Jérusalem et de Palestine.

On voit encore dans la vieille Jérusalem un document historique unique, un traité amical, rédigé et signé par les hautes autorités rabbiniques et hassidiques de l'époque. Formulé en des paroles d'inaltérable et profond amour de l'homme pour son prochain, et de sacrifice mutuel non seulement dans cette vie, *mais aussi dans toutes les vies à venir*, ce document montre l'effort tenté en faveur d'une union complète. Parmi les signataires, on trouve les noms d'Algazi, du fameux Azoulay et du maître Sharaabi.

Mais Beth-El ne s'est jamais révélée aux profanes. Les livres que ses membres ont écrits, *le Fleuve de Perfection*, *le Parfum de Joie*, *les Mots d'Accueil*, éclairaient leur chemin dans la recherche kabbalistique; l'étranger de passage à Jérusalem ignorait leur existence par l'atmosphère de mystère et de silence qui les encerclait.

Tel était Beth-El à l'apogée de sa gloire.



Aujourd'hui, pour le touriste qui passe, les murs croulants de Beth-El ne sont rien de plus «qu'une vieille synagogue».

D^r ARIEL BENSION

Recherches ethnographiques*Arabes de Palestine*

On a coutume de désigner sous le nom «d'arabes» le peuple qui habite la Palestine. C'est également le nom que lui donnent les auteurs européens, qui créèrent une littérature complète sur la Palestine et ses habitants. Nous, les Hébreux, nous les appelons aussi les «Ismaélites» c'est-à-dire descendants d'Ismaël, par opposition aux «Hébreux» fils d'Isaac. Aussi est-il historiquement admis, que partis de l'Arabie les Arabes envahirent, pour l'occuper, la Palestine habitée jusqu'alors par les Byzantins, héritiers des Romains.

Mais à bien approfondir l'Histoire, on arriverait aisément à une conclusion toute différente, sur les origines de ces «Arabes.»

L'Histoire des invasions, est connue de tous. Elles remontent à la plus haute antiquité, et se perpétuent jusqu'au début du moyen âge. Ces invasions ne diffèrent que par leurs aspirations et leur but. Elles peuvent être classées en trois catégories. A la première appartiennent les guerres de l'antiquité proprement dite. La conquête avait pour mobile le lucre, l'âpre pillage autant que l'esprit de domination qui s'étendait à des nouveaux territoires. C'est le caractère des conquêtes de l'Égypte, de l'Assyrie, de Babylone, de la Perse, d'Alexandre le Grand, des Romains. Les conquérants ne colonisent pas eux-mêmes les pays soumis, ils y délèguent commissaires, fonctionnaires et troupes, pour affermir et maintenir tous les droits et privilèges qui découlent de la conquête. En sorte que, la chute du conquérant, marquait en même temps la libération des peuples vaincus, ou leur passage sous une domination nouvelle.

A la deuxième catégorie, appartient l'émigration de peuples entiers, se mettant en marche, et qui, pour diverses causes, cherchent un abri dans un pays nouveau. C'est le cas des «Béné-Israel» qui envahirent le pays de Chanaan, pour s'y établir. A cette catégorie appartient également l'histoire des migrations des peuples germains au début du moyen âge. Tous avaient pour but de chasser, ou même d'exterminer les peuples autochtones, pour en hériter sans restriction. En fait l'Histoire le prouve, aucun de ces envahisseurs, ne réussit à réaliser complètement son but. Il n'est pas possible de détruire entièrement un peuple, ni de le chasser de son pays. Conquérants et conquis, finissent par fusionner, pour constituer un peuple homogène, sans qu'il soit possible de déterminer lequel des deux a été assimilé par l'autre. C'est le principe qui est à la base de la formation des peuples qui naissent en Europe au début du moyen âge. C'est également ce qui arriva en «Terre d'Israël». Israël était tenu d'exterminer l'indigène. Il n'en fut rien. Il suffit pour cela de voir la série des villes, dont on toléra la vie propre. Rappelons pour mémoire, les Gabaonites qui rusèrent avec Josué, pour avoir la vie sauve. Sous le règne de Salomon, la «Terre d'Israël» comptait plus de cent cinquante mille prosélytes, en d'autres termes, des indigènes qui avaient précédé les «Hébreux». La destruction effective de la population autochtone ne fut donc jamais réalisée complètement.

La conquête arabe diffère essentiellement des deux formes précédentes. Les armées arabes ne quittèrent pas l'Arabie, en quête de pays nouveaux. Ce n'était pas non plus l'esprit de lucre qui les guida. Pillage et brigandage furent des conséquences de guerre et non leur mobile initial. Le but de ces armées était de porter au loin la foi de l'Islam. Elles imposèrent leur foi. Elles ne voulurent pas de destruction, mais la conquête spirituelle. Ce phénomène nouveau produisit l'effet inverse de ce qui s'était passé en Occident. En Europe l'envahisseur fut assimilé par le pays conquis, au point d'en adopter langue, mœurs et religion. Les arabes, eux, imposèrent aux peuples vaincus, la langue et la religion qu'ils apportèrent avec eux. La culture même de ces peuples fut empreinte de l'influence du conquérant arabe.

C'est un fait historique, les Arabes partis à la conquête de l'univers étaient peu nombreux. A la bataille du «Yarmouk» qui décida du sort de la Syrie-Palestine, quarante mille Arabes combattirent une armée de deux cent mille soldats envoyée à leur rencontre par l'empereur Héraclius. Peut-on en inférer que les quarante mille hommes s'établirent tous en Syrie-Palestine? En admettant qu'il en fut ainsi, ils n'auraient représenté qu'une faible minorité au milieu de la population indigène. En 80 ans, les Arabes fondèrent un Empire, qui s'étendit du Gange au Nord, jusqu'aux bords de l'Atlantique et aux Pyrénées, à l'ouest. La religion de l'Islam dominait, et la langue de cet immense empire était l'arabe. Peut-on admettre que les Arabes partis de l'Arabie, aient pu peupler cet immense territoire? La population en Arabie même ne fut jamais très dense. Il n'est donc pas admissible de dire que l'exiguïté du territoire accula la population à émigrer vers des pays nouveaux, comme ce fut le cas pour les Germains, qui furent en Occident à la base de la ruine de l'Empire Romain. De l'Arabie partirent seulement des troupes, à la conquête d'un monde, auquel elles imposèrent leur foi. Des soldats ont pu s'établir dans les pays conquis, voire même s'y créer des foyers, mais ils ne purent avoir d'influence sur les races existantes. En revanche, leur influence spirituelle fut telle, que les peuples vaincus adoptèrent jusqu'à leur langue. L'exemple de l'Égypte est décisif à cet égard. Ce fut un des premiers pays conquis, et acquis à l'influence arabe. La religion islamique et la langue arabe, y prédominent depuis 1300 ans. Mais le type égyptien est resté pur à ce jour. Si bien que des fouilles récentes ont mis à jour une statue vieille de 3000 ans. Elle ressemble à ce point au type courant de l'égyptien contemporain, que les ouvriers en présence de la statue, s'écrièrent en chœur: «Oh! voici le *Cheikh-el-Balad*». Déposée au musée du Caire, la statue fut baptisée de ce nom. L'Égyptien d'aujourd'hui s'identifie donc avec le type d'il y a 3000 ans, soit 1700 ans avant la conquête arabe. La race est restée pure, en dépit du changement de langue et de religion.

C'est pourquoi les Égyptiens, ont cessé de s'appeler «Arabes» pour se dire «Égyptiens» tout court. Il en est de même, des



Groupe de fellahs du village de «Pekên» récemment découverts et qui ont déclaré appartenir à la Communauté Juive de Palestine.

Algériens, des Tunisiens et des Marocains, qu'on ne s'aviserait pas de baptiser d'«Arabes» quoique parlant la langue arabe. Enfin nos voisins de Syrie, cessent de s'appeler «Arabes» pour devenir des Syriens.

Il n'est donc pas hasardeux de dire que la Palestine elle aussi ne fait point exception à cette règle. Et ce qui se passa ailleurs, fut la loi pour elle également.

Ici une question se pose. Quel était le peuple qui habitait la Palestine, au moment où les Arabes la conquièrent sur les Byzantins?

Les historiens admettent communément qu'après la destruction du second Temple par Titus, les Juifs quittèrent définitivement la Palestine, pour se disperser dans toutes les parties du monde. Il y a là, à mon sens, une erreur historique, et les faits méritent attention.

La vérité est que, 60 ans après la destruction du second Temple, les Juifs se soulevèrent contre Rome, sous la conduite de «Bar-Cocheba». Des rares notes ou légendes qui, dans le Talmud, font mention de ce soulèvement, aussi bien que de la relation que nous en transmet l'historien romain Cassius, il appert que plusieurs centaines de mille hommes y avaient pris part. La population juive de Palestine, à cette époque, était donc fort importante. L'histoire enregistre des révoltes locales assez fréquentes, c'est tantôt sous Vélognèse roi des Parthes, tantôt à Zipori ou ailleurs. La population fut donc suffisamment nombreuse, pour pouvoir se soulever contre la domination des puissantes légions romaines.

550 ans après la destruction du Temple, soit 500 ans environ après «Bar Cocheba», Cozro II roi des Parthes, prit les armes contre Rome. Une armée juive, forte de 26.000 hommes, se rallia à ce mouvement. Cette armée de Galiléens fut entièrement équipée et entretenue par le *Seigneur Benjamin de Tibériade*. L'armée se distingua si bien qu'Héraclius César, dernier empe-

reur de Byzance, crut devoir essayer de la détourner des Perses et la gagner à sa cause. Et pendant que cette armée combattait sous les murs de Jérusalem, une deuxième armée juive forte de 20.000 hommes attaquait la ville de Tyr. Comme on le voit, en ce temps-là, les Juifs n'avaient pas encore abandonné le pays. Ils y vivaient et le défendaient.

L'Empire Romain d'Orient, s'écroula sous les coups des Arabes qui, à leur tour, fondèrent un immense et puissant empire. Ses souverains étaient connus sous le nom de «Khalif», c'est-à-dire suppléant. Ils suppléaient le prophète Mahomet, fondateur de la foi nouvelle.

Près de 120 ans après, il y eut au sein de l'Empire arabe, une véritable guerre de succession. Abbas, de la lignée du prophète Mahomet, s'éleva au trône, après en avoir chassé la dynastie des «Oumaya». Aux dires de certains historiens arabes dignes de foi, Mervan, le dernier Khalife de cette dynastie, abandonné par ses partisans, cherche un refuge en Palestine. Il essaie même d'y gagner les juifs à sa cause. Ces derniers ne font rien pour le sauver. Mais le fait en soi subsiste. Sept cents ans après la destruction du Temple, les juifs en Palestine sont nombreux, au point de faire renaître chez le souverain déchu, l'espoir de reconquérir son trône, avec leur appui.

Les faits sont probants, ce serait manquer à la vérité historique, que d'affirmer que les juifs quittèrent la Palestine, par suite des persécutions romaines. Le peuple aimait la terre des ancêtres. Et pour y rester, tous les sacrifices imposés par les maîtres étaient supportés. Seules, les couches supérieures quittèrent le pays: rabbins et intellectuels, attachés plus à la religion qu'à la terre, se dirigèrent vers l'Orient, pour créer des écoles à Babylone. D'autres, les riches, les commerçants, se dirigèrent vers l'Occident où, sous l'égide des Romains et des Byzantins, ils trouvèrent à travers tout l'empire, un champ propice à leur activité. Les habitants des villes émigrèrent probablement aussi. Seuls les pay-

sans restèrent attachés à la glèbe. Mais, demeurés seuls, sans guides, ces derniers ne purent résister à la propagande chrétienne d'abord, et à celle des envahisseurs arabes ensuite. Car tous usèrent de la contrainte, de la violence et des persécutions, pour imposer leur foi aux indigènes. Ajoutons que, alors même qu'Israël vivait paisiblement sur sa terre, la rupture était complète entre la classe intellectuelle et le peuple. Les Rabbins avaient édicté, pour protéger la religion, nombre de préceptes, dont l'observance devenait impossible pour le bas peuple. D'où horreur pour les rabbins de participer avec le peuple, aux actes de la vie quotidienne. Cependant, tant que les rabbins vivaient de la vie du peuple, ce dernier gardait un contact étroit avec la religion. Abandonné à lui-même, il fut livré sans défense, à l'influence étrangère. Il résista néanmoins assez longtemps, puisque sept cents ans après la destruction du Temple, il constituait encore une force, et ce en dépit de cent cinquante ans de domination arabe.

Sur ces diverses périodes de notre Histoire, peu de documents nous sont parvenus. Le voyageur Rabbi Isaac Helou, qui vécut au XIV^{ème} siècle, raconte dans son livre «*Les sentiers de Jérusalem*» que des Juifs nomades et bédouins, vivaient dans le Sud de la Palestine. Ces Juifs pouvaient bien être les derniers débris de ceux qui ne quittèrent jamais leur pays. Ils ne peuvent en effet appartenir à ceux qui y revinrent dans la suite. Car ces derniers s'installaient dans les grandes villes, pour professer l'étude, ou des métiers divers. Ils ne pouvaient eux, devenir des pâtres, dans un milieu dont ils ne connaissaient pas la langue. Des écrits de voyageurs du siècle dernier, mentionnent des agriculteurs juifs, habitant dans les villages de Palestine. Il n'en reste plus que quelques familles à Pekeïn, village situé entre Safed et Acre; saut pour leurs pratiques religieuses, ceux-ci ne diffèrent en rien des musulmans et des druzes de ce même village. On voudrait y voir les débris de l'antique peuple d'Israël. En fait sans l'assistance matérielle et morale du nouveau Yichouv, leur disparition était inévitable.

A toutes les preuves qui précèdent, il y a lieu d'en ajouter une autre, qui est d'importance. Tandis que nous désignons, sous le nom d'Arabes, les habitants de la Palestine, eux, se disent «*Fellah*», *Musulmans* ou de *religion mahométane*. Ils ne diront jamais qu'ils sont Arabes. Par *Arabes* on désigne les nomades, les bédouins, qui pénétrèrent dans le Pays en conquérants, ou qui accompagnèrent le conquérant, après avoir embrassé sa religion. A moins que, en tant qu'habitants du désert, ils n'aient eu des affinités de race avec les Arabes dont ils parlaient la langue. Quand on demande au *Fellah*, quelle langue il parle, il répond: *l'arabe*. Y a-t-il preuve plus patente? L'habitant de Palestine sait, et il sent qu'il parle l'arabe, langue que parla le peuple étranger qui conquiert son pays, il y a 1300 ans. Mais lui-même ne se sent pas être Arabe.

Et qu'on ne vienne pas objecter, qu'en Orient, les populations sont réparties suivant leur foi, et non d'après les races. Les Bédouins sont musulmans, les Turcs aussi. Et, fait remarquable, l'habitant de notre pays, distingue bien ces races, et appelle chaque peuple par son nom. Pour lui seul il ne connaît pas d'appellation précise. Il est l'indigène et n'éprouve pas le besoin de se désigner par un nom particulier. Il a perdu la souvenance précise de sa souche, après dix siècles de guerres, et de ruines accumulées.

Mais si le peuple de Palestine a perdu la notion de ses origines, il garde bien des traits de caractère, qui le rattachent au peuple d'Israël, aux Hébreux de l'antiquité. Et d'abord les noms des villes et des villages, sont demeurés intacts. Jaffa, Ludd, Saffer-Gaza, Beit-Dajan, Benei-Brak, Gamzon, Yehoud, Kefar-Ouria, Katra, et tant d'autres par centaines, nous rappellent les villes autrefois habitées par nos pères. Ajoutons que là où les envahisseurs (les Bédouins) s'établirent, les noms hébreux des lieux furent oubliés. Ainsi en Transjordanie, les villes mentionnées par la Bible ou le Talmud, et partant, ayant des noms hébraïques, sont peu nombreuses. Cependant qu'en deça du Jourdain leur nombre est important. N'est-ce pas une preuve de plus qu'ici les habitants sont descendants des anciens habitants de la Palestine, c'est-à-dire des Juifs? Un phénomène à citer. Les Romains, maîtres de la Palestine pendant six siècles, avaient rebaptisé les villes. *Acre* fut appelée *Ptolémaïs*; *Ludd*: *Diospolis*; *Lémous*: *Micopolis*; *Beit-Chéan (Beissau)*: *Skitopolis*; *Zipori*: *Dio-césarée* etc. Mais à peine la puissance romano-byzantine s'était-elle écroulée, que les nouveaux noms disparurent, pour faire place aux noms antiques, aux noms hébreux. Si de vrais Arabes avaient repeuplé la Palestine, ils eussent accepté les derniers noms en date, au moment de l'occupation, ils leur eussent au besoin substitué des noms arabes. Mais on voit mal les chefs de guerre arabe, consultant la Bible et le Talmud, pour rendre aux lieux, leurs noms antiques. Non. Les Juifs constituaient toujours les couches profondes du pays. Au moment de l'invasion arabe, ils firent appel aux noms demeurés vivaces dans leur mémoire. L'influence juive se substituait à l'influence gréco-romaine. Seules les villes de *Sichem* et *Samarie*, ont conservé en langue arabe, leurs noms romains; Nablous (Niapolis) et Sebastia. Fort probablement l'influence romaine y fut telle, qu'elle supplanta définitivement l'influence hébraïque.

Il est à travers tout le pays des sépulcres de saints, que les musulmans vénèrent. Il en est que nous vénérons également. Tel «*Nébi-Roubin*» à proximité de Ness-Ziona, tombeau du fils aîné de Jacob. Les musulmans y vont en pèlerinage, au moins une fois l'an, vers la fin de l'été. «*Nébi-Benjamin*» à proximité de Kafar-Saba. Plus loin «*Nébi-Siméon*». L'emplacement de ces tombes ne correspond pas à celui admis par nos traditions. Mais on ne saurait affirmer que la tradition musulmane ne soit pas la vraie. Ainsi, suivant notre tradition, la tombe de Rachel se trouve à proximité de *Bet-Lehem*, au sud de Jérusalem, en territoire de la Tribu de Juda. Suivant les musulmans, elle se trouve à *Rama* en terre de Benjamin, au Nord de Jérusalem. A bien approfondir la question, force nous est de reconnaître qu'ils sont, eux, plus près de la vérité historique.

En effet, au sujet du sacre de Saül, roi d'Israël, il est rapporté que la tombe de Rachel se trouve en territoire de Benjamin, au nord de Jérusalem. De même les juifs, partis de Jérusalem en exil, versèrent des larmes sur la tombe de Rachel. Or, ils avaient pris la direction nord vers Babylone. Jérémie dans ses lamentations s'exclame: «*Une voix se fit entendre à Rama*»... Rachel serait donc inhumée à Rama, à l'endroit indiqué par les Arabes.

Il n'y a là aucune contradiction avec la relation qu'en donne le Pentateuque. Rachel fut enterrée sur la route, à proximité

d'Ephrata (Beth-Lehem). Quelle peut-être l'étendue de cette approximation. Suivant une autre histoire, rapportée dans le livre des Rois, chap. 7, on pourrait inférer que cette approximation représente une distance respectable. Distance plus forte que celle qui sépare la tombe de Rachel, de *Beth Lehem*. On peut observer également, suivant le récit du Pentateuque, que Rachel se serait éteinte non loin de «Beth-El». La voie suivie par le patriarche Jacob aurait donc été la même que suivit, plus tard, l'adolescent Levi de Beth-Lehem, vers le mont Ephraïm mais en sens inverse. Jacob partit de Beth-El pour se rendre à Beth-Lehem, dans la direction sud. Mais Rachel n'y parvint pas. Elle mourut en route. A n'en point douter, ceci arriva au Nord de Jérusalem. Car, abandonnant la tombe de Rachel, Jacob poursuivit sa route et dressa sa tente au delà de «*Migdal-Eder*». Or, *Migdal-Eder* est situé par le prophète *Michée*, à proximité de Jérusalem.

Les linguistes admettent que la langue arabe parlée en Palestine contient un grand nombre de mots d'origine hébraïque et araméenne, tandis que ces mots ne sont en usage, ni dans la langue littéraire ni dans celle parlée hors de Palestine. Le Major Condor, explorateur connu, constate, qu'à l'époque des croisades la population de Palestine parlait encore l'araméen, langue parlée par les juifs avant la conquête arabe.

Il est, en outre, des usages rituels, dans certains villages qui prouvent les attaches qu'on y a conservées, avec les rites hébreux. Telle la coutume de ne pas manger la viande de chameau, viande qui, pour les musulmans constitue un véritable régal.

D'une façon plus générale, la vie journalière du fellah a des affinités marquées avec celle de l'ancien cultivateur d'Israël, telle qu'elle est rapportée et décrite par la Bible et le Talmud.

Pour qui connaît *Sichem* et ses alentours, avec les habitants du «*Djebel Nablous*» (le Mont Ephraïm) il serait facile de reconnaître les enfants d'Ephraïm, altiers et chatouilleux. Eux qui s'étaient déjà plaints à Josué de l'exiguïté de leur territoire, pour exiger des privilèges. Ces mêmes fils d'Ephraïm qui luttèrent contre l'influence de Gédéon et de Jephthé, pour conserver leur hégémonie sur les tribus d'Israël. Enfin c'est encore eux, qui supportèrent mal le joug de la dynastie de David et de Salomon et la secouèrent sous Roboam, pour proclamer la séparation des tribus du Nord.

Et qui ne reconnaîtrait dans les commerçants actifs de Ludd, les fameux «trafiquants de Ludd» d'autrefois.

Observons que les chrétiens qui habitaient la Palestine au moment de la conquête arabe, étaient eux-mêmes en majorité de race juive. Ils avaient embrassé la religion nouvelle, sous la pression des empereurs de Byzance. Et quand l'Islam eut conquis le Pays, ils furent les premiers à lâcher le christianisme, pour suivre à foi des arabes, plus proche de l'enseignement d'Israël.

Les habitants chrétiens du village de *Halhoul*, à proximité de Hebron, conservent la tradition de leur origine juive. Ils se sont convertis au christianisme, sous la contrainte des croisés. Phénomène qui ne semble pas devoir être isolé.

Nous coudoyons donc à coup sûr, bon nombre de frères qui, depuis 1500 ans, ont cessé de vivre de notre vie. Ils sont la chair de notre chair, quoiqu'on ne puisse affirmer leur pureté de race. Les dominations grecque, romaine, arabe, perse et même européenne qui se succédèrent, ont à n'en point douter

terni cette pureté. Mais ils sont restés juifs en grande majorité. Des juifs qui, malgré des souffrances sans nombre, ne quittèrent point la Palestine. Ces juifs, pouvons-nous continuer à les désigner sous l'appellation d'*Arabes*, uniquement parce qu'ils parlent l'arabe?

En nous basant sur ce qui précède, et à la lumière de l'Histoire, nous devons désormais, régler notre attitude envers le peuple de Palestine. Les liens qui nous unissent sont des liens fraternels, et non pas exclusivement politiques.

Quinze siècles de séparation, ont pu créer des différences entre nous. Nous avons, nous, émigré à l'étranger. Nous en revenons chargés des trésors matériels et moraux puisés en Occident. Eux sont restés dans le pays, sans maîtres, ni guides. Ils manquent de culture et de fortune. Tendons-leur une main secourable. Qu'ils bénéficient de notre apport. Contribuons à les relever de leur déchéance matérielle et morale. Nous ferons œuvre utile non seulement pour ces frères, mais pour nous-mêmes, pour l'avenir de notre pays.

Ne nous alarmons pas de l'hostilité de certains «Arabes». Il n'y a pas en Palestine, d'antisémitisme, dans le sens européen du mot. Ils professent envers «l'étranger» une méfiance compréhensible. Cette hostilité nous touche particulièrement, en raison de nos aspirations dans ce pays. MAIS CETTE HOSTILITÉ EST SOUVENT LE FRUIT D'UNE PROPAGANDE INTÉRESSÉE. Ne nous en émouvons pas outre mesure. «Joseph reconnut ses frères, qui ne le reconnurent point». L'Histoire est grande ouverte pour ceux qui savent y voir clair. Nous reconnaissons en eux des frères. Eux n'en sont pas bien sûrs. Et si en majeure partie, ils nous sont intérieurs, redoublons de volonté, pour les attirer, les élever à notre niveau, afin de nous atteler à la besogne commune. Non qu'il puisse être question de toucher à leur foi. Qu'ils continuent à user de leur langue, si riche et si précise. Mais enseignons-leur notre langue aussi, elle les rendra aptes à connaître notre culture, et par elle, la culture occidentale. Ouvrons-leur largement nos établissements scolaires. Cette voie n'est pas neuve. Elle a été expérimentée par toutes les institutions européennes, qui rivalisent de zèle, pour gagner à leur culture les peuples de Palestine. Il n'est pas jusqu'aux Russes qui, avant la guerre, créèrent des écoles en Palestine, alors qu'en Russie même, l'instruction était rudimentaire. Et nous, qui sommes destinés à vivre avec *l'indigène*, qu'avons-nous fait pour lui dans cette voie-là?

Pour ma part, j'ai confiance dans la force d'attraction de notre culture. Et je crois qu'un enfant élevé au contact de *notre école*, résistera à toutes les tentations, et restera notre ami.

Ajoutons que nous ne saurions, en ce faisant, être soupçonnés de prosélytisme, comme c'est le cas pour certaines institutions qui tendent des pièges aux âmes.

A ce prix nous aurons la paix en Palestine. Ensemble, nous nous attellerons à la besogne, pour faire de notre pays, le centre de rayonnement de la civilisation en Orient.

ISRAËL BELKIND

(Traduit de l'hébreu par S. Alhadef)

L'Age d'or antique du judaïsme égyptien*Philon d'Alexandrie*

L'Egypte et la Palestine sont deux pays limitrophes. Quoique voisins, leurs civilisations sont aussi originales qu'anciennes. Leurs relations ne furent pas seulement celles qui découlèrent de leur situation géographique, ou de leurs rapports politiques; mais il y eut entre eux, une pénétration intellectuelle qui marqua toujours de son empreinte le développement de leurs civilisations particulières, enrichies par les apports réciproques.

Le peuple d'Israël ne sortit donc d'Égypte, que pour s'y réimplanter dans la suite. Il créa des centres d'étude, dont la valeur civilisatrice remplit un rôle important dans l'histoire du développement des idées religieuses et philosophiques de la civilisation européenne. L'époque la plus intéressante à ce point de vue est celle des Ptolémées qui régnèrent en Égypte après Alexandre de Macédoine; elle fut vraiment l'âge d'or du Judaïsme égyptien et ressemble en tous points à l'âge d'or du Judaïsme d'Espagne. C'est à cette époque que la Thora fut traduite en grec, (III^{ème} siècle avant l'ère vulgaire), événement dont l'influence sur la civilisation générale de l'humanité fut considérable. C'est à cette époque aussi qu'appartient Philon d'Alexandrie, considéré à juste titre comme la sommité du Judaïsme égyptien. Il est aussi l'une des figures les plus vigoureuses qu'ait produites le peuple d'Israël, par l'influence profonde qu'il exerça sur le développement de la pensée spéculative de l'humanité tout entière. A cette époque, qui est celle de l'Hellénisme, se produisit la rencontre de deux civilisations différentes, celle de la Grèce d'une part, et celle de l'Orient d'autre part, représentée particulièrement par le Judaïsme. Les victoires d'Alexandre le Grand en furent la cause. De leur fusion jaillirent des formes de civilisation inconnues jusque-là, des idées religieuses et philosophiques absolument neuves, qui formèrent la base sur laquelle s'érigea plus tard l'édifice du christianisme, jusque dans ses conséquences les plus lointaines. L'une des œuvres les plus importantes d'Alexandre le Grand, fut l'érection de la ville d'Alexandrie.

Par une intuition vraiment géniale, il porta son choix sur l'emplacement incomparable de l'embouchure du Nil. Là-même, où les trois Continents connus alors se rencontraient, il édifia cette ville à laquelle il donna son nom, et qui en peu de temps, s'élargit au point de devenir un centre commercial et industriel universel. Les premiers habitants qu'Alexandre le Grand y établit, furent, selon Flavius, de riches négociants» parmi

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'œuvre importante accomplie par le Dr. Junovitch, à qui nous devons l'édition hébraïque des œuvres les plus célèbres de la science philosophique. Nous ne voulons mentionner entre autres publications, que l'édition complète en hébreu des écrits de Platon, comportant douze volumes, dont le premier ayant déjà paru contient le «Symposium», «L'Apologie de Socrate», «Criton», «Phédon», etc. Le Dr. Junovitch prépare actuellement une édition hébraïque des œuvres de Philon. Nos lecteurs comprendront aisément le précieux service que rend aux lettres hébraïques le Dr. Junovitch par le dévouement et le courage dont il fait preuve, dans cette tâche de véritable pionnier d'une renaissance hébraïque.

lesquels un grand nombre de juifs, auxquels il accorda la liberté politique et civile. Ptolémée I fit également venir des juifs à Alexandrie et leur octroya des privilèges particuliers. Le nombre des juifs grandit surtout lors des persécutions dont ils furent victimes en Palestine, sous la domination d'Antiochus Epiphane. Les Ptolémées leur ouvrirent alors largement les portes de leur pays.

Plus tard, les gouverneurs d'Égypte firent tout leur possible pour accroître la population juive. A l'époque de Philon, cette population s'élevait à plus d'un million d'habitants. C'est à eux que fait allusion le Talmud, en les estimant au «double des sortants d'Égypte». Des cinq quartiers dont se composait la ville d'Alexandrie, deux étaient habités par des Juifs qui, par leur richesse et le niveau de leur civilisation, occupaient une place prépondérante dans toutes les branches de l'activité de la ville.

Alexandrie jouissait d'un renom incomparable par sa civilisation, sa bibliothèque, la plus grande du monde en ce temps-là, aussi bien que pour le nombre des savants, des écrivains, des poètes et des philosophes qui siégeaient dans sa célèbre Académie. Les juifs s'adaptèrent rapidement à ces milieux intellectuels, et s'assimilèrent la civilisation grecque, dont ils apprirent la langue et furent à même de puiser à la source, philosophie, poésie et littérature. Certes ils restèrent fidèles à leur peuple et à leur pays, mais ils oublièrent la langue hébraïque et s'incorporèrent à l'ambiance hellénique qui les entourait.

Mais cette assimilation ne fut pas une fusion. Au contraire, ils n'avaient rien perdu de leur sentiment national, de leur conscience juive. Cela est dû sans doute au voisinage de la Palestine, où la vie nationale s'affirmait avec force. Un autre facteur décisif y concourut également. On était au temps du déclin de l'hellénisme classique. Dans toutes les phases de la civilisation grecque se manifestait un arrêt de la création originale, une diminution du grand essor. Partout se révélait la lassitude et le dépérissement. L'édifice des conceptions établies s'ébranlait, la morale baissait rapidement; dans le monde des idées et des opinions régnait la confusion. Dans un tel milieu décadent, les Juifs s'enorgueillissaient de leur origine juive, et s'efforçaient de démontrer aux grecs, qui les considéraient toujours comme des barbares, que le peuple d'Israël est le peuple le plus ancien et le plus respectable du monde, que la loi juive est éternelle, qu'elle est toute d'élévation morale. Obéissant au désir de révéler aux Grecs les



PHILON

(D'après une estampe ancienne)

lumières du Judaïsme, la Thora fut traduite en grec : ce fut la version de septante. Cette traduction découvrit aux grecs un monde nouveau de concepts et d'idées qu'ils avaient ignoré jusqu'alors. L'idée de l'unité absolue de Dieu avec son corollaire, l'unité de l'univers et de l'humanité, la morale catégorique, la prophétie, la révélation de Dieu, l'inspiration divine etc., tout cela fut pour eux une sorte de révolution spéculative, religieuse et morale. La lumière soudaine qui les inonda provoqua un renouveau dans le domaine de la philosophie et de la pensée spéculative, une fermentation de la morale et de la religion. Les grecs lurent et relurent la Thora, ils s'efforcèrent de la comprendre, de l'interpréter. Il en résulta un système d'interprétation de la Thora entièrement nouveau, le système allégorique, qui commente les Livres de la Thora et ses lois, non dans le sens propre mais métaphorique, pour y voir des symboles d'idées abstraites et philosophiques. C'est surtout Philon le Juif (Φίλων ὁ Ἰουδαῖος) ou Philon d'Alexandrie qui porta cette méthode allégorique-philosophique à son pinacle.

Philon naquit environ vingt ans avant l'ère vulgaire. Sa famille appartenait à la haute aristocratie de la ville d'Alexandrie. Son frère Alexandre occupait une position éminente. En raison du grand respect dont il jouissait parmi l'aristocratie romaine, on le croyait d'extraction royale, et on avait ajouté à son nom celui de l'empereur de Rome : Tiberius Julius Alexandre. Dans sa jeunesse Philon reçut l'éducation habituelle donnée aux enfants de la noblesse. Il posséda à perfection la langue grecque et les poètes et philosophes grecs. Doué d'une âme sensible et délicate et d'une riche imagination, il était épris de vérité et de philosophie auxquelles il s'adonnait passionnément. Il avait coutume de dire qu'il lui semblait s'élever par l'étude de la philosophie au dessus du monde terrestre, et pénétrer dans les sphères supérieures. Mais quelque attachement qu'il manifesta pour la philosophie, le Judaïsme était pour lui la science suprême, la science divine. Il approfondit les principes du Judaïsme, bien qu'il n'eût étudié la Thora qu'en langue grecque. Des deux plus grands philosophes que la Grèce avait produits, Platon et Aristote, le premier surtout l'attirait. Un homme doué d'une âme aussi poétique que celle de Philon ne pouvait trouver satisfaction dans le système d'Aristote, basé uniquement sur la froide logique. La philosophie riche d'imagination de Platon, avec son monde d'idées, l'éleva sur un plan sublime, dans un monde qui est le bien. Philon s'était assimilé à un tel point la philosophie platonienne, son esprit et son dynamisme intérieur, qu'on finit par dire : « Il est difficile de distinguer si c'est Platon qui philonise, ou Philon qui platonise ». C'est en philosophe pur que Philon vécut presque toute sa vie, dans le calme et la quiétude, à l'écart de la vie trépidante de la ville d'Alexandrie. De sa vie privée on sait seulement que sa femme était modeste et instruite et qu'elle savait apprécier la valeur de son mari. A ceux qui lui demandaient un jour pourquoi elle dédaignait les parures, elle répondit que la plus belle parure de la femme était son mari, et que c'était de lui qu'elle devait tirer vanité.

Dans sa vieillesse, Philon sortit de sa solitude et se mêla à la vie publique. Les événements qui eurent alors lieu à Alexandrie l'y avaient forcé. Dans le fond de leur cœur, les Grecs d'Alexandrie haïssaient les Juifs. Cette haine s'accrut surtout sous la domination romaine, et un jour la popu-

lace grecque envahit les synagogues et y érigea des statues de l'empereur Caligula qui se proclamait Dieu. Le proconsul d'Egypte, Flacus, que l'empereur Caligula tenait en grande estime, profita de cette occasion pour prouver à l'empereur son dévouement. Il prit le parti des grecs, et ordonna aux juifs de ne pas s'opposer à l'érection de ces statues. En outre il leur défendit d'observer le Sabbat, et les chassa d'un des quartiers qu'ils habitaient, sous prétexte qu'ils s'étaient indûment appropriés la partie la plus belle de la ville. Des milliers de Juifs durent quitter leurs maisons et errer sans abri le long de la mer. Leurs doléances demeurèrent vaines. Trente-huit juifs de la communauté furent mis à mort, et quatre cents maisons juives détruites. Il ne restait plus aux juifs d'autre alternative que de s'adresser à l'empereur lui-même, et Philon se mit à la tête de la délégation qui se rendit à Rome. Cette mission eut l'échec auquel elle était vouée ; il était impossible qu'elle réussit avec un homme comme Caligula. Lui, qui se croyait l'incarnation de Dieu, était incapable de comprendre les juifs qui refusaient de croire à sa divinité, et qui croyaient en un Dieu inconnu, que personne n'avait jamais vu, et qui ne possédait ni forme, ni image. Il conclut que les juifs étaient réfractaires non par insubordination mais par une aberration mentale particulière, qu'ils étaient collectivement des faibles d'esprit auxquels demeurait inaccessible la possibilité de concevoir qu'il était lui-même un Dieu.

C'est là la seule participation de Philon à la vie publique, et ce grand événement de son existence, contribua probablement à l'éloigner d'avantage du monde des réalités. Il ne s'en plaignit point. Le calme philosophique ne l'abandonna pas. Il se consacra désormais entièrement à son activité littéraire, et entreprit d'interpréter le judaïsme au point de vue philosophique afin de le mettre à la portée des grecs, et à dissiper ainsi tout préjugé contre les juifs.

Cette activité littéraire eut surtout pour objet le commentaire de la Thora et de sa législation. Il écrivit également deux ouvrages d'histoire contemporaine d'Alexandrie. Dans l'un de ces ouvrages, il fit le procès de Flacus, proconsul romain en Egypte, dans l'autre, il traita de la mission des juifs auprès de Caius Caligula. Mais dans tous les deux il s'éleva toujours au-dessus des événements, et les jugea à travers la morale éternelle qui s'en dégage. Il fit œuvre de penseur et de moraliste plutôt que d'écrivain. Même dans ses commentaires de la Thora, il fut guidé par un esprit tendu vers la morale et la justice. Ses concepts philosophiques qui exercèrent par la suite une influence considérable sur la Kabbale et le Christianisme, passèrent pour lui en second plan. Parmi ses écrits les plus importants, mentionnons ses commentaires sur la législation de la Thora, qui contiennent en guise d'introduction les livres de la création du monde, les vies d'Abraham, de Joseph, de Moïse, et des commentaires sur le livre de la Genèse. Dans son ouvrage sur la législation de la Thora, Philon commence par décrire la création du monde d'après la Genèse, car il voit une grande sagesse dans le fait que l'œuvre de Création précède toute loi. La Thora se proposait en cela à nous montrer l'harmonie et le parfait équilibre entre la nature physique et les valeurs morales, entre l'ordonnance du monde et celle de l'esprit. L'homme moral constitue le prolongement de la nature qui régit l'Univers. Philon procède ainsi dans sa description de la

création du monde: le plan du monde dans tous ses détails fut conçu dans la pensée de Dieu qu'il dénomme *Logos* (en grec λόγος verbe ou pensée), et parfois aussi «le fils de Dieu». C'est le Logos qui exécuta ensuite le plan et qui créa aussi le monde d'ici-bas, à l'image du monde spirituel, abstrait conçu par Dieu. Le Logos sert ainsi d'intermédiaire entre Dieu et le monde, car il est inadmissible que Dieu lui-même se fut occupé de façonner notre monde matériel.

La création de l'homme vint en dernier lieu, afin que tout fut prêt pour lui, et qu'il sut que rien ne lui manquerait à condition qu'il accomplisse la volonté de Dieu. En sa qualité de maître du monde et de la nature il fut créé le dernier, à l'instar du conducteur de chevaux qui les suit au lieu de les précéder. Le premier homme fut parfait dans son corps et son esprit. Son corps était composé d'une matière pure et supérieure. Ses membres formaient un ensemble harmonieux, une enveloppe appropriée à la partie divine qu'elle renfermait: l'âme immortelle. Il vécut selon les lois naturelles qui ne sont autres que les lois morales. Mais il n'était que le reflet de l'homme spirituel conçu par Dieu, le reflet de l'idée de l'homme, de même que tout ce qui existe ici-bas n'est que le reflet des idées divines qui leur correspondent. Pour comprendre ce qui est dit dans la Thora au sujet de l'arbre de la science: «vous n'en mangerez point de peur que vous ne mouriez», le premier homme ayant vécu de nombreuses années après avoir mangé le fruit, il faut distinguer la mort de l'homme de celle de l'âme. La mort de l'homme consiste en la séparation entre l'âme et le corps. Ce ne fut pas de cette mort que mourut le premier homme après qu'il eut mangé du fruit de l'arbre de la science.

Dans son livre sur la vie d'Abraham et de Joseph, Philon dit que la lutte d'Abraham avec les cinq anges est le symbole de la lutte de l'homme moral contre ses cinq sens, sièges des passions. Le sacrifice d'Isaac nous enseigne que le vrai sage sacrifie tout à Dieu, dont il remplit les prescriptions avec joie. Joseph est le prototype de l'homme politique et public. Sa chemise rayée et multicolore symbolise la multiplicité des branches de la vie publique et sociale. Putiphar incarne la foule à laquelle l'homme public doit consacrer son activité. Joseph fut un interprète des songes; en d'autres termes il connaissait bien le monde d'ici-bas qui n'est qu'un songe. Tout homme d'action politique et publique doit être en ce sens un interprète de songes.

C'est dans cet esprit que Philon développe son œuvre. Dans son interprétation des prescriptions de la Thora, il s'efforce de dégager la portée morale qu'elles contiennent. Le Paradis planté par Dieu, c'est la loi morale qui domine le monde. Les arbres du paradis dont les fruits étaient «bons à manger et agréables à la vue» sont les vertus de l'homme, car ce qui est bon dans le plan moral l'est également dans le plan esthétique. Philon ne se lasse point de répéter et d'accentuer avec force, que le juif ne doit pas se contenter de comprendre le sens des prescriptions de la Thora, mais qu'il doit aussi les réaliser dans la conduite de sa vie. Philon termine l'interprétation des prescriptions de la Thora par une description de l'avenir parfait de l'humanité, quand celle-ci apprendra à connaître Dieu, et à accomplir sa volonté. Le caractère distinctif de ces commentaires réside en ce qu'ils joignent les concepts de la philosophie grecque à ceux de la Thora et les incorporent ainsi au judaïsme. Ce qui anime surtout les écrits

de Philon, ce n'est pas la pensée abstraite contenue dans les concepts philosophiques eux-mêmes, mais la haute morale qui s'en dégage. L'homme doit tendre vers la perfection de l'âme, qui doit régir le corps, il doit s'écarter des jouissances basses et vivre une vie contemplative afin de connaître ce monde et son créateur et permettre ainsi à son âme de communier avec sa source qui est Dieu. Au-dessus du monde, il existe un monde supérieur de noblesse, qui repose sur le Logos, c'est-à-dire sur la pensée de Dieu. C'est de ce monde qu'émane l'âme de l'homme. Elle en est une parcelle et aspire toujours à s'affranchir du corps, des vanités de ce monde, pour retourner à sa source, au monde *idéal*, où tout est bien.

Les traits généraux que nous venons de tracer donnent un faible aperçu de Philon et de sa doctrine. Il fut le premier philosophe qui érigea ses idées à la hauteur d'une science et qui s'efforça méthodiquement de trouver les bases philosophiques du judaïsme. Son système philosophique n'est pas, il est vrai, original quant à ses sources, mais il exerça une influence considérable sur le progrès de la pensée philosophique durant des siècles et jusqu'au moyen âge. Sa conception originale fut la première tentative intéressante de fusionner les bases scientifiques de la pure spéculation philosophique avec les bases religieuses de la foi monothéiste. Il fut un philosophe véritable, bien qu'il n'ait pas laissé après lui des ouvrages de philosophie pure. Ses idées et opinions philosophiques sont dispersées à travers ses écrits et forment dans leur ensemble un système philosophique complet: le système de la philosophie idéaliste, conforme en ce qu'elle a d'essentiel à l'école de Platon, augmentée des concepts empruntés à la doctrine d'Aristote et à celle des stoïciens. L'influence de Platon s'y fait sentir à chaque pas. Mais celui qui connaît ne fût-ce que superficiellement la doctrine néo-platonicienne, le développement du christianisme et de la kabbale juive, reconnaîtra aisément l'influence décisive que Philon y exerça, influence qui, sous des formes diverses, continue encore de nos jours.

Philon eut une longue vieillesse et mourut vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Plus de 19 siècles sont passés. Ses livres sont traduits dans presque toutes les langues modernes et une littérature nombreuse leur a été consacrée. Seule la littérature hébraïque est muette sur l'œuvre de Philon. Tous les peuples éclairés le connaissent et l'étudient, seuls nous, les juifs, n'avons pas rempli notre devoir envers notre grand frère et n'avons pas encore recueilli le produit de son puissant esprit parmi les trésors de notre littérature nationale. Lui qui, durant toute sa vie, fut un défenseur ardent de son peuple, qui consacra sa vie et ses vastes connaissances à la gloire d'Israël et de la Thora, lui qui porta noblement l'étendard du judaïsme, est demeuré un étranger pour nous, un nom oublié.

Cet étrange oubli est dû à des causes diverses, dont la principale est sans doute la ruine de la communauté juive d'Alexandrie, qui suivit la mort de Philon, et qui entraîna l'oubli de l'homme et de son œuvre écrite en grec. Aujourd'hui l'heure de la réparation a sonné, nous nous devons de faire revivre Philon, qui est nôtre par la richesse et la vigueur de sa pensée. Il est de notre devoir de traduire ses ouvrages en hébreu pour enrichir la littérature de notre peuple. C'est surtout aux juifs d'Égypte et à ceux d'Alexandrie en particulier qu'incombe cette dette d'honneur.

Dr. J. JUNOVITCH
(Jérusalem)

Genèse de la littérature hébraïque

III

Genres littéraires primitifs

Le poète hébreu débute par le *machal*. Celui-ci est en effet le genre littéraire populaire par excellence, cultivé en Israël depuis des temps immémoriaux. *Machal*, terme élastique, qui veut dire à la fois *domination, similitude, sarcasme, sentence, proverbe, diction, maxime, fable, parabole, apologue, allégorie, satire*, désignait à l'origine une récitation poétique, courte, rapide, concise, qui, aussitôt née, dominait les esprits et les cœurs, circulait de bouche en bouche et devenait un patrimoine collectif, héréditaire. C'est la fable primitive, le conte populaire né de l'analogie des choses, de l'observation de la vie, de la réflexion, de l'expérience. C'est le dicton populaire, l'épigramme spirituelle, la parole du sage, la sentence collective, le fait établi, la vérité prouvée, la raillerie approuvée, le jugement tranchant. C'est par là que le *machal* enseigne, instruit, moralise et édifie. Narratif à l'origine, il est devenu à la longue didactique et a engendré toute la poésie gnominique hébraïque. Les *Proverbes* attribués à Salomon sont des *machals*. Les préceptes didactiques, exprimant dans leur brièveté pittoresque des règles de conduite pratique, des observations prises sur le vif, tout ce qui découle de l'expérience et de la sagesse populaire, ne manquent pas aussi de traits satiriques. Le proverbe, à son origine, était la conclusion d'un récit, le jugement porté sur un homme, sur un fait, le bon mot d'un bel esprit, l'expression ironique de la foule. Ce n'est que plus tard, lorsque le peuple arrive à un degré de civilisation assez élevé, que le proverbe, sous sa forme laconique, devient un moyen d'expression littéraire pour donner un tour aimable, élégant, à une pensée rapide, mais grave, très souvent austère. Dans la causerie hébraïque, le *machal* servait de tous temps à illustrer la pensée, la conviction intérieure, la bonne raison, ou l'avis de la société, l'opinion publique. «*Comme dit le machal antique*»... (1) Les anciens Hébreux le connaissaient donc et le cultivaient d'assez bonne heure.

Une autre forme de *machal* est la *hidah*. C'est le langage voilé, la sentence à mots couverts, la pointe d'esprit, l'anecdote malicieuse, la boutade, l'énigme. *Hidah* veut dire saillie, finesse, problème. C'était l'usage dans les temps anciens d'occuper ses hôtes, d'égayer les réunions, les fêtes, les repas de famille par des jeux d'esprit, des aphorismes et d'ingénieuses énigmes difficiles à résoudre. (2) *Hidah* et *machal* sont presque synonymes. La langue hébraïque emploie les deux termes l'un à côté de l'autre ou l'un pour l'autre. (3) Le *machal* revêt volontiers une forme voilée,

énigmatique. (1) Les proverbes proprement dits se présentent assez fréquemment comme de courtes énigmes dont la réponse est pourtant immédiatement indiquée. (2) La *hidah* n'est qu'une espèce de *machal*, aussi primitive que populaire, très souvent chantée et accompagnée de musique. (3) Le *machal* constitue le discours poétique, allégorique, ce que l'hébreu désigne sous le nom de *melisah*, c'est à dire *éloquence*. (4)

La poésie hébraïque, admettent les historiens de la Bible, ne connaît, à proprement parler, que le *genre lyrique* et le *genre didactique*. Le premier est désigné sous le nom *shir*, le second serait le *machal*. Le poète laisse parler son imagination, son cœur, c'est le *shir*, ou bien sa sagesse, sa raison, c'est le *machal*. (5) *Shir*, à vrai dire, ne désigne guère un genre spécial, c'est le terme général pour le chant, la poésie et même la musique. (6) *Shir* veut dire poème, cantique, hymne, et, pour souligner son caractère particulier, on l'accompagne généralement d'un complément pour le déterminer: Hymne de Jahweh, Chant de Sion, Cantique des Cantiques, Chant d'amour, Chanson de la Prostituée. (7) *Shir* désigne donc la poésie en général. Le *machal* lui-même est un *shir*. C'était d'abord un petit poème récitatif. Le vieux *machal* de Jotham que nous a gardé le livre des Juges n'a rien perdu de son ancienne fraîcheur, et il nous charme encore par son tour gracieux, par ce rythme narratif qui devait être commun à toutes les anciennes fables hébraïques.

Les arbres partirent pour oindre un roi.

Ils dirent à l'olivier : Règne sur nous!

L'olivier leur répondit :

Renoncerais-je à mon huile, hommage à Elohim et aux gens,

Pour aller planer sur les arbres?

Et les arbres dirent au figuier : règne, toi, sur nous!

Le figuier leur répondit :

Renoncerais-je à ma douceur, à mon beau fruit,

Pour aller planer sur les arbres?

(1) Nombres, XXIII, 7, 18; XXIV, 3, 15, 20, 21, 23. Job, XXVII, 1; XXIX, 1.

(2) Proverbes, VI, 16-19; XXX, 4, 15-31.

(3) Psaumes, XLIX, 5 b.

(4) Habacuc, II, 6. Proverbes, I, 6.

(5) Lucien Gautier: Introduction à l'A. T. II, p. 1

(6) Amos, VI, 5. II Chroniques, XXIX, 28. cf. I Chroniques, XII, 36; XVI, 42. II Chr. V, 13; VII, 6; XXXIV, 12.

(7) v. Psaumes, XXX, 1; XLV, 1; CXX-CXXXIV, 1; CXXXVII, 3, 4. Esaïe, XXIII, 15. Ezéchiel, XXXIII, 32.

(1) I Samuel, XXIV, 14, cf. ibid. X, 11-12.

(2) v. Juges, XIV. I Rois, X, 1. I Chroniques, IX, 1

(3) Ezéchiel, XVII, 2. Habacuc, II, 6. Psaumes, XLIX, 5, LXXXVIII, 2. Proverbes, I, 6.

Et les arbres dirent à la vigne: Règne, toi, sur nous!
 La vigne leur répondit:
 Renoncerais-je à mon vin, joie d'Elohim et des gens,
 Pour aller planer sur les arbres?
 Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines:
 Viens, toi, règne sur nous!
 Et le buisson d'épines répondit aux arbres:
 Si de bonne foi vous m'oignez pour votre roi,
 Venez, abritez-vous sous mon ombrage...
 Sinon, un feu sortira du buisson d'épines,
 Et dévorera les cèdres du Liban!... (1)

Ce machal est bien une narration récitative, une pièce rythmée, comme le sont tant de contes populaires, où une phrase tient lieu de refrain, où les mêmes mots se répètent sur le même ton et dans la même mesure. Le caractère narratif se manifeste encore dans un autre machal très ancien, la parabole de Nathan sur la brebis du pauvre. (2) Le machal est donc un conte rythmé, et il tient du *shir*. La parabole de la vigne du prophète Jeshajah porte même le nom de *shirah*, et sa forme poétique est incontestable.

Je vais chanter à mon ami,
 La chanson de mon ami,
 Au sujet de sa vigne. (3)

Le beau poème satirique du prophète du même nom sur le roi de Babel est intitulé *machal*. (4) Le poème imagé de Jehezqel sur le même roi porte le double titre de *hidah* et de *machal*. (5) Le conte de *Jonah* est essentiellement un machal, fortement rythmé, et qui contient une partie manifestement poétique du genre des psaumes. (6)

Le même esprit qui anime la fable de Jothan, la même pointe d'ironie, le même rythme narratif se retrouve dans l'épigramme de Jehoas, roi d'Israël, sur Amasiah, roi de Juda:

L'épine qui est au Liban
 Fit dire au cèdre du Liban:
 Accorde ta fille à mon fils!
 Mais la bête sauvage du Liban
 Passa et écrasa l'épine... (7)

Le trait satirique de ces anciens machals les rapproche davantage du *shir*. Si le *shir* désigne uniquement le lyrisme, la satire est une de ses formes appropriées. Le lyrisme se caractérise essentiellement par ce qu'il a d'intérieur au poète, de *subjectif*. Quand

c'est d'enthousiasme ou de joie que déborde le poète hébreu, il entonne un *mizmor*, une *ode*; quand il s'abandonne à l'expression de sa tristesse ou de sa mélancolie, il fait une *qinah*, une *élegie*, quand il dit son mépris ou son ironie, quand il épanche sa colère ou sa bile, c'est le *machal*, la *satire*. (1) Bien des prophéties ne sont ainsi que des machals. La satire, d'après Brunetière, est la forme intérieure du lyrisme, la plus voisine de la prose, la plus étroitement liée aux choses de la vie commune, la plus réaliste; mais il se peut bien qu'elle en soit la plus éloquente. (2) C'est pourquoi nous voyons le machal hébreu revêtir des formes si multiples, depuis l'invective populaire jusqu'à la plus haute éloquence prophétique. Conte ou discours, proverbe ou parabole, allégorie ou énigme, le machal est au fond satirique, et par là une forme du *shir* hébreu. On ne saurait affirmer son caractère uniquement *didactique*. Le poème de Job est un *machal*, et il passe pour un *poème didactique*. Mais c'est la plus puissante expression de la poésie lyrique. *Job* est un cri d'âme, un cœur qui souffre, un cri d'indignation, de colère et de douleur, une satire profonde sur l'injustice divine, sur l'impuissance de l'homme et aussi de Dieu. *Shir* et *machal* ne sont pas des termes opposés. L'un comprend l'autre. Ils représentent les formes les plus primitives de la poésie hébraïque.

Mais si la forme exclusivement didactique du machal est exclue, on ne peut cependant nier son but utilitaire, celui d'instruire, de renseigner, de moraliser. La variété de ses acceptions est surprenante, mais son fond demeure toujours le même. «La genèse de ces diverses significations, dit M. Lucien Gautier, est une question délicate et controversée; on se demande quelle marche a suivie l'emploi de ce mot, et par quelle dérivation et quel enchaînement il en est venu à exprimer des notions voisines, il est vrai, et pourtant bien distinctes». (3) Mais réussissons-nous toujours à saisir la différence absolue entre la *fable*, l'*allégorie*, la *parabole* et l'*apologue*, ou bien entre la *maxime*, la *sentence*, le *proverbe* et le *dicton*? Ce sont autant de termes voisins dont très souvent nous discutons les nuances sans parvenir à les définir. L'hébreu les exprime tous par le mot machal. Tous ces termes ne sont pas tant le résultat de la différenciation des espèces comme du développement des langages et des emprunts qu'elles font l'une à l'autre. C'est ici le même cas pour la définition des termes *mythe*, *légende*, *conte*. Les anciens étaient simplistes. Les grecs disaient *mythos* pour toute sorte de récit. Le machal hébreu exprime exactement ce que le latin dit par *fabula*: discours, récit, historiette, anecdote, poème, fable, conte, chanson, sujet d'entretien, nouvelle, bruit, critique, raillerie. C'est le terme primitif, général, pour l'analogie, l'observation, la poésie, l'éloquence. Les premiers poètes hébreux étaient les *moshlim*, les diseurs de machal. (4) C'étaient

(1) Juges, IX, 8-15.

(2) II Samuel, XII, 1-4.

(3) Esaïe, V, 1.

(4) ibid. XIV, 4 et ss.

(5) Ezéchiel, XVII, 2 et ss.

(6) Jonah, II.

(7) II Rois, XIV, 9. cf. I Rois, XX 10-11.

(1) Dans les Psaumes nous rencontrons encore d'autres espèces de *shir*: *Shigaion*, *Mikhtam*, *Maskil*, *Eduth*, *Tehilla*, etc. dont l'exacte définition nous échappe maintenant, mais qui se distinguent pourtant par leur contenu, sinon par leur forme poétique. Une autre espèce de machal est la *sheninah*, l'*invective*.

(2) Art, *Satire* dans la Grande Encyclopédie

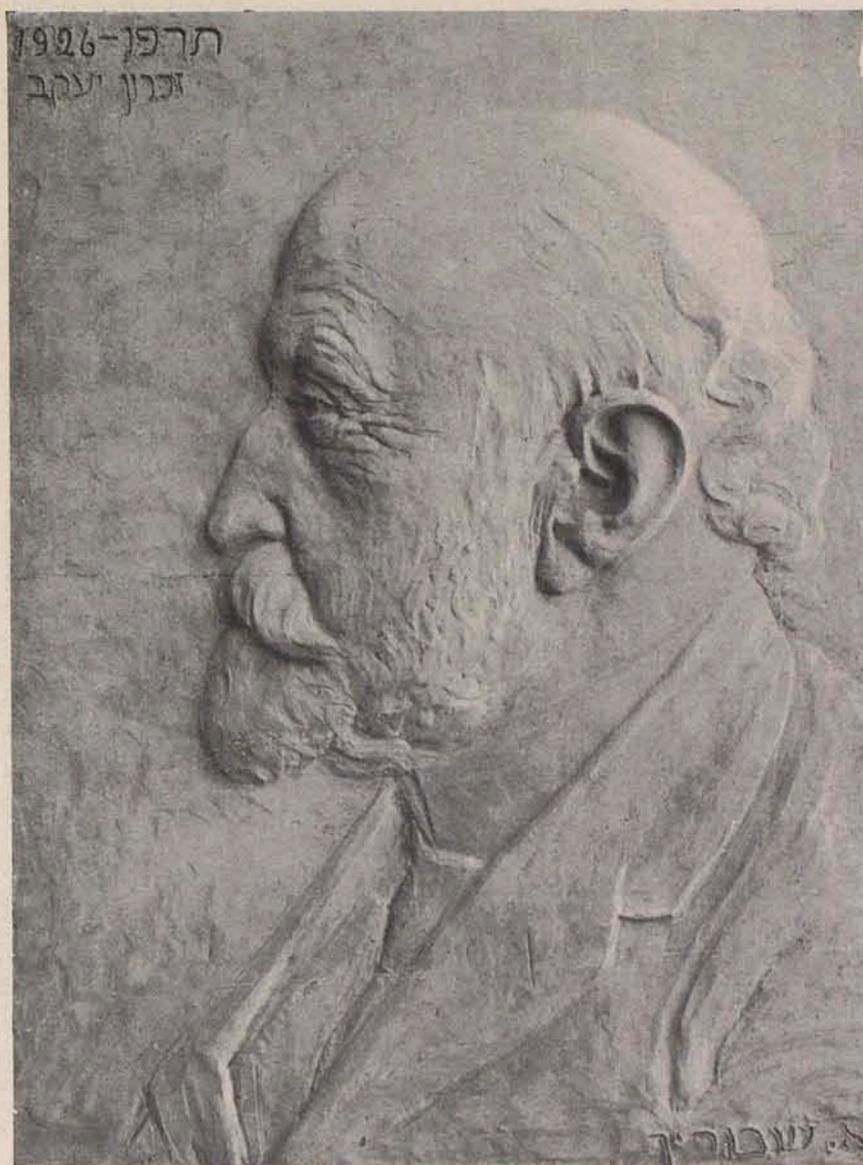
(3) Introd. à l'A. T. II, 55.

(4) Nombres, XXI p. 27. cf. Esaïe, XXVIII p. 14. Ezéchiel XII p. 23, XVI p. 44, XVIII p. 2 et 3, XXI p. 5, XXIV p. 3.



Type juif de Jérusalem

ELIEZER STRICH



HERBERT BENTWICH (bas-relief)

ELIEZER STRICH

eux qui dominaient l'opinion populaire, qui instruisaient, qui amusaient, qui éduquaient, critiquaient, grondaient, conseillaient et guidaient le peuple. Le *machal*, pour le réduire à sa signification primitive, était le récit instructif, celui qui visait à enrichir la science et l'expérience humaine. Le *mythe* sera ainsi un *machal*. Les anciens mythes hébreux, ceux qui traitent des mystères voilés de la nature, du commencement du monde, des premiers hommes, entrent dans la même catégorie et forment les machals primitifs de la littérature hébraïque, les premiers poèmes, les premiers éléments de la tradition juive. Grâce à son ancienneté, au besoin de curiosité qui l'a fait naître, le machal est devenu le genre dominant, se mêlant à toutes les formes littéraires.

Ce sont ces *moshlim*, les conteurs populaires hébreux qui, avec leur art de conter et de chanter, propageaient les mythes, les contes et les légendes dans le pays, surtout aux jours et aux lieux de fêtes. Ce sont eux qui travaillèrent les traditions hébraïques, formèrent et développèrent en conséquence la poésie populaire, la littérature orale, source de la littérature écrite hébraïque postérieure. Si toute littérature, de l'affirmation de M. Brunetière, n'est et ne peut être qu'épique, lyrique ou dramatique, la littérature hébraïque est certes lyrique. Serait-ce à dire que les Hébreux n'ont pas eu leur *epos*? On oublie trop souvent que

les livres bibliques que nous possédons ne sont que des restes de l'ancienne littérature hébraïque. Ils contiennent pour la plupart des fragments de livres encore plus vieux. L'épopée est une des premières créations d'un peuple. La Palestine, tout comme la Grèce, a dû avoir son *epos* national. Israël aussi avait peut-être eu son Homère. Chaque tribu avait ses chants et ses gestes héroïques. Les récits hébreux actuels ne sont, à vrai dire, que des titres, des résumés d'épopées anciennes. L'histoire épique d'un Samson, d'un Gédéon, d'un Jephthé, d'un Saül ou d'un David, nous charme encore dans sa prose narrative qui trahit pourtant çà et là des parties en vers, restes de vieux poèmes remaniés. Maintes traces indiquent que les mythes de la Genèse, les idylles patriarcales, les légendes mosaïques, les récits sur les juges, sur Saül, sur David, furent d'abord écrits en vers, mais la prose postérieure en a brisé le mètre et le rythme. Les poèmes babyloniens découverts récemment prouvent que le genre épique était cultivé aussi bien chez les Sémites que chez les Grecs. L'épopée de Gilgamesh a été retrouvée. Un jour nous retrouverons peut-être aussi l'épopée de Shimshon.

HAIM HARARI

Lettres Allemandes

« Reubeni, Prince des juifs » de Max Brod

par Hans Kohn

Le nouveau roman de Max Brod «*Reubeni, Prince des Juifs*» est la première tentative de créer une épopée juive, et d'entrelacer des problèmes indépendants du temps avec des questions de brûlante actualité en une trame entourée d'un halo historique. Il n'est pas dans la nature de Max Brod de se contenter simplement d'un tableau du passé; *Reubeni*, comme toutes les œuvres de Max Brod, est une profession de foi, une étape de la vie, un essai d'éclaircissement de la métaphysique du bien et du mal, de la position de l'homme en ce monde. Brod nous a doté d'une des œuvres les plus riches en idées, les plus instructives qui aient été écrites sur le judaïsme, et qui témoigne, d'une manière tout à fait caractéristique pour un poète juif de l'Europe occidentale, du sérieux avec lequel il fouille les profondeurs de ce thème infini. Mais le savant reste poète. Si pesants que soient les problèmes et les idées qui se font jour dans son roman, la grâce élégante d'une forme poétique n'y fait jamais défaut. Elle lui est demeurée acquise depuis le temps où elle se trouvait encore sous l'influence de l'art français. *Reubeni* n'expose pas seulement l'un des plus grands problèmes de l'éthique personnelle et politique, il constitue la plus belle œuvre poétique de Brod, l'œuvre de longues et mûres années.

Au contact des penseurs de la renaissance spirituelle du judaïsme, Max Brod s'est frayé un chemin, en partant de l'indifférentisme et du scepticisme éclairé du début, vers une courageuse affirmation du tragique état d'homme et de Juif. En témoignage de cette période de création, il nous dota de son ouvrage intitulé: «*La Voie vers Dieu de Tycho Brahe*». C'est le récit de la lutte d'un homme en qui revit cette conception de Rabbi Tarfon, dont est d'ailleurs imprégné tout le Judaïsme: «Il ne t'est pas donné d'accomplir ta tâche, tu dois cependant la poursuivre quand-même».

Pour Brod, comme pour son héros Tycho Brahe, il est donc impossible de vivre la vie humaine parfaite, elle doit toutefois être remplie jusqu'au bout. Sous l'impulsion de la douleur engendrée par la contradiction tragique entre la brièveté de la vie et la nécessité d'une virile résignation, Brod arrive dans son ouvrage «*Paganisme, Christianisme et Judaïsme*», dans son roman «*Vie avec une déesse*» et dans «*Franzi, ou amour de second ordre*» à une claire et joyeuse affirmation de ce miracle d'ici bas, l'amour de tout ce qui est amour. L'accent tragique qui retentit dans son drame «*Une reine Esther*» devient plus tragique dans *Reubeni*. Les paroles d'Esther: «Il est impossible d'être humain, pourtant il ne nous reste point d'autre alternative», sont aussi

celles qui obsèdent Reubeni, mais elles sont empreintes, chez lui, d'un doute plus profond, et le poète nous laisse à la fin de son nouveau roman en suspens devant cette torturante question.

C'est le problème du mal qui préoccupe Brod. Le mal est inhérent au monde. Participe-t-il de Dieu aussi? Celui qui veut le bien et déteste le mal, doit-il pourtant avoir recours au mal? Les Juifs ne sont-ils pas faibles précisément parce qu'ils cherchent à fuir le mal, et ne sont-ils pas à cause de cela, privés d'un élément précieux de la vie? Le problème de Reubeni est celui du péché. D'après Brod c'est aussi celui du judaïsme. Le grand défaut des Juifs réside dans leur peur du péché et dans l'absence d'une vie pleine, audacieuse et hautement affirmée. «Comme si la source du mal ne consistait pas en ce que, pour servir l'Éternel, nous étouffons en nous la voix des impulsions mauvaises, dont la poussée a fait des autres peuples des aventuriers batailleurs, des défenseurs acharnés de forteresses, des conquérants intrépides! Comme si tout notre malheur ne provenait pas de ce que nous péchons trop peu!» Sur ce point la pensée de Brod rencontre celle des poètes hébreux, tels que Berditchevsky et Tchernichovsky qui ont levé l'étendard de la révolte de la vie, de la lutte contre l'intellectualité exclusive et le moralisme de la tradition. Comme eux il voit briller la lumière de la liberté sur le front des autres... et il pousse son héros dans les bras libérateurs de la fille étrangère, Monica, la jeune fille chrétienne que Reubeni aime.

«Possèdes-t-elle une sagesse que nous avons oubliée, et dont seul j'entrevois l'éclat? Sur son front je sentirai la fraîcheur des longs voyages sur mer, dans

ses yeux je boirai l'éclat guerrier des grandes conquêtes, dans ses bras je goûterai l'enivrement libérateur des grands espaces qui a pénétré chez tous les peuples sauf chez nous, dans notre ghetto noir».

«Nous n'avons pas voulu être des bêtes fauves, et nous sommes devenus des esclaves, mais par bonheur, mes griffes se sont allongées, ces griffes carnassières, siège de l'esprit du mal. Oh que la vie est magnifique couplée de l'esprit mauvais et l'ignorance de la peur».

Telles sont les pensées qui stimulent David, au fond du vieux quartier juif de Prague, au temps de la Renaissance, alors qu'il se produit même pour les peuples de l'Europe un élargissement inespéré de l'horizon, une accélération impétueuse de la vie. Ce quartier juif et l'atmosphère de Prague du seizième siècle sont remarquablement peints en une série de scènes de grande beauté et en des mots qui illuminent les profondeurs de l'existence juive. Mais David veut sortir du Ghetto. Au lieu de laisser les choses



MAX BROD

prendre soin d'elles-mêmes, et espérer que le partage du bien et du mal se fera de lui-même, il veut libérer son peuple, l'arracher au Ghetto et à ses faiblesses, le transformer en un peuple libre, courageux, établi sur sa propre terre. Il reconnaît les défauts et les besoins de son peuple, son intelligence trop éveillée, sa trop grande concentration sur l'activité humaine, sa faible confiance en la grâce.

«Nous ne manquons ni de courage ni de dévouement. Mais prendre racine dans la terre humide, cela le pourrions-nous? Nous appréhendons la terre fertile, nous nous méfions de tout ce qui est tenace, lent et obscur dans les forces nourricières de la vie, en lesquelles on doit cependant avoir confiance. Peuple trop pressé, nous nous hâtons. Toi Monica, tu as par contre tant de calme patience pour les plantes, l'aubépine, la sève douce et forte. C'est plus que du courage. Oh, posséder cette foi profonde, suivant laquelle tout doit arriver à temps fixe et sans notre intervention...».

Et David s'efforce d'amener à cela son peuple, il devient lui, Reubeni, le Prince des Juifs, le Messie, le premier homme d'État juif, le politique, qui sait qu'il ne pourra affranchir son peuple que s'il pèche, non pour la seule joie de pécher, ou par insouciance comme le font les autres, mais en péchant sans joie, pour atteindre la délivrance, dût-il pour cela manier l'épée, boire du sang jusqu'à ce que sa bouche s'imprègne d'amertume. Un homme d'État doit user de violence et de subtilité. C'est en employant ces atouts que les Juifs pourraient devenir ce que sont les autres peuples. Mais il faut pour cela trouver la ligne de démarcation entre la limite permise et nécessaire du péché, et celle qui entraîne la déchéance de l'homme. C'est une ligne étroite dont le moindre écart, en deça ou en delà, se heurte à de mortels dangers. Reubeni veut introduire dans les murs étroits du Ghetto le large courant de vie, un souffle nouveau et inconnu. Il veut substituer à l'aspiration vers la grâce et la justice, une influence militaire et politique, il veut pour les Juifs la réalité, qui de tout temps a régi les autres peuples. En une grande scène Brod oppose à son héros Juif, Machiavel, le philosophe d'État chrétien. Dans leur dialogue, Reubeni dit: «Un homme qui, en proie à la douleur, au désespoir, fait le mal contre sa volonté, contraint par la nécessité, cet homme, je me le représente absous dans sa propre conscience, parce qu'il souffre, parce que le mal qu'il commet lui cause à lui-même une peine immense. Peut-être faut-il qu'il en soit ainsi... Et Machiavel de l'interrompre: «J'envisage le monde tel qu'il est et non tel qu'il devrait être. Je me tiens à l'expérience historique. Ce qui compte c'est la victoire et non ce qui l'a déclanchée». - «C'est bien cela, réplique Reubeni. Dans le fond de vos cœurs, vous aimez ces qualités scélérates que vous couronnez du nom douteux de *Virtù*. Quant à moi, je les hais. La *Virtù*, cette habileté héroïco-criminelle, ne doit être qu'une mesure de nécessité». - «Elle est la vie même», affirme Machiavel. - «Une partie de la vie, réplique Reubeni, et il s'en faut de beaucoup que ce soit la meilleure; chaque guerre a sa violence et son carnage, tout meurtre même isolé, n'est-ce pas là le plus grand mal qu'on puisse se figurer?» - «Mais que faites-vous alors de l'héroïsme, de l'honneur, de la grandeur, de la force virile?» - «Tout n'est qu'expédient, au fond il s'agit de toute autre chose». - «Et c'est vous qui le dites, vous le guerrier, qui voulez armer les juifs?» Reubeni fait le mal, mais il le fait contre sa conscience. Il ne veut pas le faire avec vantardise, pour le mal lui-même. Il veut autant que possible l'endiguer, il le veut, pour rendre à Israël la beauté des peuples libres, la force du corps et du cœur. Et seule cette voie étroite du mal lui paraît possible, nécessaire et permise. Mais qu'il est loin de cette joyeuse affirmation nietzschéenne du mal en tant qu'élément de vie parfaite, comme celle qu'il avait tant admiré à Prague.

Reubeni veut donc assigner aux juifs une route nouvelle, non plus une route spirituelle, mais profane, pavée de faits réels, de prouesses. Il languit après les faits héroïques. C'est alors qu'il rencontre Molho qui devient son disciple et aussi sa perte. Sur Molho repose la grâce. Cet ancien Marrane ignore le péché, il suit l'ancienne voie spirituelle de son peuple. Molho, lui-même jeune, beau, ardent, et pourtant auréolé de cette sérénité que Reubeni avait vu ceindre son père qu'il admirait, quoique celui-ci lui ait toujours été hostile. Et Molho entraîne Reubeni vers l'exaltation et la chute, car il était trop faible pour suivre la voie nouvelle qu'il avait conçue. Au cachot Reubeni médite sur sa destinée. Il comprend qu'il n'avait pas été à la hauteur de sa vocation. Le péché l'avait toujours intimidé, «comme si l'on avait jamais pu accomplir quelque chose de grand sans commettre le péché... Mais il ne se sent plus intimidé. Il voit clair et le péché lui apparaît comme le fils de prédilection de Dieu. On doit traiter le péché avec une raillerie bienveillante, le rudoyer un peu tout en le caressant.

«C'est ainsi. La voie était bonne. C'est moi qui n'ai pas été assez fort. Peut-être le temps n'était-il pas mûr. Il faut bien qu'un jour un autre aille jusqu'au bout».

C'est dans ce soupir d'interrogation incertaine mais aussi de joyeuse espérance qu'expire la tempête déchainée dans cet ouvrage. C'est un livre d'un intérêt profond, dont on ne peut se détacher. Ce n'est pas une simple épopée historique que Brod nous présente, mais l'épopée du Judaïsme de notre temps et de tous les temps. Reubeni est possédé de l'ardent désir de s'affranchir de la spiritualité et de l'étroite éthique du Ghetto, et de s'élaner vers la libre beauté des autres peuples; c'est un désir que partagent avec lui le mouvement d'assimilation du début du dix-neuvième siècle, le sionisme politique de Herzl, les Maskilim et la poésie hébraïque de Tchernichovsky. Les juifs doivent ressembler aux autres peuples, «car il s'agit de créer un peuple libre dont l'âme n'est pas épuisée, dont le corps n'est pas rabougri, un peuple heureux, qui répand le bonheur autour de lui». Tel est le but de Reubeni, tel est aussi celui de Herzl et de Tchernichovsky.

Dans le cœur de tout Juif vit le désir qui anime Reubeni. Mais la voie qu'il a suivie n'est pas celle du judaïsme, dont la destinée est d'être différent des autres peuples. L'histoire juive est celle de la lutte d'une minorité contre une majorité, au sein même du peuple juif; de même que le judaïsme est une minorité sur la scène mondiale en opposition avec le reste de l'humanité. Dans l'antiquité, le peuple fut différent et isolé des autres, et tel il est resté de nos jours, tel il restera, même si une petite partie du peuple réussit à s'établir en Palestine et que le rêve de Reubeni s'accomplit. Car les Juifs ont le péché en horreur, ce qui les oblige à fréner devant le mal et à respecter ce qu'il y a de meilleur en eux. Reubeni aussi recule quand pour la première fois il affronte le péché. «Tu ne tueras point. Tuer est le péché suprême, le péché proprement dit. Mais c'est à travers l'odieux homicide que l'on déclanche la mystérieuse beauté de la fièreté guerrière, de la démarche droite, de la beauté, de la joie de vivre...» Il s'agit, cependant, et en cela le désir de Reubeni est justifié, bien que ce soit Molho qui l'accomplit, de porter le libre rythme de la beauté dans cette particularité d'Israël: «Que la beauté de Japhet repose sur les tentes de Sem».

Mais les tentes de Sem, c'est-à-dire d'Israël, doivent former le campement d'une armée dont les combats diffèrent essentiellement de ceux des autres peuples, et c'est justement à cause de cette particularité de nos combats, que s'accomplit pour nous le miracle d'une existence vieille déjà de quatre mille ans, et qui, immuable dans son essence, se renouvelle sans cesse, nonobstant l'absence chez nous des bases d'existence des autres nations.

HANS KOHN

LE SINAI

Poème Epique

Un grand nuage sombre entourait la montagne ...
 Le peuple d'Israël, couché dans la campagne,
 S'éveillait lentement au souffle du matin,
 Tout parfumé encor de lavande et de thym.
 Quand le soleil parut, illuminant la plaine,
 Le peuple en s'étirant se reprit à sa haine;
 Un doute se glissait au cœur des plus vaillants,
 Laisant flotter en eux le regret des tyrans.
 Moïse, songeaient-ils, n'était plus leur prophète;
 Il ne reviendrait pas pour marcher à leur tête,
 On ne le verrait plus, son bâton à la main,
 Braver, le front au vent, l'âpreté du chemin.
 Et la peur d'être libre et d'ignorer son maître
 Fit frissonner soudain ce royaume de prêtres;
 Une immense clameur s'éleva dans les rangs,
 Des vieillards affolés parcourirent le camp,
 Et ces frères égaux devant l'Être suprême
 Se laissèrent aller aux terribles blasphèmes.
 On redevint esclave, on brava l'Eternel,
 On douta des bienfaits que reçut Israël,
 On regretta le Nil et ses rives humides,
 On songea sans aigreur au temps des pyramides;
 Car le peuple initié dans la divine Loi,
 Ne voyant plus Moïse, avait perdu la foi.
 Il lui fallait un Dieu menaçant et farouche,
 Qu'on put voir le matin et quand le soir se couche,
 Et c'est pourquoi les cris dont frissonnait le mont
 Réclamaient une idole et suppliaient Ahron;
 Et Ahron inquiet de ce profond tumulte
 Qui grandissait toujours, déserta le vrai culte,
 Mais pria quand même en son cœur assombri,
 Souhaitant le retour de Moïse à tout prix.

Le Sinai gardait le chef simple et sublime
 Depuis quarante jours sur sa plus haute cime;
 Car Moïse, appelé, par la voix du Seigneur,
 Avait gravi le mont d'un pas plein de douceur.
 Son regard confiant en la parole sainte
 Était profond et pur; il marchait sans contrainte;
 Le tonnerre grondait et le grand ciel en feu
 Semblait lui attester la gloire du vrai Dieu;
 Israël, prosterné la face contre terre,
 N'osait lever les yeux vers l'anguste lumière;
 Les cœurs étaient serrés d'orgueil et de respect

Devant ce Dieu puissant à l'éternel secret,
 Et Moïse, l'Elu, redoutable et superbe,
 Montait toujours plus haut pour recueillir le Verbe.
 Mais, dès qu'il eut franchi le grand nuage obscur,
 Il se sentit faiblir et son pas fut moins sûr;
 Sa tâche à son épaule à nouveau parut lourde,
 Et tremblant, au Seigneur il parla, la voix sourde:
 Eternel! ô mon Dieu qui m'a donné le jour,
 Que ton nom soit béni, toi que l'on nomme Amour!
 Sois bénie à jamais ta grandeur redoutable,
 Toi qui commandes aux flots comme aux déserts de sable!
 Que l'on chante et qu'on loue et qu'on prie en son âme
 L'éternel bienfaiteur dont la voix nous enflamme!
 Que les fils des enfants du peuple d'aujourd'hui
 Se puissent souvenir que cette aurore a lui,
 Et que chacun tressaille en songeant à ta gloire,
 Toi dont la bonté nous tira de la nuit noire...
 Quant à l'humble berger que tu mis en avant
 Pour guider Israël sur les sables mouvants,
 Parle et ordonne lui de marcher par le monde,
 De répandre partout ta vérité profonde,
 Ordonne d'affronter le courroux des grands rois,
 Rends lui la nuit moins belle et les matins plus froids,
 Dis lui d'aller pieds nus sur les cailloux des routes,
 Dis lui d'aller tout seul dans la forêt du doute,
 Sa vie est en tes mains, il te doit tout son sang,
 Car tu es l'Eternel, le maître tout puissant.
 Mais si tu veux daigner le garder pour prophète,
 Si du peuple toujours il doit marcher en tête,
 Illumine son cœur, montre lui le chemin
 Où tu veux préparer la moisson de demain,
 Car le chef redouté des hommes et des choses
 N'est puissant qu'en ta force où sa foi se repose...
 La fierté de son pas et l'orgueil de son front,
 Tout n'est que le reflet de ton divin rayon;
 Par toi son bras est fort, redoutable et terrible,
 Tant que tu l'aimeras, il sera invincible ...

Ainsi parla Moïse, à genoux devant Dieu,
 Pendant des jours, des nuits, sur le sommet glorieux.
 Et l'Eternel parut, déchirant le nuage,
 Pour donner à son fils le suprême courage;
 Il rendit la ferveur et la sérénité
 Au prophète inquiet devant l'éternité;



15

MAURICE MINKOWSKI

Atmosphère de *Chabbath*

Cliché Illustration Juive

Sa voix fit tressaillir la nature profonde,
 Entonnant l'hosanna de gloire au nouveau monde,
 Et Moïse, ébloui sous le grand ciel en feu,
 Reçut la vérité de la bouche de Dieu.
 Il grava sur le marbre, en lettres éclatantes,
 La parole sacrée, auguste et triomphante,
 Et quand le grand nuage eut caché l'Eternel,
 Il reprit le chemin du peuple fraternel,
 Son regard rayonnant d'orgueil et d'allégresse
 De leur porter ainsi la divine sagesse.
 Qu'importaient maintenant le nombre et la rigueur
 Des ennemis jaloux de la loi du Seigneur !
 Israël, le front haut, pouvait marcher sans crainte.
 S'il possédait la foi dans la parole sainte ;
 Car nul n'est triomphant, ni fort, ni redouté,
 Devant les serviteurs du Dieu de vérité.
 Et Moïse, en songeant, descendait vers la plaine,
 Portant la lumière en son âme sereine...
 Soudain, au pied du mont il vit le vaste camp,
 Dressé jusqu'aux bornes de l'horizon tremblant ;
 Il entendit les cris et la rumeur des foules
 Monter comme des flots agités par la houle,
 Et craignant que le roi d'un peuple d'alentour
 Attaquait Israël au bruit de ses tambours,
 Il redoubla le pas, serrant sur sa poitrine
 Le gage vénéré de la pure doctrine...
 Son cœur était vibrant et ses yeux pleins d'espoir,
 Nul obstacle en ce jour ne pouvait l'émouvoir ;
 Sa foi en l'Eternel défait toute la terre
 Ignorant le rayon de la sainte lumière...
 Mais quand il eut compris la cause des clameurs,
 Quand il eut vu son peuple adorant l'imposteur,
 Quand Ahron fut venu, en confuses paroles
 Lui demander pardon d'avoir permis l'idole,
 Le prophète atterré, stupide et sans orgueil,
 Sur le camp révolté jeta un long coup d'œil...
 Ainsi, tous les bienfaits et toute la clémence
 De Dieu ne pouvaient rien contre leur ignorance ;
 Les journées et les nuits passées au Sinäi
 Pour rapporter la Loi qui l'avait ébloui

N'étaient à leurs regards qu'un pénible mensonge
 Qui passe sans laisser de traces dans les songes ?
 Et comprenant alors que ses nuits sans sommeil,
 Ses longs jours debout, nu-tête au grand soleil,
 Se dissipaient au vent de l'inutile tâche,
 Il se vit frissonner et son cœur devint lâche.
 Puis, menaçant, terrible, et la voix en fureur,
 Il brisa sur le sol les tables du Seigneur ;
 Et le peuple, effrayé devant ses durs reproches,
 Ne l'osait regarder et fuyait son approche...

Quand Moïse, calmé, sentit que son effort
 Mourait dans la poussière, il eut un grand remords,
 Et dans ses yeux profonds défiant les alarmes,
 Sa main doucement dut essuyer une larme...
 Tout à coup, l'Eternel fit entendre sa voix ;
 Il dit à son prophète : Ecoute et souviens-toi !
 Souviens-toi que je suis l'Eternel, l'invincible,
 Que je suis et jaloux et puissant et terrible ;
 Mais que ceux que j'élis sont plus grands que la mer,
 Qu'ils font vibrer l'espace et pâlir le désert.
 C'est pourquoi réunis, sans tarder davantage,
 Ceux qui veulent marcher vers le pays des sages.
 Leur nombre, je le sais, sera fort limité,
 Mais qu'importe le nombre au Dieu de vérité !
 Rares seront toujours mes élus, mes prophètes,
 Les timides ont peur d'affronter la tempête ;
 Il faut pour me connaître, et ne point s'étonner,
 Une force qu'à tous je ne saurais donner.
 Toi, tu sus comprendre et déchiffrer mon Livre,
 Aussi je t'ai donné la verge qui délivre,
 Et je te dis d'aller, confiant en ma Loi,
 Enseigner l'esprit pur aux enfants de mon choix.

Le prophète, troublé, médita son épreuve,
 Et comprit qu'il devait chercher des tables neuves.
 Il pria longuement, puis calme et silencieux,
 De son pas de rêveur remonta vers les cieux...

LUCIEN LEHMAN

Nos Contes

L'Ethrog de la Terre Sainte

(Récit hassidique)

En proie à une visible impatience, le Zaddik de Rimanov parcourait fébrilement sa chambre, le regard tourné anxieusement vers la fenêtre.

— Allez donc voir, mon fils, ce que devient Cheskele.

Le jeune disciple interprétant cet ordre comme une marque de faveur, se précipita au dehors...

L'attente semblait bien longue et bien pénible au Zaddik. Son impatience croisait.

— Faut-il que j'aïlle aussi, demanda timidement Reb Scholem, le Copiste de la Thora?

Le Zaddik acquiesça du regard... Mais Cheskele ne revenait toujours pas et l'anxiété du Zaddik avait gagné tous les disciples.

Reb Chajeml, le second Chamasch et plus de dix autres jeunes Rabbis encore, coururent successivement à la rencontre du messager.

Soudain, le Zaddik s'immobilisa aux abords de la fenêtre! Ses yeux brillèrent d'un éclat étrange. Une foule nombreuse venait vers la maison... Et quelques minutes plus tard, Cheskele remettait entre les mains tremblantes du Zaddik, le frêle et précieux colis qui venait, après un long voyage sur terre et sur mer, d'arriver enfin au bureau de poste de Rimanov.

Le Zaddik, avec d'innombrables précautions en retira une belle branche verte de palmier, un myrte tout parfumé encore et un ethrog qu'un précieux coffret abritait de toute meurtrissure.

Il les contempla longuement, ardemment.

— Regardez, mes enfants, cette branche de palmier, droite et noueuse comme une épine dorsale; regardez ce myrte dont les feuilles évoquent la forme de l'œil, et cet ethrog si semblable au cœur de l'homme! Ils viennent tous de cette terre sacrée, source de bénédictions. C'est là que se dressent encore l'arbre de l'ethrog, le palmier et l'arbuste du myrte. C'est là que, dans les profondeurs du sol, leurs racines s'étendent, et absorbent les gouttes sacrées qui proviennent

des ruisseaux éternels du Paradis. Cet ethrog a été arraché à l'arbre, la branche du palmier a été coupée à même le tronc, et ce myrte à même l'arbuste, mais les racines en sont restées là-bas, dans la terre sacrée. Et lorsque les enfants d'Israël quittent leurs maisons et entrent dans les tentes, en reconnaissant que nulle part ils ne trouveraient d'asile plus sûr que dans la tente placée sous la protection divine, lorsqu'ils pressent l'ethrog sur leur cœur, jettent un regard sur le myrte et élèvent la branche du palmier vers le Ciel, alors, à travers les distances, le fruit se rejoint à l'arbre, et la branche ne fait qu'un avec le tronc. Et lorsque les enfants d'Israël prient ainsi, et que de leurs lèvres, pareilles aux feuilles du saule pleureur, collées à la branche joyeuse du palmier, s'échappent des soupirs nostalgiques qui montent vers le Ciel, là-haut, le feuillage de l'arbre du monde commence à bruire, le nid des oiseaux frissonne, le chant et le gazouillement se taisent et une plainte profonde s'étend sur l'univers, et le Père des temps s'emplit de compassion pour tous ses enfants exilés.

Le Zaddik prit à nouveau l'ethrog dans ses mains, et le caressa amoureusement. Et pendant que de ses doigts minces il effleurait les rugosités du fruit vert-jaunâtre, il lui semblait que son âme flottait là-bas, sur le Carmel verdoyant, parmi les arbres sacrés...

Une voix aiguë le tira de sa profonde rêverie.

Reb Rachmilka, le célèbre décorateur de la «Sukkah» du Zaddik, faisait irruption dans la chambre, et s'exclamait:

— Rabbi, la tente est prête, et digne d'être inspectée par toi.

— J'y vais, j'y vais, mon fils, répondit le Zaddik, d'une voix douce.

Les visiteurs du Zaddik, poussés par la curiosité, se pressèrent vers la Sukkah. Et tandis qu'ils s'émerveillaient devant les décors, les boucliers de David, les lions découpés, les lampions et les fruits dorés qui pendaient aux branches de palmier posées sur la toiture, les langues allaient leur train.

— Joli, hein! l'ethrog du Zaddik, dit Reb Sholem à son voisin.

— Bien sûr, bien sûr! répondit celui-ci, sans toutefois se répandre en louanges, suivant sa coutume. Reb Sholem, enhardi, se fit plus affirmatif.

— Mon ethrog à moi est tout de même plus joli, bien plus joli!

— Le mien aussi. Son ethrog n'a pas la forme conique, ainsi qu'il est prescrit!

— Les ethrogim de Corfou sont tout de même plus beaux.

— Non seulement plus beaux, mais meilleurs et plus conformes à la règle.

— As-tu remarqué que l'ethrog de Rabbi a sur la pointe une petite tache grise. Le Rebbe ne s'en est point aperçu, mais elle n'a pas échappé à mon regard pénétrant.

— Les rugosités ainsi que les creux, sont loin d'être parfaits.

— A Lublin, il est même défendu de se servir d'Ethrog de Terre Sainte. Cette interdiction vient du Zaddik de Lublin lui-même.

— Et le Lulav t'a-t-il satisfait?

— Il est légèrement tordu...

— Les feuilles de myrte aussi ne sont pas également distantes les unes des autres.

— Silence, silence, le Rebbe vient!

La conversation animée tomba brusquement. Le Zaddik était à la porte. Ses mains pressaient la branche et le fruit sacré.

Il rayonnait.

Tous les regards convergeaient vers lui... En franchissant le seuil de la tente, le Zaddik vacilla. Sa main laissa tomber l'Ethrog.

Les regards consternés se portèrent tous à terre. Le fruit était-il resté intact?

La pointe était cassée. C'en est fait de l'Ethrog! Voilà la fatale nouvelle qui se répandit.

Le *pitem* est cassé, hélas! Le *pitem* est cassé...!

Tous ceux qui se trouvaient dans la tente frissonnèrent de douleur devant l'irréparable. On n'aurait plus le temps de s'en



L'Ethrog de Souccoth

FRAENKEL

procurer un autre, et celui du Zaddik était désormais inutilisable. Deux grosses larmes coulèrent sur le visage du vénérable vieillard.

— Que Rabbi me permette de lui offrir mon Ethrog, dit Reb Sholem apitoyé.

— Le mien est plus beau, je le donne, renchérit Reb Schone...

— J'en ai un bien supérieur encore, que Rabbi le prenne, dit Reb Cheskele.

Le Zaddik regarda autour de lui, et demanda d'une voix dolente:

— Vos ethrogim viennent-ils de Terre Sainte?

Les assistants se turent. Au milieu du

silence général, une voix s'éleva.

— Ceux de Corfou sont très beaux.

Le Zaddik ne répliqua pas et ramassant le fruit précieux, il en essuya la poussière.

— Que fera Rabbi à présent demanda Rebbe Cheskele?

— Je me servirai de mon ethrog, répondit le Zaddik. Un fruit endommagé mais provenant de Terre Sainte, vaut bien plus qu'un autre, quelque parfait qu'il soit, provenant d'une terre étrangère. Mon ethrog est endommagé, mais ses racines sont là-bas, dans le sol béni. Et lorsque les fils d'Israël, quittant leurs maisons, en-

trent dans leurs tentes où ils se trouvent sous la protection divine, lorsqu'ils pressent l'ethrog sur leur cœur, lorsqu'ils élèvent le Lulav vers le Ciel, alors, à travers les distances le fruit se joint à nouveau à son arbre, et la branche ne fait qu'un avec le tronc, et le Père des temps s'emplit de compassion pour ses enfants exilés.

Les hôtes du Zaddik se regardèrent interdits. Celui-ci remit le fruit blessé dans son précieux coffret.

Longuement, plongé dans un émerveillement sans borne, il contempla la Sukkah, le chef-d'œuvre de Reb Rachmilka.

(Traduction de J. Krichevsky) J. PATAI

Un soir de Kippour

Ma mère voulait que je sois médecin à cause des maux sans nombre dont elle souffrait. Mon frère désirait que je devienne ingénieur, «parce que finalement tout se fera sur des machines». Mon père était trop simple pour exprimer des désirs. Il cousait des habits et craignait Dieu. Moi, j'avais mon idée...

Quand je serai grand, pensais-je, je construirai des villes. Et tout d'abord, je reconstruirai Jérusalem. Je passais des soirées entières à tracer des plans. Et jamais je n'étais satisfait de mon travail. Mon âme désirait la perfection; mes mains étaient malhabiles. Mon rêve trop vaste dépassait mes connaissances tenues. Souvent de gros pâtés d'encre venaient détruire l'œuvre laborieusement échafaudée.

Ce jeu passionnait mon enfance studieuse et malade. Sur une grande feuille blanche, je commençai par tracer un cercle. Au centre, je plaçai un gros point noir d'où je fis partir, à distances régulières, des rayons. Le gros point noir représentait la place du Temple et les rayons indiquaient les avenues devant y mener. A ces artères je donnai aussi des noms: Avenue du Roi Salomon, Avenue des Maccabées, Avenue des Prophètes, Avenue des Cohanim, Avenue Itzak Hilman: vous ne savez pas qui c'est? Mon «*rebbe*». Un brave homme, mais il était un peu simple. Il avait la manie de fouiller dans nos pupitres. Un jour, il découvrit dans le mien, caché entre les feuillets usés d'une vieille bible, un plan de la sainte cité. Il le déchira en criant: «Des bêtises! Des bêtises!» Depuis ce jour nulle rue de Jérusalem ne porta le nom de mon «*rebbe*». J'étais vindicatif.

A l'âge de quinze ans, j'entrai à l'Académie des Beaux-Arts, dans la section d'architecture. J'étais un bon élève. Mes maîtres étaient contents de moi et me prédisaient un bel avenir. Mes camarades me jalouaient. Mais au fur et à mesure que j'apprenais l'art de bâtir, le désir de reconstruire Jérusalem devenait plus faible. Si bien qu'un jour j'y renonçai tout à fait. Les rêves ne se réalisent jamais. Mieux

vaudrait, peut-être, ne point rêver. Mais allez donc résister au Rêve!



Mon rêve ne s'est pas réalisé. Je ne suis pas devenu architecte. A cause d'un soir de Kippour profond et douloureux qui a bouleversé mon existence et mis un terme à mes études. Chaque année, quand les jours redoutables de Tichri approchent, mes pensées se reportent à cette époque de ma vie et j'évoque ma lamentable et merveilleuse histoire. J'avais déjà dix-huit ans. Mes études progressaient à souhait. Mais ma famille était pauvre et se privait pour moi. J'en souffrais énormément. Un soir, mon père, qui exerçait le métier de tailleur, m'appela: «Je ne vois pas clair me dit-il, veux-tu enfiler cette aiguille?» Je fis ce qu'il m'avait demandé. En reprenant son aiguille, mon père me regarda avec cette expression de reconnaissance qu'ont les bêtes quand on les caresse. Je sentis se serrer mon cœur. Et cette nuit là je ne pus dormir. Le lendemain, j'allai trouver le directeur de l'Académie et lui fis part de mon intention d'abandonner mes études. Il se fâcha: «Vous n'avez plus que deux années à faire pour obtenir votre diplôme et vous voulez tout gâcher, compromettre votre avenir». Et il me conseilla de travailler pendant les vacances, de me présenter, à la rentrée, aux examens du cours supérieur. «Si vous réussissez, ajouta-t-il, vous trouverez tout de suite du travail chez un architecte de mes amis à qui j'ai déjà parlé de vous. Surtout ne vous laissez pas aller au découragement! L'art veut être servi; il faut tout lui sacrifier. Réfléchissez!»

Pendant les mois de Juillet et d'Août, je travaillai avec acharnement, nuit et jour. La nuit, la lampe brûlait mes yeux, et durant le jour mes tempes battaient encore du travail de la nuit.

Enfin le mois de Septembre arriva. Un matin je reçus une lettre m'avisant de la date des examens: le 15 Septembre, à 7 heures du soir.

Je n'avais pas mis ma famille au courant de mes projets. Je voulus lui réserver l'iné-

fable surprise. Je cachais mon espérance sous un mutisme absolu, une indifférence totale pour les choses extérieures de la vie. Bientôt, le grand jour arriva ce fut un jour émouvant.

Dès le matin du 15 Septembre, je m'aperçus qu'un air de fête régnait dans la maison paternelle. Vers 10 heures du matin mon père cessa tout travail et ma mère mit une belle nappe sur la table. Mon frère aîné vint nous rendre visite. Il était morne et solennel. J'étais surpris, mais me gardai bien de poser des questions, craignant de paraître ridicule. Quand mon père me vit pâle et défait, insouciant et lointain, il leva ses bras dans un geste de désespoir, qui me parut comique.

— Alors tu n'as pas l'air de savoir que c'est Yom-Kippour ce soir? Il y a huit jours cependant que nous avons célébré Rosch-Haschana. Ne t'en souviens-tu plus? Allons, habille toi et sois prêt pour aller entendre Kol-Nidré.

Et à ma mère désolée il dit: «Si son *rebbe* savait à quoi ont servi ses leçons!»

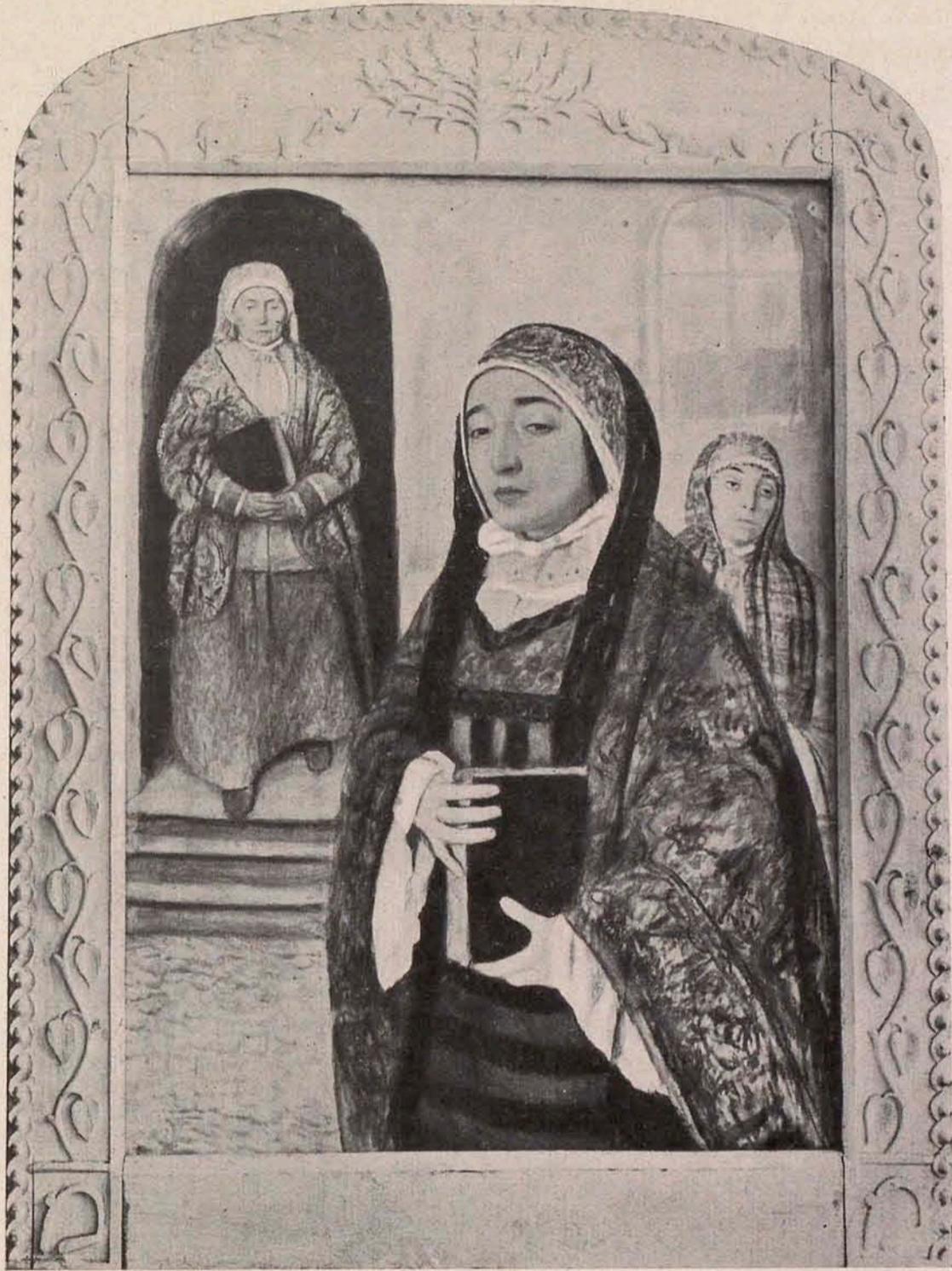
A six heures précises, j'étais à la synagogue.



Soir de Kol-Nidré.

La synagogue était pleine de juifs tout de blanc vêtus. L'office n'était pas encore commencé, mais déjà les juifs marmonnaient des prières et frappaient discrètement leurs poitrines. Cette foule ressemblait à une étrange assemblée de morts en prières. Dans tous les coins du temple brillaient des cierges.

Qu'ai-je de commun avec ces juifs? pensais-je. Je ne leur ressemble point et cette maison où ils prient est bien misérable avec ses murs blanchis à la chaux, son toit délabré et ses ornements puérils. Qu'elle est lamentable, cette maison divine! Mais aussitôt j'eus honte de ces pensées et me révoltai contre moi-même. Ces juifs viennent pour prier et cette maison est celle où se complait leur âme. Je suis de ce peuple qui est le mien, de ces humbles gens qui ont raison contre la raison elle-même.



Aquarelle par MAURICE MINKOWSKI

Devant la Synagogue

Cliché Illustration Juive

J'allai m'asseoir à côté de mon père, qui avait enfin sa tête dans son talet; je vis de grosses gouttes tomber sur le livre ouvert devant lui.

Le silence vint. Et bientôt les sons de Kol-Nidré s'élevèrent graves comme des colonnes.

Je n'ai jamais compris cette prière, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'interroger quelqu'un sur le sens de cette prière. Mais aux heures de tristesse, quand mon âme sent le besoin d'être bercée, c'est le chant de Kol-Nidré qui monte à mes lèvres. Encore aujourd'hui.

Tout à coup, je regardai ma montre. Sept heures! J'eus un sursaut et, profitant de ce que les fidèles étaient anéantis dans leur prière, je sortis doucement de la synagogue. Dans la rue, je me mis à courir comme un fou.

Jamais cœur de voleur n'a battu si fort.

Dans la salle réservée aux examens, une douzaine d'étudiants étaient déjà installés et écoutaient les explications que leur donnait un professeur. Celui-ci se retira bientôt, nous laissant seuls avec nos instruments de travail, ses instructions et nos espérances. Il s'agissait d'exécuter un projet de cathédrale «avec les matériaux dont nous disposons aujourd'hui et en tenant compte des conditions de la vie présente». C'était assez clair; point de monument gothique, mais un temple moderne pour des prêtres qui ne sont pas ennemis du progrès et des fidèles aimant leurs aises. Quant à Dieu...

Mais y a-t-il un rapport entre l'architecture et la Divinité?

Je ne sais pas ce que firent mes concurrents. Dans mes yeux, à moi, il y avait une synagogue, une petite «*choule*» pleine de cierges et des juifs blancs, pareils à des morts dans leurs linceuls, et qui priaient et qui pleuraient. Bâtir une cathédrale! Dans ma tête, il y avait une humble synagogue, dont les murs étaient craquelés comme des toiles très vieilles. Dans mon cœur, il y avait une pauvre maison de prière, chaude de cette chaleur que donnent aux choses les âmes fraternelles. Et dans tout mon être chantait l'antique prière que je n'ai jamais comprise.

Ma pensée était loin, très loin, au fond des siècles. Elle errait dans les ruelles étroites du moyen âge. Elle s'arrêtait devant les cathédrales écrasantes et nobles pourtant, si hautes et pourtant petites à côté de l'idée que nous nous faisons de l'Être Suprême, créateur de toutes choses, maître de toutes destinées.

Ma pensée était très loin, sur les parvis des cathédrales étincelantes. Plus loin encore. Je les voyais naître ces cathédrales, s'élever, défier les nuages de leurs tours orgueilleuses. J'assistais à leur naissance; je voyais les rudes hommes de la plèbe manier les pierres monstrueuses qu'ils tâchaient de soulever, de porter vers les échafaudages primitifs, d'élever toujours plus haut, à la gloire d'un Dieu qu'on dit le Dieu des pauvres. Je pensais: combien de juifs ont

participé à ces travaux? Combien de juifs avaient été contraints de participer à la construction de ces citadelles d'une foi qui n'était pas la leur? Faire une cathédrale! Dans mon enfance, j'avais bien essayé de tracer sur une misérable feuille de papier, le Temple de Salomon. Mais le soir de l'examen, dont devait dépendre mon avenir, je me sentais impuissant et cette impuissance m'emplissait d'une étrange volupté.

Mon esprit, instinctivement, me ramena vers la petite synagogue, vers les juifs blancs en prière. Et lorsque l'heure vint de remettre les compositions, on me trouva devant une feuille vierge et plongé dans une rêverie immense.

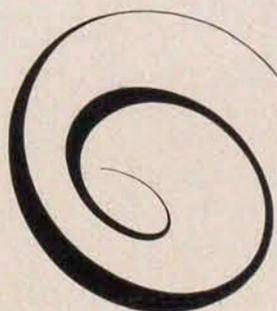


Les rêves ne se réalisent jamais. Je ne devins point architecte. J'abandonnai mes études et entrai au service d'un entrepreneur. Aujourd'hui, j'ai une bonne situation. Je suis à la tête d'une entreprise de tout repos. J'achète et je vends des matériaux de construction. Que voulez-vous?

Mon père vit; il est très vieux et ne travaille plus. Il vient même de faire don à la synagogue d'un nouveau toit, grâce à la générosité de son fils pour lequel il avait fait tant de sacrifices.

«Il est tout de même arrivé mon fils», dit-il avec orgueil à tous ceux qui veulent l'entendre.

JOSEPH BEN-GAD



Témoignages*A propos des « Carnets de Schwarzkoppen »*

L'ŒUVRE avait publié récemment les « *Carnets de Schwarzkoppen* » que les Editions Rieder viennent d'éditer dans leur collection « Témoignages ». (1) Témoignage tardif en vérité et qui n'a rien appris à ceux qui connaissent les dessous de l'Affaire Dreyfus; son intérêt principal est plutôt psychologique; c'est un document qui éclaire d'un jour singulier la mentalité d'un officier prussien, pour qui la discipline militaire fut un devoir plus respectable que le souci de la justice ou la défense d'un innocent, en dépit de la lutte morale incontestable provoquée chez lui par ce cas de conscience; l'homme était honnête et le silence lui pesa.

D'ailleurs, la publication de ces documents se produit à une époque apaisée; ceux qui n'ont pas vécu l'Affaire ne peuvent imaginer sa violence, son acuité, son intensité. Le terrain était bien préparé: depuis 1880, l'antisémitisme était le mot d'ordre d'une série d'organisations qui avaient efficacement travaillé l'opinion publique. Aussi, lorsqu'on apprit par la *Libre Parole* l'arrestation de « l'officier juif A. Dreyfus », qu'on disait un traître ayant avoué son crime, toute la presse antisémite s'empara de ce fait divers, le monta en épingle et l'amplifia de toute manière. Chacun sait aujourd'hui ce qu'il en était et comment Alfred Dreyfus, victime d'une similitude d'écriture, fut condamné pour le crime d'Esterhazy, crime que celui-ci n'expia jamais devant la justice militaire. Mais, à cette époque, chacun croyait à l'infailibilité des Conseils de Guerre; nul ne mit en doute l'arrêt rendu; la dégradation de Dreyfus, si poignante fut-elle, n'émut point les assistants, pas plus que l'affirmation réitérée de son innocence.

Pourtant le condamné avait convaincu de rares amis. Le commandant Forzinetti, gouverneur de la prison militaire du Cherche-Midi, où Dreyfus avait été incarcéré, était persuadé de son innocence. Il connaissait un jeune homme de lettres qui s'appelait Bernard Lazare; il le mit en rapport

avec Mathieu Dreyfus, frère du déporté. Bernard Lazare était Juif; Forzinetti lui savait un amour passionné de la justice et un esprit d'une clarté et d'une logique admirable. Avant de rien connaître de plus que le public, certaines incohérences du jugement lui avait donné l'éveil et il ne partageait pas la conviction du public dans la culpabilité de Dreyfus. Sa certitude devint entière dès qu'il sut par Mathieu Dreyfus dans quelles conditions d'arbitraire avait été opérée l'arrestation du coupable présumé et sur quelle preuve unique - et insuffisante - il avait été condamné. D'autres informations vinrent exciter son indignation; c'est avec une stupeur d'abord incrédule, puis cédant à l'évidence, qu'il apprit que le capitaine Dreyfus avait été condamné sur la production d'une pièce secrète, que ni lui ni son avocat ne purent discuter puisqu'elle ne leur fut pas communiquée. Et c'est presque avec candeur que les juges du Conseil de Guerre avaient donné cette entorse énorme aux droits de la défense: certains ne se rendaient pas même compte de son illégalité.

Le résultat de l'enquête de Bernard Lazare fut la publication, le 6 novembre 1896, d'une brochure signée de lui, publiée à Bruxelles, et intitulée « *La vérité sur l'affaire Dreyfus* ». La brochure, envoyée sous pli fermé à ceux dont on désirait secouer l'indifférence ou la conscience, rencontra l'accueil le plus froid dans la presse. Quand on la relit aujourd'hui, on est frappé de la clarté du raisonnement et de l'évidence de la démonstration; rien ne prouve mieux l'inanité des charges relevées contre Dreyfus, et l'état de l'opinion à l'époque. Pourtant, et malgré le silence concerté des journaux, le but visé fut en partie atteint, car quelques hommes capables de raisonner commencèrent à le faire. D'ailleurs, à l'insu du public, un autre avait découvert les preuves de l'innocence de Dreyfus; cet autre était le colonel Picquart, alors commandant. Il avait déjà constaté que les fuites n'avaient pas cessé depuis le départ de Dreyfus pour l'île du Diable; il lui était réservé de découvrir qu'Esterhazy était le véritable coupable.

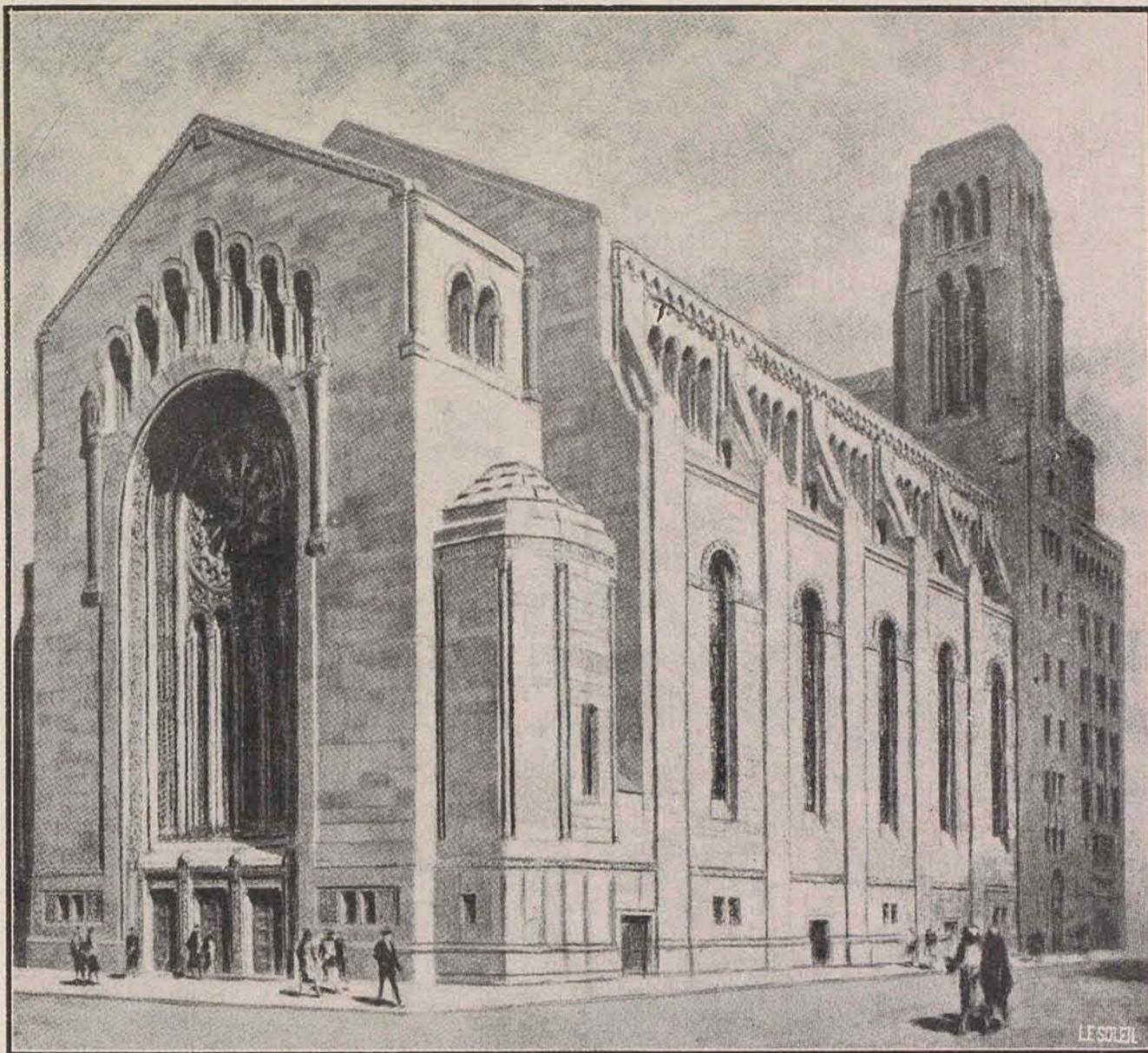
Très ému de sa découverte, il en fit part à ses chefs (5 Août 1896): ceux-ci firent en sorte de lui fermer la bouche, au nom de la discipline, de la sécurité de la Patrie et de l'honneur de l'armée. Picquart se tut, mais on le trouvait désormais dangereux et de disgrâce en disgrâce, il fut expédié en Tunisie. C'est de là qu'il vint en permission en Juin 1897 et que, sans trahir le secret professionnel, il révéla à l'avocat Leblois tout ce qu'il pouvait lui révéler, sans l'autoriser à communiquer avec les défenseurs de Dreyfus. C'est ainsi que les partisans du condamné suivirent pendant longtemps des voies parallèles au lieu de s'unir; d'un côté Mathieu Dreyfus, Bernard Lazare et ceux qu'il avait su convaincre, de l'autre Leblois, Scheurer-Kestner et d'autres. Il fallut une circonstance fortuite pour joindre les deux groupes: le fameux « bordereau », la pièce unique sur laquelle, au su de l'inculpé et de son avocat, était fondée la condamnation de 1894, fut publié par le journal l'« *Eclair* ». (10 Novembre 1896) C'est à ce moment que Schwarzkoppen comprit l'affaire Dreyfus en y reconnaissant l'écriture d'Esterhazy; Picquart l'avait identifié par d'autres voies. Ce bordereau reproduit en fac-similé ainsi qu'une lettre du capitaine Dreyfus furent publiés et mis en vente par Mathieu Dreyfus; il advint qu'un certain Castro reconnut l'écriture d'Esterhazy et en informa Mathieu Dreyfus. « Celui-ci, après avoir minutieusement vérifié l'identité des écritures courut chez Scheurer-Kestner et lui demanda: « Est-ce le même nom? » « Oui », répondit Scheurer-Kestner (11 novembre) (2) ». Et, le 15 novembre, Mathieu Dreyfus écrivait au ministre de la guerre pour lui dénoncer le crime d'Esterhazy, crime pour lequel son frère Alfred Dreyfus avait été condamné.

Mais la partie était loin d'être gagnée; on ne touchait pas encore à la révision du procès. Que de coups de théâtre devaient se produire d'ici là; que d'espoirs devaient s'évanouir; que de combattants de la pre-

(1) Les Editions Rieder, collection « Témoignages », Paris 1930.

(2) Théodore Reinach. Histoire sommaire de l'affaire Dreyfus-Paris 1924

mière heure devaient disparaître! Esterhazy réclama lui-même une information judiciaire et en sortit acquitté, ce qui provoqua la fameuse lettre de Zola: «*J'accuse*»; Zola et Picquart furent poursuivis devant les tribunaux; puis, le 13 Août 1898, le capitaine Cuignet découvrait que certaine pièce du dossier Dreyfus était fautive. Le 30 août, le commandant Henry, le principal témoin à charge contre Dreyfus en 1894, reconnaissait être l'auteur du faux, et, le 31, il se suicidait dans la cellule où il subissait les arrêts. Enfin la demande en révision était déclarée recevable, la Cour de Cassation cassait la condamnation en 1899, Dreyfus revenait en France et un nouveau conseil de guerre siègeait à Rennes, du 7 août au 9 septembre. Là encore, les juges militaires se laissèrent influencer par le fantôme d'un dossier «*ultra-secret*», et le verdict fut déconcertant: Dreyfus reconnu coupable de trahison «*avec circonstances atténuantes*» (sic) était condamné à dix ans de détention... Mais le condamné ne devait pas subir sa peine: un décret présidentiel lui accorda sa grâce, et, contrairement à l'avis de beaucoup de ses partisans, il l'accepta. Ce n'était pas un geste héroïque, mais c'était un geste humain; d'ailleurs il se trouvait en si pauvre condition physique qu'il n'eût peut-être pas supporté une nouvelle détention, ni les nouvelles émotions que le pourvoi d'abord formé par lui eussent amenées, en admettant sa recevabilité. Beaucoup plus tard, en juillet 1906, dans le pays rendu au calme, une juridiction civile, constituée par la Cour de Cassation, toutes chambres réunies, cassait sans renvoi l'arrêt du tribunal de Rennes et rendait enfin à Dreyfus son honneur militaire et humain. Certains eussent préféré que cette cassation fut suivie d'un nouveau renvoi devant un Conseil de Guerre, qui, cette fois, n'eût pu qu'acquitter et réparer définitivement le mal fait par les deux premiers conseils de guerre,



La monumentale Synagogue «Emanu-El» de New-York

mais la procédure en resta là. Dans l'intervalle, les plus chauds artisans de la révision avaient disparu: Bernard Lazare, le premier ouvrier, était mort en 1903. Péguy l'appelait «*le dernier prophète d'Israël*»; Ben-Ammi (1) disait de lui: «*Ce sera devant l'histoire le mérite de Bernard Lazare d'avoir élevé l'affaire Dreyfus à sa véritable hauteur et d'avoir été le premier à défendre cette cause agrandie sans hésitation et sans relâche, en sacrifiant sa carrière et son repos*». Il avait su «*enrôler parmi les défenseurs du droit des hommes comme Jaurès et Zola*» (2). Zola, un an avant, l'avait précédé dans la mort. Scheurer-Kestner avait disparu le premier, le lendemain de l'arrêt de Rennes. Et combien d'autres encore!

Tous avaient pu dire, avec Bernard Lazare: «*Quand la liberté d'un homme est lésée, quand un innocent est frappé, c'est une atteinte à l'éternelle justice... J'ai défendu le capitaine Dreyfus, mais j'ai défendu aussi la justice et la liberté*». Oui, tous les premiers *dreyfusistes* et non *dreyfusards*, pour faire une distinction chère à Péguy - ont pu parler ainsi. Et c'est ce langage qui différencie un soldat comme Picquart d'un soldat comme Schwarzkoppen: pour Picquart, la conscience humaine primait tout; pour Schwarzkoppen, la discipline militaire avait le pas... Ce ne fut pas lui qui choisit la meilleure part.

G. BERNARD

(1) Univers Israélite, 2 Octobre 1908.

(2) Univers Israélite, 4 Septembre 1903.

Jeunes en Congrès

Chaque génération croit à son tour être la première à découvrir le monde et à le conquérir. Parce que devant les jeunes la vie s'étend toute neuve et pleine de surprises, la jeunesse s'imagine être seule à en faire l'expérience. Pourtant tout ce que nous sentons, tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous voyons, nos aînés l'ont senti, l'ont éprouvé et l'ont vu avant nous. L'humanité, dit-on, refait sans cesse les mêmes expériences et chaque génération se pose à son tour les mêmes problèmes, traverse les mêmes crises et s'enthousiasme pour les mêmes idées.

Néanmoins il y a quelque chose de nouveau dans la jeunesse juive d'à présent. Le jeune juif d'aujourd'hui ne ressemble pas tout à fait au jeune juif d'hier. L'attitude de la génération montante — du moins de cette fraction qui se dit encore juive — est plus décidée et plus consciente que celle de la majorité des prédécesseurs. Il est vrai que dans le temps, lorsque le juif vivait dans son propre milieu sans se mêler aux autres, le judaïsme n'avait pas besoin d'être affirmé. On était juif par la force même des choses. Mais aujourd'hui que l'assimilation est facile, aujourd'hui que tous les particularismes s'affirment et s'efforcent d'absorber les caractéristiques juives, le judaïsme pour se maintenir doit être militant. Le judaïsme des jeunes a ceci de nouveau qu'il est actif, qu'il consiste plus que jamais en un effort fait sur soi-même pour conserver ou reconquérir sa propre nature.

«Nos pères se sont détournés du judaïsme, notre génération y revient», a constaté un jeune avocat de Paris, Me Rabino-vitch, dès la première réunion de l'Assemblée de Jeunesse Juive qui s'est tenue à Genève du 4 au 7 août dernier, en même temps que le 3ème Congrès de l'Union Universelle de la jeunesse Juive. Effectivement la Jeunesse qui se fait en ce mo-

ment le champion d'une renaissance juive se trouve isolée. Elle n'a pas la bonne fortune de pouvoir s'appuyer dans cette voie sur la génération qui la précède. Ses hommes de confiance, ses chefs sont eux-mêmes très jeunes pour la plupart. Les jeunes sont obligés de chercher seuls leur voie, de réaliser leur destinée juive sans être guidés, de s'organiser eux-mêmes le plus souvent sans le soutien et parfois même malgré l'hostilité

intégrale, mais ceux qui osent le lui reprocher ont été le plus souvent incapables de lui donner quoi que ce soit dans ce sens, car les jeunes ont été abandonnés à eux-mêmes. Leur mérite n'en est que plus grand. Ceux qui ont eu le privilège d'assister aux délibérations du Congrès de Genève, où les jeunes ont cherché des voies et des moyens pour réaliser leur idéal de rééducation juive, ceux-là arrivent forcément à la conclusion qu'une nouvelle génération

combattive et consciente de ses origines réagit enfin contre le laisser-aller traditionnel et met un terme aux tendances assimilatrices en se regroupant autour du judaïsme.

Il est regrettable que le seul orateur qui ait été désapprouvé bruyamment par les jeunes en Congrès soit précisément l'unique représentant du judaïsme français officiel, Mr. Liber, Rabbin de Paris. Cela démontre une fois de plus qu'il existe une rupture entre la génération qui passe et la génération qui vient. Le noyau de militants qui veut être juif reste sans l'appui du judaïsme officiel des consistoires qui ne partage pas les conceptions des jeunes. Parce que les jeunes ont des aspirations nationales juives, on les écarte sans songer que ce sont pourtant eux qui ont le sentiment juif le plus intense et que la plupart des juifs non conscients de leur solidarité nationale sont

voués à une assimilation complète et abandonnent définitivement le judaïsme. Rendus suspects de sionisme, les jeunes manquent à la fois d'hommes et d'argent. Leurs élans restent isolés, leur action n'est pas coordonnée, leur voie, ils sont obligés de se la frayer péniblement eux-mêmes. Pourtant le judaïsme de demain dépend de ce noyau et de la compréhension que voudront bien lui apporter leurs aînés. Il n'est jamais bon qu'une génération soit incomprise et vive en antagonisme violent avec celle qui la précède; il est dangereux que les jeunes aient



AIMÉ PALLIÈRE

(Dessin de Joseph Margulies)

Une des plus belles figures parmi les animateurs du judaïsme de France

de leurs aînés. Cette jeunesse croît comme la mauvaise herbe, au hasard de la fantaisie de ses impulsions. Ce qu'elle a de juif, elle ne le doit qu'à elle-même, à son sentiment inné et non à son éducation. Elle a des qualités de cœur et de sincérité, un grand besoin de faire sa vie elle-même, d'affirmer sa personnalité, de se conformer à sa nature. Elle a les défauts de ses qualités: le judaïsme qu'elle vient de découvrir en elle-même la rend partielle et injuste, dure et intransigeante pour ceux qui n'ont pas eu la force de la précéder ou de la suivre. Il lui manque beaucoup pour être juive

une conscience plus intense que leurs pères de la solidarité juive, et qu'ils estiment être en droit de manquer de respect à ceux qui les précèdent. Et c'est ce qui arrive fatalement si les jeunes restent isolés, si on ne soutient pas leurs efforts, si on laisse en friche ce champ immense qui ne demande qu'à être labouré et à recevoir le bon grain.

Tout mouvement implique un but. L'idée créatrice qui meut la jeunesse juive est la réalité d'une vie culturelle nouvelle, d'un renouveau de l'existence nationale et spirituelle d'Israël. Le centre autour duquel gravite ce réveil est le sionisme. Les organisateurs de la première assemblée de Jeunesse Juive avaient consacré une des quatre soirées de discussion, la dernière, au sionisme. Or ce sujet a été abordé dès le premier soir de même qu'à toutes les autres réunions. Le Foyer National Juif ne saurait être séparé de ce qui est juif. Pour les jeunes, Erez Israël est ancré profondément dans tout sentiment juif. Le sionisme a ramené les jeunes au judaïsme. Une surprise apportée par la récente Assemblée de Jeunesse Juive est la révélation d'un profond mysticisme qui anime les jeunes. Le sionisme laïque ne les satisfait pas. Ils cherchent à trouver des forces nouvelles en s'appuyant sur les traditions anciennes.

L'Union Universelle de la Jeunesse Juive a eu l'heureuse idée de convoquer, en même temps que son troisième Congrès, la première Assemblée de Jeunesse Juive à laquelle étaient conviées les autres organisations de jeunesse. Les séances de l'Assemblée avaient primitivement pour but d'élargir la discussion en permettant à des personnalités marquantes non affiliées à l'U. U. J. J. d'exprimer leur opinion dans des questions de doctrine. Or, en prenant contact entre eux, les représentants de ces organisations se sont tellement sentis en communion d'esprit, ont été à tel point frappés de la com-



UN AUTODAFÉ D'ESPAGNE

D'après une estampe du temps. (*The Jewish Tribune*)

munauté de pensée et d'intérêt, qu'ils ont décidé de créer à Genève une «Union des Fédérations de Jeunesse Juive» destinée à grouper toutes les fédérations juives de jeunesse du monde. On se souvient qu'au lendemain de la guerre, il a été question de convoquer un Congrès Juif où auraient été traitées toutes les questions intéressant le judaïsme. Or, la convocation d'un pareil Congrès n'a pas abouti. A ce moment, il n'a pas été possible de réunir sur la même tribune toutes les tendances juives. L'unité juive n'existait pas. Mais ce que les pères n'ont pas su faire, les fils le réaliseront. Les fractions les plus opposées du judaïsme ont fraternisé à Genève, conscientes que chacune d'elles détient une parcelle du patrimoine d'Israël, mais qu'ils ne seront juifs intégralement qu'en se donnant la main.

Chaque peuple connaît ces époques intenses, ces périodes de fièvre pendant lesquelles il lutte pour son existence et pour son avenir. Notre époque héroïque, nous la vivons maintenant. Insaisissable encore pour certains, à peine perceptible pour d'autres, la réalité juive s'impose pourtant de plus en plus aux jeunes consciences. Mais pour mesurer sa force et pour se dénombrer, pour mieux se connaître surtout, la jeunesse juive a besoin de se serrer les coudes et de s'organiser. Elle s'organise pour mieux réaliser sa destinée juive. Les jeunes se rapprochent des jeunes pour reformer l'unité d'Israël. Sera-ce en marge de leurs aînés?

ERWIN HAYMANN



CHRONIQUE DES LIVRES

ISRAËL OU VAS-TU ? (1)

par LUDWIG LEWISOHN

ou "La Tragédie de l'assimilation"

Tenter de toutes ses forces de devenir ce que l'on ne peut pas être et ne trouver la vraie paix intérieure qu'en retournant à ce qu'avaient abandonné nos pères, là est le douloureux conflit engendré par l'assimilation et qui est à l'origine de ce que l'on a appelé «l'inquiétude d'Israël», que Ludwig Lewisohn étudie dans son livre intitulé : «ISRAËL OU VAS-TU?» (2)

Désaxés, déracinés, ayant perdu nos bases naturelles, ancestrales et millénaires, nous, et souvent nos pères avant nous, avons essayé de rejeter, comme dépouille d'une défroque ridicule qui nous fait remarquer par «les autres», toutes nos traditions; parce que nos pères et grands-pères ne les comprenaient plus, nous avons oublié, ou ignoré, notre culture, notre langue, tout notre héritage.

Exilés de notre terre, sortis du ghetto et vivant dans un milieu qui était totalement étranger à notre nature, à notre formation atavique, nous avons voulu nous *standardiser*, ressembler aux «autres», à ceux qui nous entouraient; abandonnant tout notre patrimoine, tout ce qui faisait notre richesse, spirituelle et morale, nous avons perdu notre âme: «l'âme d'Israël».

Nous avons cru qu'il nous suffirait de copier les peuples parmi lesquels nous vivions, d'absorber et d'assimiler leurs cultures, en ignorant la nôtre, de rejeter notre «vie» pour la transformer en une petite «confession religieuse», plus ou moins pratiquée (plutôt moins que plus) avec des rites différents, par un peu plus d'une dizaine de millions d'hommes dans le monde; nous avons pensé qu'il n'en fallait pas plus pour nous identifier avec notre entourage et nous faire accepter par celui-ci. Nous avons cru qu'en étant loyaux à nos patries

d'adoption, loyaux jusqu'au sacrifice de notre vie, nous aurions conquis droit de cité, et en même temps trouvé la paix matérielle et morale, et, pourtant «les Juifs... n'ont encore trouvé nulle part, le repos, la la tolérance ou la terre.» (1)

Rien ne nous distinguait plus des «autres» pensions-nous. Au fait, que nousé tait-il resté de «nous-mêmes»? Souvent nous étions allés si loin dans la voie de «l'assimilation» que nous avions renié même le lien religieux, bien tenu, qui nous rattachait à notre peuple dispersé et nous adoptions les croyances de l'ambiance majoritaire après avoir même, afin que nulle trace n'en demeure, «converti» notre nom; «...toujours capitulant, et de reniement en reniement, ils ont goûté de toutes les civilisations». (2)

Et tant d'abandon, de reniement, de conversion, n'a servi à rien. Pour les «autres» nous sommes restés différents, des pèlerins... Et pour nous-mêmes? Ayant arraché l'ancre qui nous donnait une base, ballotés et dérivant de droite et de gauche, ayant la lignée de nos ancêtres brisée, tout ce qui constituait notre «moi» intérieur ayant sombré, nous sommes restés déséquilibrés, insatisfaits et souffrant d'une «inquiétude» qui fait de nous soit des rétrogrades peureux, soit des révolutionnaires illuminés.

Le tragique, c'est que, si pour ceux qui nous entourent, nous sommes et resterons toujours des «Juifs», nous-mêmes, nous sentons douloureusement que nous n'en sommes plus, ou presque plus, ayant abandonné tout ce qui fait la richesse et la plénitude de ce terme, et, nous sentons par ailleurs, avec une acuité singulière que nous ne sommes pas devenus «comme les autres», quoi qu'aient fait nos pères pour cela et quoi que nous fassions.

Nous avons oublié ou essayé d'ignorer que nous «avons été distingués (séparés) parmi les nations afin d'être un peuple de sacerdotés, une nation sainte». Cette mission, ce devoir, nous avons un jour refusé

de l'accomplir et c'est de là qu'est venu notre mal.

Lewisohn, dans une fresque embrassant les générations, et infiniment nuancée dans les détails, met à nu le processus de l'assimilation depuis le ghetto de Pologne, jusqu'à la «libre Amérique»; mais avec de légères retouches locales, le tableau qu'il brosse est vrai pour tous les pays. C'est la «souffrance de l'âme d'Israël», qu'il analyse; on pourrait appeler son livre, «l'examen psychanalytique de l'inquiétude d'Israël» produit par ce «sentiment d'infériorité dans la vie psychique dont sont affligés presque tous les Juifs, que plus de mille ans de persécution intermittente et continue suffissent à expliquer». (1)

A ceux qui prêchent l'assimilation comme remède, Lewisohn répond: «Dans une durée à courte échéance, il est aisé, et il semble profitable, de fusionner avec les forts, les victorieux, d'autant plus que les forts et les victorieux, peu enclins au salut par la dissolution, le demandent. ...Que de Juifs tentèrent ainsi de s'oublier, eux et leur peuple, au temps de l'hellénisation, de la germanisation et, aujourd'hui, à celui de l'américanisation... Mais la plupart n'y réussissent pas... Il y a quelque chose qui les ramène à prendre parti pour la faiblesse contre la force, pour la défaite contre la victoire... et c'est probablement pour cela que les Juifs ont survécu...». (2) Les entiment auquel ils obéissent et l'attitude qu'ils prennent, Ludwig Lewisohn la définit ainsi: «Ne pas être vu, ne pas être épié; se fondre avec la nature ou le groupe qui nous ressemble s'effacer en tant qu'individu, se plier aux conventions... et les ghettos s'ouvrirent: c'est alors que les Juifs commencèrent à pratiquer le mimétisme protecteur... pour faire parade de leurs sentiments d'amour, de dévouement, de loyauté et de solidarité...». (3) Mais se demande Lewisohn: «...Peut-on en masse ou en groupe, répudier son ascendance et son histoire?» (4), et il répond négativement,

(1) Edit. Stock Paris 1930. (trad. de Regis Michaud)

(2) id. L. 1

(1) id. L. II

(2) id. L. II

(1) id. L. III

(2) id. L. IV

(3) id. L. V

(4) id. L. V

alors, comment sortir du dilemme? «Chaque Juif doit se retrouver lui-même... chacun peut rentrer en lui-même et en Israël et apprendre qu'être Juif, c'est être un ami de l'humanité, un proclamateur de la liberté et de la paix.» (1)

Faut-il pour cela tomber dans l'excès contraire: «Gardez-vous de deux erreurs, nous avertit Reb Moïse Hacoheh, - l'erreur chrétienne et l'erreur juive». (2)

Lewisohn ne renie pas la culture occidentale, il propose une synthèse de la raison grecque et du messianisme hébraïque, c'est la thèse que nous soutenons, nous, les adversaires de l'assimilation: nous replonger dans l'hébraïsme, remonter à la source prophétique éternelle d'Israël prendre conscience de notre mission, de notre élection, élection de devoir et non de faveur, selon la parole: «*C'est vous seuls que j'ai connu de toutes les familles de la terre: c'est pourquoi j'enverrais sur vous toutes vos iniquités*». Et comme le dit Lewisohn: «Chercher la justice et la paix pour tous les hommes, n'attendre de récompense que cette recherche elle-même, se sentir appelé par élection à des responsabilités terribles et à partager les souffrances de tous ceux qui font opposition aux instincts violents et païens de l'homme, telle est la sombre et glorieuse mission d'Israël...» (3)

Et ce jour-là il n'y aura plus besoin de «mimétisme protecteur» ou «d'assimilation» pour faire respecter le Juif par les Gentils, car, répond à un «assimilé», le protestant américain d'origine écossaise, Charles Dawson: «Quant à faire cause commune avec son peuple ma foi, j'aime ça; c'est naturel et parfaitement honorable. Si tous les juifs en faisaient autant, ils grandiraient dans mon estime. A mon avis les juifs qui essaient de ne pas passer pour tels se nuisent plutôt aux yeux des gens intelligents. Ce n'est pas bien de trahir les siens... Je n'ai pas toujours vu les choses comme cela. Mais j'ai changé d'idées sur bien de points depuis la guerre...» (4)

MAXIME PIHA

(1) Vérité et Poésie: l'âme d'Israël. chap. 2
Boivin, Ed. Paris 1929

(2) Israël où vas-tu? L. IX

(3) Vérité et Poésie: l'âme d'Israël. Chap. 2

(4) Israël où vas-tu? L. IX

Le Pays entre l'Orient et l'Occident: Voyage d'un Juif en Espagne par Marc EHRENPREIS

(Ed. Rieder Paris 1930.)

Dès que, dans ses écrits sur l'Espagne, Maurice Barrès touchait à la question des Marranes, à la vie de Maïmonide, à tout ce qui se rapportait aux Juifs, il commettait de graves erreurs. Aujourd'hui encore la littérature des juifs espagnols est ignorée en France, même par les hispanisants. Il a fallu que M. Ehrenpreis, rabbin de Stockholm, qui autrefois avait séjourné en Bulgarie et appris l'espagnol, fit un voyage de Suède en Espagne, pour apporter aux lecteurs français quelques renseignements sur un monde qu'ils ignoraient.

Lorsque M. Ehrenpreis veut faire du reportage sur l'Espagne moderne, ses observations ne sont pas toujours très originales. Non sans candeur, il prend Primo de Rivera pour un sage et pour un bienfaiteur de l'Espagne (c'est qu'il a visité le pays avant la chute du dictateur). Il y aurait aussi à redire sur le style soi-disant poétique employé par l'auteur dans les pages consacrées à «La grandeur de la nature».

Mais dans ce livre qui comporte des chapitres sur Madrid, Tolède, dont le nom prétend-on, provient du mot hébreu *Toledoth* (générations), demeure un point qui est particulièrement cher à ceux qui s'intéressent à la vie judéo-espagnole.

Mais ce sont les pages sur Gabirol, ce poète phtysique du Moyen-Age, qui ont le plus de valeur. Les citations de ses vers nous rendent familière l'image de ce précurseur des *poètes maudits* qui, dans son lyrisme philosophique, fait pressentir la douleur de Jules Laforgue.

Deux vers du Marquis de Santillane, poète espagnol du XIV^e siècle, se rapprochent de ceux de Gabirol, poète hébreu. Dans un sonnet, le premier constate amèrement:

La vie me fuit malgré moi,

La mort me poursuit, infatigable,

Gabirol l'a dit avant Santillane:

*Quand le monde me sourit, mon âme
pleure amèrement,*

Parce que ma vie s'enfuit inexorablement de moi.

Dans un autre poème, Gabirol se plaint comme un nouveau Job: «*Je suis l'homme*

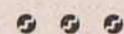
dont le cœur a peur de son maître et dont l'âme déteste de demeurer dans son corps».

Puis, laconique, il prend sur lui la responsabilité pour tout ce qu'il y a de cruel sur cette terre: «*La terre était bonne, mais hélas! j'y suis venu...*» Ces lignes valent bien de pages.

Marc Ehrenpreis a raison de révéler au lecteur français ce poète hébreu. Mais l'on ignore encore l'existence des poètes juifs de langue espagnole et portugaise du XV^e au XVIII^e siècle. Marc Ehrenpreis les passe sous silence.

L'auteur a aussi raison de constater l'indifférence des savants espagnols à l'égard des manuscrits et archives qui se rapportent à l'Inquisition, et en particulier aux juifs. Ce passé gênant semble, en effet, aux Espagnols modernes, dénué d'intérêt ou bien exagéré et ridicule.

VALENTIN PARNAC



L'Affaire Dreyfus par BRUNO WEILL

(Ed. Nouvelle Revue Française)

Encore un livre sur «l'Affaire» qui d'après Maurice Barrès, ne fut qu'une «historiette», mais une «historiette» qui marqua un réveil de la conscience humaine triomphant de la «raison d'état».

Mr. Bruno Weill nous livre dans ces pages des documents trouvés dans les archives diplomatiques allemandes, documents qu'il accompagne de commentaires des plus intéressants.

Il nous montre en 1894, le gouvernement français, s'obstinant à ne pas entendre les protestations solennelles de l'ambassadeur allemand attestant l'innocence de Dreyfus; et en 1899, alors que la France officielle était décidée à faire triompher la vérité et la justice, Bülow et Guillaume II, à leur tour s'obstinèrent à rester sourds aux démarches de Waldeck Rousseau.

Après les mémoires de Schwartzkoppen ce livre est une nouvelle condamnation des méthodes de diplomatie secrète.

M. P.

Les Religions du Monde par C. CLEMEN (Ed. Payot)

Ce livre très clair et qui, quoique bref, est très complet, est écrit d'une façon objective. Il est d'une utilité incontestable pour tous ceux qui s'intéressent aux répercussions et influences de la pensée religieuse dans le domaine de l'art, de la philosophie, ou de l'histoire de la civilisation.

Quoique ce volume soit le résultat d'une collaboration, inévitable et même, indispensable, lorsqu'il s'agit de traiter en cinquante ou cent pages des sujets aussi vastes que le Bouddhisme ou le Christianisme, les rédacteurs ont su éviter les généralisations banales, et chose assez remarquable, il y a une grande unité dans la présentation et l'exposition des sujets.

Ce livre par sa construction «réaliste», pour reprendre le mot de Mr Alphandéry, par ses définitions précises, est à recommander et sera, croyons-nous, fort utile. M. P.

Notes

YEHUDI MENUHIN

Une des apparitions les plus étonnantes qui aient jamais eu lieu dans le domaine de la virtuosité.

Un petit violoniste de 11 ans qui se joue de toutes les difficultés, jongle avec les arpèges les plus vertigineux, les doubles cordes les plus périlleuses, les staccatos les plus étincelants, qui donne à toutes ses exécutions une vie et un charme extraordinaires et qui possède à son répertoire plus de 14 concertos (de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Brahms, de Saint-Saëns, de Lalo, etc.!) Mais ce n'est pas un de ces enfants prodiges à l'aspect souffreteux qui sont torturés par un surmenage féroce. Bien au contraire, un petit gars bien planté, tout rond, solide, robuste, respirant la santé, joyeux et rieur. Quelles parties il fait avec ses

sœurs quand il lâche son violon! Un diable à quatre! Il fait plaisir à voir comme il fait plaisir à entendre.

Il est né en Amérique de parents juifs venus de Palestine. Son père, directeur des écoles hébraïques à San Francisco, ne s'intéresse à la musique qu'en modeste amateur. Sa mère joue un peu de piano. Une fois de plus nous constatons que l'hérédité est impuissante à expliquer les miraculeux dons du génie.

Car il y a là une sorte de génie.

A deux ans, Yehudi manifestait déjà de la façon la plus vive son goût pour la musique. A trois ans, il réclamait un violon. On lui donne un jouet, il ne veut pas de cette caricature de l'instrument rêvé, il le brise. A quatre ans, sa mère lui fait enfin cadeau d'un vrai violon, tout petit, mais dont il peut jouer et il commence à travailler sous la direction de Louis Persinger. Seulement son professeur est obligé de bouleverser pour lui sa méthode d'enseignement. Le jeune violoniste s'impatiente de suivre la grande route trop longue et trop sinueuse. Il lui faut des chemins de traverse, plus difficiles mais plus rapides. Il escalade par bonds, à foulées de géant, les pentes abruptes de la technique transcendante.

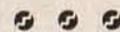
A huit ans, Yehudi donne son premier concert avec orchestre à San Francisco, et il remporte un triomphal succès. Il part alors pour l'Europe où il reçoit des leçons de l'éminent maître Enesco. Ici un trait remarquable de haut désintéressement. En échange de ses conseils, Enesco ne voulut accepter aucune espèce d'honoraires, déclarant que l'enfant lui en apprenait autant qu'il lui enseignait lui-même. D'instinct, en effet, Yehudi découvrait des ressources imprévues dans le jeu du violon.

Alors, Yehudi Menuhin se fait entendre à Paris, à New-York et de nouveau à San-Francisco devant 10.000 personnes. Invraisemblables ovations!

Et les offres d'engagements pleuvent!

Sagement, le père refuse de laisser jouer son fils plus de deux ou trois fois par an. Il veut faire de Yehudi un véritable artiste et un homme cultivé. Il veille à sa parfaite éducation non seulement musicale, mais littéraire et morale. Il veille aussi à sa santé et à son complet développement physique.

Paul LANDORMY



Notre collaborateur M. Benzion Taragan continue dans notre partie hébraïque sa série d'articles sur l'histoire de la Communauté juive d'Alexandrie. Cette documentation précieuse sur l'origine de nos institutions est du plus haut intérêt. Nous nous réservons de publier ces articles en traduction française pour ceux de nos lecteurs qui ne peuvent suivre le texte hébreu.

L'auteur de ces intéressantes études serait reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient lui communiquer des documents personnels ou de famille relatifs aux institutions de la Communauté.



La substantielle étude intitulée «Eléments Constitutifs de la Nationalité Hébraïque» que nous avons publiée dans notre précédent numéro a été détachée par M. Dante Lattès, notre éminent et distingué collaborateur, de son dernier ouvrage: «Il Sionismo» avec le gracieux consentement de M. Paolo Cremonese, éditeur à Rome.

Mémento Bibliographique

L'ILLUSTRATION JUIVE, soucieuse d'être agréable à ses lecteurs, a organisé à leur intention un service de librairie. Ce service se charge de toutes recherches de livres rares ou épuisés. Il assume également l'expédition d'ouvrages de vente courante et de librairie générale, concernant ou non le Judaïsme.

Les commandes sont reçues aux bureaux de la Revue, à Alexandrie ou à Paris, et sont exécutées dans le délai minimum et avec le maximum de garanties. Les expéditions sont faites contre remboursement, port à la charge du destinataire. Nous conseillons à nos lecteurs de grouper leurs demandes pour réduire les frais de port.

- ZADOK KAHN — *La Bible*. Traduction française. 2 vol. Frs. 40
- Livres apocryphes (les)*. Traduction française. Contient: les 3 livres des *Macchabées*, *l'Histoire de Tobie*, *Darius*, *la chaste Suzanne*, *l'Idole Bel et le Dragon*, *le livre de Baruch*, etc. « 20
- Cantique des Cantiques (le) de Salomon*. Traduction française, orné de gravures par Kupka. Un beau vol. in. f° tiré sur papier de Hollande « 100
- Histoire d'Esther*. Trad. franç. ornée de 12 pl. à l'eau forte de Bida. 1 vol. in f° bien relié « 100
- Histoire de Joseph*. Trad. franç. ornée de 20 pl. à l'eau de Bida. 1 vol. in f° bien relié « 100
- EIZENSTEIN — *Otzar Maamaré Tana'h*. Concorde des mots, phrases et idiomes de la Bible, comprenant tous les synonymes, homonymes et mots ayant un caractère identique, contenus dans la Bible en hébreu et en chaldéen. *Texte hébreu* « 120
- EIZENSTEIN — *Otzar Maamaré Tana'h*. Concorde de toutes les citations de proverbes et locutions contenus dans le Talmud et dans le Midrasch. *Texte hébreu* « 120
- EIZENSTEIN — *Otzar Midrachim*. Recueil de 200 petits midrachim, agadoth et histoires talmudiques, arrangées par ordre alphabétique et reproduits en hébreu « 150
- PAPUS — *La Cabbale*. Tradition secrète de l'Occident, avec une lettre d'Ad. Franck et une étude par St-Yves d'Alveydre « 40
- Sepher-Ha-Zohar* (Doctrine ésotérique juive). Texte original en hébreu ponctué, complet en 3 vol. in-16 rel. toile « 150
- Sepher Yezirah*. (Le livre de la Création). Texte intégral en hébreu avec tous les commentaires hébraïques. 1 vol. in 4° relié « 60
- ABRAHAMS — *Valeurs permanentes du Judaïsme* « 10
- MAIMONIDE — Les 8 chapitres ou *Introduction à la Michna d'Aboth*, maximes des pères de la Synagogue. Trad. franç. du rabbin J. Wolff « 10
- WEILL ALEXANDRE — *Sur le Bucher*, réponse catégorique aux adversaires du judaïsme « 15
- LEVY L. G. — *La famille dans l'antiquité israélite* « 40

- PAULY JEAN DE — *Kiriah Néémanah*, la Cité Juive. 2 vol. texte français Frs. 20
- BENAMOZEGH ELIE — *Morale juive et morale chrétienne*. 1 vol. in 8° cartonné « 40
- SPINOZA — *Oeuvres*, trad. en franç. 3 vol. in 12 « 36
- GRAETZ — *Sinaï et Golgotha*, ou les origines du Judaïsme et du Christianisme « 40
- SCHWARZKOPPEN — *Ses Carnets sur l'Affaire Dreyfus* (nouvelles révélations sur le rôle de l'attaché allemand) « 15
- REINACH JOSEPH — *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, complète en 7 vol. « 325
- PASMANIK DANIEL Dr. — *Qu'est-ce que le Judaïsme?* « 6
- JEAN-JAVAL LILY — *Noémi*. Roman « 12
- JEAN-JAVAL LILY — *L'inquiète*. Roman « 12
- NÉMIROVSKY IRÈNE — *David Golder*. Roman « 15
- NÉMIROVSKY IRÈNE — *Le bal* « 12
- LEWISOHN LUDWIG — *Israël, où vas-tu?* « 15
- LEWISOHN LUDWIG — *Vérité et poésie* « 15
- CECIL ROTH — *L'Apôtre des Marranes*, trad. de G. Bernard « 30
- THEMANLYS PASCAL — *Figures passionnées* « 12
- DHORME R. P. — *Langues et écritures sémitiques* « 25
- Hebrewisms of West Africa*. Dr. Joseph J. Williams. Proceedings of the American Academy for Jewish Research.
- MORMAN GARSTIN — *Empty hands*. Roman juit sud africain.
- HARRY AUSHYN WOLFSON — *Crescas*, critique of Aristotle
- C. CLEMEN — *Les Religions du Monde*. trad. française de Jacques Marty (Payot Ed. 1 vol. in 8° « 50
- COHEN ALBERT — *Solal* (éd. de la N. R. F)
- YVONNE LAEUFER — *Oeil pour Oeil*. (contes arabes) Editions de la Semaine Egyptienne P. T. 12
- ENLART CAMILLE — *Les monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*; architecture religieuse et civile; préface de Paul Léon, volume II. Geuthner Paris, 541 p.
- Il Decalogo comentato in Dieci Discorsi* — Casa Editrice Israël (Viale Amedeo 12) Firenze. Un volume di pag. 160 legato in cartone con fregi in oro. Lire 10. —
- HANS KOHN — *Die staats- und verfassungsrechtliche Entwicklung des Emirats Transjordanien*. (Tubingen Mohr)
- LATTES DANTE — *Apologie de l'hébraïsme*. Traduction française de Maxime Formont. Ed. Nilson, Paris. 127 p.
- MONASTRELO BENEDETTO — *La politica religiosa fascista e la terra santa*: Chieri. tip. Ghiardi. 185 p. 8°
- ORVIETO ANGILOLO — *Il vento di Sion* — Canzone d'un Ebreo Fiorentino del Cinquocento. 202 p. — Lit. 10 — Casa Editrice Israël — Florence

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

La plus ancienne & plus importante Librairie Juive de France

*Possède un nombre considérable d'ouvrages en toutes langues concernant tous les aspects de la question juive: **théologie, philosophie, histoire, linguistique, antisémitisme, folklore, théâtre, etc.***

*On y trouve aussi; **incunables, illustrés des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, romantiques en reliure d'époque, éditions originales anciennes & modernes, livres de luxe** et toute littérature **française et étrangère.***

***Lisez** ses bulletins périodiques «**PHILOBIBLION**» envoyés gracieusement sur demande. Fourniture au prix de parution de tous ouvrages français et étrangers.*

Abonnements sans frais aux périodiques du monde entier.

Dépositaire de L'ILLUSTRATION JUIVE

4, Place de l'Odéon, PARIS V^e

Tél. Danton 73-57

Apprenez

IL'HEBREU

LANGUE VIVANTE

Rapidement par Méthode Moderne

BENSION TARAGAN

Professeur

Aux Ecoles de la Communauté Israélite

Préparation

à la Bar-Mitzva

(Initiation Religieuse)

Conditions Avantageuses

Adresse Postale B. P. 1549

ספר

בית הבחירה

על

מסכת סנהדרין

חבר רבנו מנחם ב"ר שלמה לבית מאיר ז"ל

מעור פרפיגנין המכונה בשם „מאירי“

יצא לאור בפעם הראשונה

ע"י

ר' אברהם סופר

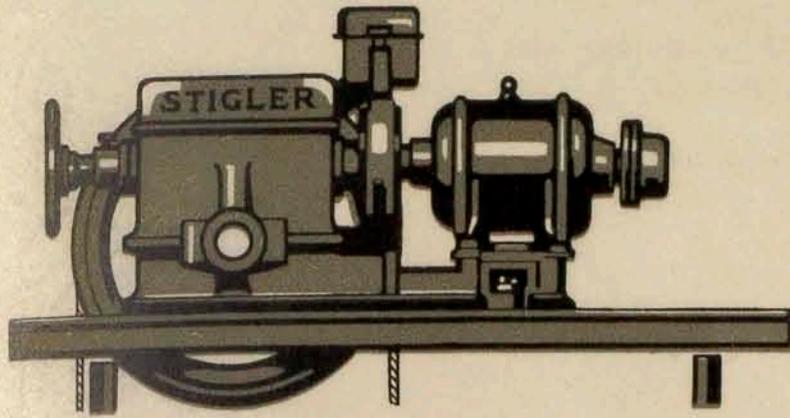
אב"ד דק"ק גוריציאה (איטליה)



מחיר הספר שני דולר וחצי

אפשר להשיג אותו במערכת

בגליון הבא נפרסם מאמר על זה מאת ד"ר דייטשלאנדר.



STIGLER

ASCENSEURS ÉLECTRIQUES

LES ASCENSEURS "STIGLER" SONT
MUNIS DES APPAREILS ÉLECTRO-MÉ-
CANIQUES LES PLUS PERFECTIONNÉS

SÉCURITÉ ABSOLUE
DÉMARRAGE DOUX
SANS SECOUSSES

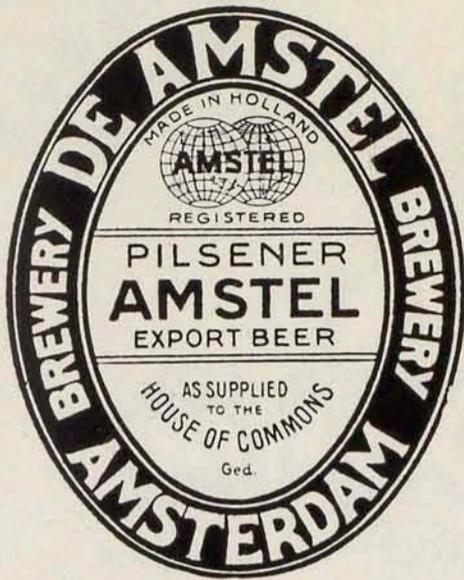
MARCHE SILENCIEUSE

CABINES MODERNES
ET ÉLÉGANTES

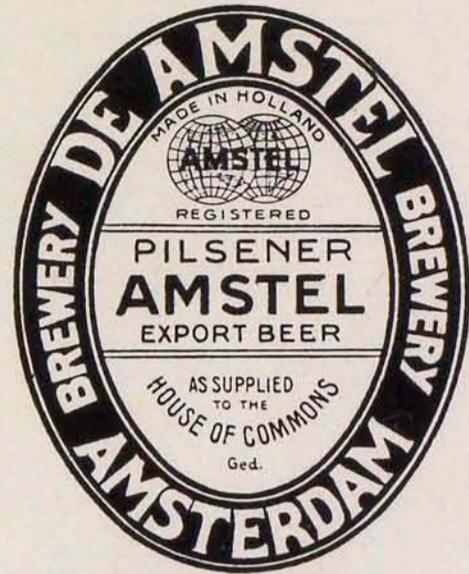
AGENCE POUR L'EGYPTE: SO-
CIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉLECTRICITÉ
ET DE MÉCANIQUE - ALEXANDRIE



הבירה המובחרת למבינים



בירה
אמסטל



La préférée des connaisseurs

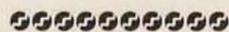
Judea Insurance Co. Ltd.

Fondée et garantie par JUDEA INDUSTRIAL CORPORATION - New-York

Incorporée avec le plus fort Syndicat au monde de Réassurances

« THE SWISS REINSURANCE Co. of ZURICH »

«Assurances-Vie, sous toutes les formes»



Tarifs américains les plus avantageux

Risques d'Accidents couverts par la Police

Directeur en Egypte: Colonel J. H. PATTERSON D. S. O.

שמן שמני העזים



מובילאון



בניזין

זקומי

הברית זקום און

הקטנים למוסדות החנוך של ה"אחים" וה"אחיות" הנפוצים בכל חלקי העיר. האדון חרוש מלא בזה־תפקיד חשוב בחנוך היהודי. בזמן האחרון נכנס בית הספר תחת השגחתה של הממשלה המקומית, ועפ"י פקודת זורת ההשכלה, התחלק ביה"ס המעורב לשתים: לבנים לבד ולבנות לבד. שמספרם הגיע בשנה האחרונה למאתים.

בית ספר "שבת אחים"

(ECOLE "CHEVET-AHIM")

תרפ"א-תרפ"ד — 1921-1924

מאורע עגום אחד הרגיו את היהדות האלכסנדרונית, שתוצאותיו היו פתיחת ביה"ס יהודי, וזה הדבר:

ה"אחים" וה"אחיות" בעירנו, מנהלים כידוע תעמולה רבה לבתי ספריהם, ורשת של עשרות בתי חנוך נפוצה בכל קצות העיר, וב"מוחרם ביי", המרכז היותר חשוב, אשר רוב תושביו הם יהודים, מצאו כר נרחב לעבודתם. שם הלא אין בית ספר יהודי (מלבד בית ספרו הקטן של האדון חרוש), וממילא מובן כי ספסלי בתי הספר שלהם מלאים יהודים; והנה עלתה במחשבתם של ה"אחיות" לבנות כנסיה אצל ביה"ס לזכות את התלמידים להתפלל בה, ולזה הלא נצרך כסף! ולמי לפנות, אם לא ליהודים, שהם רוב הנהנים ממוסדות חנוכיהם! והיהודי הלא מדרכו נתבע ונותן, נתבע למשכן ונותן, נתבע לעגל ונותן!... מה עשו האחיות? מסרו ביד בנותינו פנקסי קבלות לנדבות למטרת בנין הכנסיה, והבנות בתמימותן הלכו אל הוריהן ומכריהן ודרשו מהם להשתתף בדבר שבקדושה...

המאורע הזה הרגיו הפעם את תושבי מוחרם ביי ויחליטו להוציא את ילדיהם תכף ומיד מבתי ספריהם ולפתוח ביה"ס יהודי, נבחר ועד של י"ב אנשים לעסוק בזה, והם: יצחק עכו (נשיא) אברהם סוזאנה (סגן) רחמים ואטורי (מזכיר) אלי' סורוסי (גזבר) וחברים יועצים האדונים: שמעיה אנג'יל, בכור אביכזר, עזרא ששון, אברהם ש' כהן, פ' עומיס, שמעיה אלמאלח, משה גאלמידי ונסים בארדה. חברי הועד באהבתם ובמסירותם הגדולה למפעל, הצליחו למשוך לצדם את הקהל אשר החל כבר לצאת מאדישותו ולתמוך בו תמיכה רוחנית וגם חומרית. האדון יוסף די פיג'וטו ביי, נשיא ועד בתי הספר של הקהלה, בהשפעתו של הרב הראשי הרה"ג רפאל די לה פרגולה ז"ל, נתן להם מקופת הקהלה שתי מאות לירות והבטיח לתמוך בידם עד כמה שיעלה בידו.

המנהלים הבטיחו לעשות מבית ספרם בית ספר עברי, בתכנית היו הרבה שעות לעברית ביום, "גן הילדים" כמעט כלו עברי, בכתות הקטנות — חצי הזמן הקדישו לעברית, ובכתות היותר עליונות — השליש.

שלוש שנים התקיים בית הספר הנו, אך לדאבונו הגדול, הודות לאדישותם של תושבי מוחרם ביי מצד אחד, ולרשלנותם של המיסדים מצד השני — נסגר המוסד לחלוטין.

(עוד יבא)

בשנה הראשונה אחרי כל ההוצאות היה גרעין בתקציב, אשר השלימו המיסדים מכיסם, וכן בשנה השניה והשלישית, אף שהגיע מספר התלמידים למאה ויותר. למרות כל זה לא התואשו האנשים הטובים להמשיך את עבודתם בעקשנות. הרה"ג הראב"ד אברהם אביכזר הקדיש תשומת לבו בפתוחו של המוסד, בהמציא להם דמי שכירות הבית, וכך נמשך הענין שנים אחדות.

והנה הגיע ה"משבר". המיסדים ראו לצערם, כי למרות כל השתדלותם במוסד זה כדי להביאו לידי איזו מדרגה רצויה, אין בכחם להמשיך את המצב בתנאים קשים כאלה; צריך היה להכניס בו תקונים יסודיים, המעון לא התאים כלל לבית ספר, התלמידים מתמעטים, ההוצאות הולכות ומתרבות, הם ראו כי מוסד זה אשר טפחוהו ורבוהו זה שש שנים הולך ומתמוטט, וסכנה מרחפת עליו להסגר, והתלמידים יהיו אנוסים להכנס בבתי הספר של "האחים"; אז פנו מיסדי "התקוה" אל האדון יוסף די פיג'וטו ביי, נשיא ועד בתי הספר של הקהלה אז, בבקשה להתענין במוסדם ולקבל אותו תחת חסותו.

האדון די פיג'וטו נעתר לבקשתם, ויבקש מחברי ועד "צפנת פענח" (*) לקבל עליהם את הנהלת "התקוה".

נבחר ועד הנהלה שהם האדונים: משה י' כהן, א' לחיאני, א' דערוש, י' שושנה, אליעזר פיניאס, ש' אלקאים ויוסף צבאחה.

חברי הועד הביאו סדרים חשובים, שברו מעון במרכז העיר המתאים לבית ספר, התלמידים התרבו, וכך המשיכו את עבודתם במשך חמש שנים.

עפ"י הצעת הרב הראשי ר' דוד פראטו הוחלט להקים שם להרב המנוח ר' רפאל די לה פרגולה ז"ל על שרותו בתור רב ראשי בקהלתנו משנת התר"ע עד התרפ"ג (1910-1923) ולקרוא את בית הספר הנו בשם "בית ספר דילא פרגולא".

בשנה האחרונה הודות למרצו של רבנו הראשי בהתפתחות מוסדות החנוך בעירנו, התענין גם בבית ספר זה ועפ"י השתדלותו נבחר ועד הנהלה חדש מחשובי הקהלה שהכניס בו תקונים יסודיים ושכלוליים.

חברי הועד הם: דוד בלטנר, מורים נחמול, משה חזן, אדמונדו ריוזו לוי, העו"ד א' בטינו, רפאל מגאר, אלי' לוי, אליעזר פיניאס וא' דערוש.

בית ספר מעורב צרפתי-עברי

(ECOLE MIXTE FRANCO-ISRAËLITE)

נוסד בשנת התרע"ה 1915

האדון יצחק חרוש, לפניו מורה בבתי הספר של האליאנס בירושלם ובאלכסנדריה, פתח בית ספר קטן במוחרם ביי (מחוז לעיר), התחיל בארבעים תלמיד והגיע עד מאה, תומכים בידו: לשכת "בני ברית", הקהלה היהודית, הקונסול הצרפתי וחברת "עמלי תורה". בית הספר הזה היה במשך שנים רבות, היחיד במוחרם ביי, שאוכלוסייה היהודים מרובים, ושכמעט כל ההורים או שלחו את ילדיהם

(*) על החברה הנו ומטרתה דברנו באחד הפרקים הקודמים.

בן ציון טרגן





ברון בכור די מנשה ז"ל

BARON BEHOR DE MENASCE

Fondateur de l'Hopital Israélite d'Alexandrie

(1830 - 1884)

את ברכות התורה וה"קדיש" באותיות לטיניות, וגבאי בתי הכנסת של הקהלה דאגו בשבילם גם לזה, בהמציא להם טבלאות כאלה על הבימה.

כך היה המצב הרוחני של הקהלה, ובסגירת בתי הספר של האליאנס נוספו עוד מאתיים — תלמידים ותלמידות, אשר שוב נפוצו למלא את ספסלי בתי הספר של הקונגרואניסטים.

יסוד בית ספר "התקוה" (די לה פרגולא)

EX-ECOLE "HATIKVAH"

(ACTUELLEMENT ECOLE DELLA PERGOLA)

התרג"ט — 1919

לרגלי סגירת בתי החנוך של האליאנס, הרבה אבות ילדים חרדים באו במבוכה ושאלו את עצמם: מה לעשות בכניהם? בתי החנוך של הקהלה לא היה כבר מקום, ואל בתי הספר הזרים לא רצו להכניסם. והנה נמצאו אנשים אחדים נדיבי רוח, והם: החכם מרדכי אצראף, שמעון חסין וחיים שביליה, אשר יראת ה' נגעה בלבם ויחליטו לפתוח מוסד חנוך בשם "התקוה" ולבקש מורים לעברית, צרפתית וערבית.

ועבודתם לא היתה קלה ביותר, ראשית — צריך היה למצוא מעון בתוך העיר שיהיה מתאים לבית ספר, לחפש מורים מוכשרים לחנך, והעקר — למצוא הורים שיסכימו למסור את ילדיהם בידיהם; אך סוף סוף גברו על המעצורים הרבים, ובית הספר נפתח בשבעים תלמיד.

היהודים הם הממלאים את ספסליהם. היו בתי ספר כאלה שחמשים ששים למאה מתלמידיהם הם מבני עמנו. ואפשר לאמר בבטחה, כי מוסדות החנוך שלהם התקיימו רק הודות לשכר הלמוד הגבוה ששלמו אלה האחרונים.

ולצערנו הגדול רוב התלמידים האלה היו דוקא מבני השדרות הגבוהות והבינוניות שבקהלתנו, ורק העניים ביותר שאין ידם משגת לשלם שכר גבוה בבתי הספר הנ"ל, שלחו אותם אל בתי חנוך הקהלה. וגם אלה חכו להודמנות ראשונה, — כשירחיב ה' את גבולם — להוציא את ילדיהם משם אפילו באמצע שנת הלמודים, כדי להכניסם לאחד מבתי הספר הנכרים. כי לפי דעתם, רק אצלם יוכלו בניהם להתחנך ולהשתלם עפ"י רוח ההשכלה האמתית והטהורה.

ישנה אמונה השוררת בכאן בין המשפחות האמידות, כי בניהם יטו מהדרך הנכונה אם ישבו על ספסל אחד בכיה"ם עם ילדי העניים. ולכן ההורים מסרבים לשלוח את ילדיהם בבתי הספר של הקהלה. ובנוגע ללמודי העברית? — האמידים מהכתות הבינוניות מסתפקים, כדי לצאת ידי חובת היהדות, להשכיר לבניהם "הכס" לשתי שעות בשבוע, וה"הכס" מלמדם "תורה", זאת אומרת: מאלף בית עד הגיעו ל"מורה" ו"שמע", וכמובן נכללות בזה הברכות של ציצית, תפילין וקריאת התורה, כדי שיהיו מוכנים לחוג את חגיגת "בר מצוה", ובה עושים כבר — לפי דעתם — את חובתם בתור יהודים.

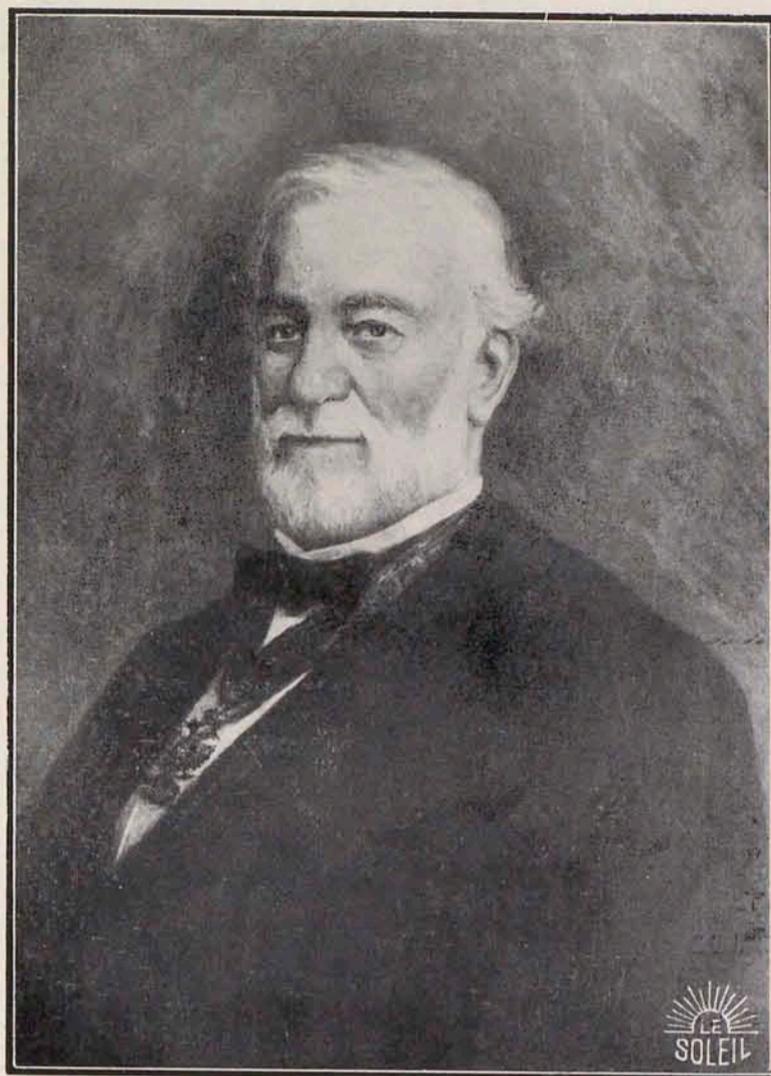
ואילו העשירים, מבני השדרות הגבוהות, — בשבילם, ברוך ה', אין צורך ב"קטנות" כזאת, הם יוכלו להקרא יהודים גם מבלי דעת לא את עקרי הדת היהודית, לא את דברי ימי עמם, ואפילו גם בלי להכיר את צורת "אלפא-בית" העברית. ובשעת הדחק יוכלו לקרוא



ברון יוסף די מנשה ז"ל

BARON JOSEPH DE MENASCE

(décédé le 2 Janvier 1877)



ברון יעקוב די מנשה ז"ל

BARON JACOUB DE MENASCE

Fondateur de diverses institutions philanthropiques

(1802 - 1884)

בהם לא השביעו את רצונם — פנו אל הועד המרכזי של האליאנס בפרוץ בבקשה ליסד גם במצרים בתי ספר כאותם שיסדה בשאר ערי אפריקה והמזרח.

אחד מגדולי יהודי צרפת שבקר בימים האלה בבתי הספר בקהלות מצרים, התבטא במלים האלה:

„אילו רצו העדות היהודיות שבמצרים, כי עתה יכלו להקים על חשבונן את בתי הספר היותר יפים והיותר מצוינים, שבהם היו ילדי ישראל יכולים לקבל, יחד עם חנוך בריא ומוצק, גם חנוך יהודי דתי שהיה מקשר אותם ליהדות“.

בה „אוניוור איזראליט“ מפרוץ מיום 12 ספטמבר 1896 נתפרסם מכתב מיהודי אלכסנדריה: „היות כי בבתי הספר של הקהלה וכמו כן ביה"ס מיסודו של הברון די מנשה, אינם יכולים להכיל יותר משלש מאות, ארבע מאות תלמידים, ועל ידי זה אנוסים לנו לשלח את בנינו בבתי החנוך של הישועיים והאחים, לכן מבקשים מחברת „כל ישראל חברים“ לפתח בתי ספר במצרים“.

כשבאו באי כה האליאנס לאלכסנדריה ליסד בה מוסדות חנוך, פנו הברון ז"אק די מנשה נשיא הקהלה והרב הראשי הרה"ג אליהו חזן ב„קול קורא“ אל יהודי העיר, שבו הגדירו באופן מצוין את מטרת בתי הספר של החברה, לאמר: „בנינו יקבלו בהם חנוך והשכלה משופרים, הם ילמדו להכיר ולעשות את חובותיהם הדתיות, להתקרב אל דברי ימינו המפוארים ולחבבם, להעריך את ספרותנו ולדלות ממנה את הרגשים שיעשו אותם קשורים ליהדות, הנה מדוע זה אנו אומרים לכם לשלח את בניכם לבתי הספר של האליאנס! ממוסדות

(* עפ"י ספר „חמישים שנות היסטוריה“ לנרסיס לוין בתרגומו של א' אלמליה.

חנוך אלה יצאו בניכם מלומדים, מהונכים, מלאים רגשי כבוד לרעיונות הוריהם, לרגשותיהם ולאמונתם, ומוכנים למלאות בכבוד את חובותיהם בתור יהודים ואזרחים“.

בחדש יוני שנת 1897 נשכר מעון ארעי ונמנו המורים הנחוצים, התלמידים התחילו להרשם, השמחה הקיפה את כל שדרות היהודים באלכסנדריה, כי זה היה שחרור וגאולה מהשעבוד הרוחני שהכמרים שעבדו את ההורים בשכר הלמוד העצום ואת מצפונם של התלמידים, ההתלהבות היתה גדולה מאד ביום חנוכת בתי הספר (30 יולי 1897), יותר משלש מאות תלמידים מבני כל שדרות העם, באו להרשם בתור תלמידים. אולם לדאבון לב המעון היה גרוע, והנגוד הבולט שהיה בין היצוניותם הנפלאה של בתי הספר הזרים — ואפילו המקומיים — ובין החיצוניות הגרועה של בה"ס של האליאנס, והמורים המקומיים שלא היה להם שם כ"כ ידוע, ותלמידים עניים אחדים שהיו באים לביה"ס במלכושים דלים — כל זה השפיע לרעה על הורי התלמידים, והרבה מאלה יצאו מבה"ס של האליאנס, ובאבריל שנת 1900 לא היו בשני בתי הספר לבנים ולבנות אלא 134 תלמידים.

צריך להכיר — כותב האדון נרסיס לוין בספרו — שמעויות וסודיות הכבידו מאד על התפתחות בתי הספר באלכסנדריה; למרות עבודת המנהלים היציבה, והקרבת החמריים הרבים שהטילה האליאנס על עצמה — לא יכלו בתי הספר האלה לרכוש את אחדת החמון, הם עברו למעון אחר, והמורים שברובם יצאו מפרוץ עושים את מלאכתם באמונה; מספר התלמידים שאינם משלמים שכר למוד הפחת הרבה, שרות עגלות חשמל סודרה בכדי להביא את התלמידים הגרים רחוק ממנו, מדרגת התלמידים הורמה, ולשפה האנגלית שנחיצותה מרגשת יותר ויותר — ניתן המקום הראוי בתכנית התלמידים.

בסוף שנת 1913 היה מספר התלמידים 200, ושכר הלמוד עלה מעשרת אלפים פרנק בשנת 1900 — לעשרים אלף בשנת 1913, אולם גם ההוצאות התרכו מ 1900 ל 43000 פרנק לשנה, ועי"ז הוכרחה האליאנס להגדיל את תמיכתה, ובשנת 1913 הגיעה כבר לסכום 12000 פרנק.

ומה שמפליא הוא, כי למרות כל הגרעונות האלה, לא יכלה האליאנס לרכוש לה את אחדתה של הקהלה בעירנו, לא בעיני הלאומיים מפני עקשנותה לבלי החליף את שמתה בלמוד השפה העברית, ולא בעיני יתר התושבים, מפני כי בתי חנוך האליאנס באלכסנדריה לא נחשבו בעיניהם בתור מפעל „חסד“, כי אם בתור בי"ס פרטי עם תשלומים; כי כידוע התלמידים שלמו שכר למוד בבתי הספר של האליאנס לא פחות ממה שדרשו מהם בבתי ספר פרטיים אשר בעליהם נהלים לשם „עסק“.

ועד הקהלה תמך בבתי הספר של האליאנס בזה שהשכיר לו ארבע דירות למעון בתי הספר, בבית הקהלה אשר ברחוב „נביא דניאל“ בשכירות נמוכה מאד; ובשנים האחרונות לרגלי ירידת שער הפרנק הצרפתי, ויתרה הקהלה שכירות של שנים אחדות העולה קרוב לאלף לירות מצריות.

עוד משנת 1914 נפוצה השמועה כי האליאנס חושבת לסגור את בתי הספר שלה באלכסנדריה, כי הגרעונות היו הולכים וגדלים שנה שנה, ורק ע"י הפצרות רבות מצד אחדים מראשי הקהלה, וביחוד מכבוד הרב הראשי המנוח רפאל דילא פרגולה ז"ל, המשיכה החברה עוד שנים אחדות במצב שכזה.

ובחדש יולי שנת 1919 נסגרו לחלוטין בתי החנוך של האליאנס.

לרגלי סגירתם של בתי הספר לחכי"ח, שבה שאלת החנוך היהודי להעסיק את רבים מבני הקהלה, וההורים היו אנוסים להכניס שוב את ילדיהם בבתי הספר הזרים.

והדבר היותר מעצב היה, כי ברוב מוסדות החנוך של הנכרים,

קורות ישוב היהודים באלכסנדריה

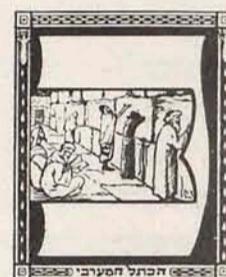
במאה העברה תקפ"ה (1825-1925)

(המשך ממספר 6)

מוסדות החנוך (המשך)

בית הספר מיסודו של הברון די מנשה

(Ecoles Fondation de Menasce)



אשר בנה הברון יעקב די מנשה את בית הכנסת (בשנת 1873), עלה בדעתו כי בהכנסות הבית במשך שנים אחדות יוכל לגשת לבנין בית ספר. והנה עברו שלש שנים, והכנסות ביהכ"נ היו כל כך פעוטות, שאי אפשר היה בהן ליצור אותו המוסד שצייר לו במחשבתו, אז הקדיש הברון חלקת אדמה של ששת אלפים אמות מרובעות קרוב לביתו, ויחליט לבנות עליו בית ספר לזכר בנו יוסף (נפטר 2 ינואר 1877). הנחת אבן הפנה היתה בט"ו פברואר 1881 בנוכחות רבים משרי הממשלה ובראשם שר החינוך לממשלת החידיב, ורבים מנכבדי העיר וחשוביה. האדון יוסף אגוין נמנה למנהל העבודה, והברון הספיק את כל ההוצאות הנחוצות לבנין.

עוד טרם נגמר בנין הבית, והנה פרץ המרד במצרים, והעבודה נפסקה. בינתיים מת הברון ב"ב כסלו התרמ"ה (דסמבר 1884), ולא זכה איפוא לראות בבנין בית ספרו.

עוד בחייו העביר הברון לפני ה"מחכמה שרעיה" (4 שעבן 1289) את הקרקעות של בית הכנסת ושל בית הספר, וכמו כן הכספים ושטרות הערך שהיו מופקדים בבנק לשם זה — למחלקת ה"וקף" לצמיתות, שלא ימכרו ושלא ימשכנו לעולם, ושהיו תמיד תחת הנהלת הזקן שבמשפחת די מנשה "הזכרים", ובמקרה שלא יהיו זכרים, אז תעבור ההנהלה למיין הנקבות.

הברון בכור די מנשה מהר לעשות את רצון אביו המנוח וימנה את האדונים: יוסף טילקי, שלמה סלאמה, ושלמה בארדה להשלים הבנין, ובשנת 1885 חגגו את חנוכת בית הספר ברוב פאר והדר, שבה השתתפו רבים מגדולי המדינה וכל צירי ממשלות ארופה. למנהל הבית נמנה האדון יוסף קארלו, לפניו תלמיד בביה"ס החקלאי במונטפלייר, אשר הובא ע"י חברת כ"ח בפריז, ובית הספר נפתח עם מאה תלמידים.

קרן הקימת של שתים עשרה אלף הלירות אשר הוקדשו להחזקת ביה"ס הנ"ל, הבנים שנים עשר אלף פרנק לשנה. עוד בשנה הראשונה היו ההוצאות עודפות על הסכום הנ"ל, אז האדונים יוסף טילקי ושלמה בארדה שהיו מחברי הועד, פנו מחדש אל הברון בכור די מנשה, ובקשו ממנו להכטיח את קיומו של ביה"ס. הברון הקדיש עוד חמשת אלפים לירות (אלף וחמש מאות לירות נאספו מנדבות פרטיות) שנוספו על קרן הקימת, ובמשך חמש-שש שנים חסך הועד עוד אלף לירות, ואז הגיע הקרן הכללי לסך שמנה עשר אלף ל"ש.

בשנת 1911 הברון ז'אק בכור די מנשה, נכדו של המיסד המנוח, מכר את כל שטרות הערך המופקדים בבנק, הרס את הבית הישן שהיה בנוי על שטח רחב ידים הפונה אל "בוליבאר סולטן

חוסין, ויקים שני בתים גדולים שהכנסותיהם תהיינה מוקדשות לכלכלת בית הספר, ועל המגרש אשר מצד חלק הגן בנה בית ספר מודרני משוכלל על פי כל חקי הבריאות והפדגוגיה החדשה, עם חצר מרווחת מוקפת עצים גבוהים ואולם גדול המשמש לחדר האכל. עד שנת 1908 ביה"ס היה למתחילים ובינונים. התחילו בלמודי האלפא בית, היו בו אחת עשרה כתות, וכאשר נבנה המעון הגדול של בתי הספר של הקהלה ברחוב "נביא דניאל", בית ספר מיסודו של מנשה" שלח לשם תלמידים של שש כתות, וכך נשארו בו רק חמש כתות. בשנה הראשונה והשנייה נשאר אותו תכנית של ב"ס עממי. שתי שנים אחרי כן, הודות למנהל האדון אל"ו ענתבי, — התפתח בית הספר יפה יפה, ולאט לאט נשתנה המוסד לבית ספר תיכוני בתכנית למודים כללית. בכתות העליונות מכשירים את התלמידים לקבלת תעודת בגרות בקונסוליה הצרפתית (מדעים, שפות חיות) וגם למודי מסחר, והתלמידים בגמרם את הכתה העליונה הולכים למדרשה הצרפתית Lycée Français, ואחרי שנת הלמודים הראשונה שם מקבלים החלק השני של תעודת בגרות או תעודה מסחרית.

מנהיגי המוסד, אחרי התפטרותו של האדון יוסף טילקי, התנהל המוסד ע"י הברון ז'אק די מנשה, ובשנת 1906 מנה את האדון מוריס רומאנו ב"ו, שנשאר מפקח הבית עד יום מותו (שנת 1912).

בשנת 1919 עפ"י השתדלותו של מנהל בית הספר, האדון אל"ו ענתבי, הסכימה זורת ההשכלה הכללית בצרפת להתחשב עם השפה העברית בתור שפה חיה לבחינות השנתיות בתעודת הבגרות (Baccalauréat).

בית הספר מספיק ארוחת צהרים חמה בכל יום לשמנים תלמידים, מלבד זה מחלק בגדים שתי פעמים בשנה לתלמידים היותר נצרכים.

שום מפעל חסד אינו תומך ב"בית הספר מיסודו של מנשה" ואינו משתתף בהוצאותיו, מלבד חברת "טפת חלב" המספיקה ארוחת בקר, לחם וחלב חם בכל יום לששים-שבעים תלמידים. הודות להברון ג'ורג' די מנשה מחלקים לחם בכל יום בערב לתלמידים היותר עניים.

הודות לנדיבות לבם של הברונים: פ'ליקס, ז'אק-אל"ו וג'ורג' די מנשה, יכלו תלמידים אחדים מהמצטינים להשלים את למודיהם בחו"ל: צרפת, איטליה וביירות, על הוצאותיהם. מספר התלמידים כעת מ 130 עד 170 מחולקים לחמש כתות.

ביה"ס לחברת "כל ישראל חברים"

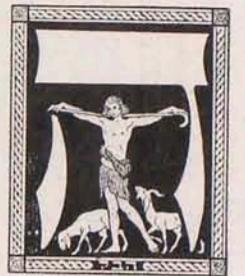
(Ecoles de l'Alliance Israélite Universelle)

משנת 1897 עד 1919

אחדים מן ההורים שהיו נתונים בין שתי בררות לשלח את בניהם לבתי הספר הדתיים הנוצרים, שבהם היו צריכים לשלם שכר למוד גבוה, או לשלחם לבתי הספר של הקהלה שהלמודים הכלליים

בית שמאי ובית הלל

א.



לל ושמאי נמנים על הראשונים שיסדו שני בתי-מדרש בישראל. התלמידים שבאו אחריהם הרחיבו את המחיצה שבין שני הראשים עד שנעשתה התורה לשתי תורות; הלכות למאות בכל מקצועות החיים — באסור והתר, בטומאה וטהרה, בדיני ממונות ובדיני נפשות — נעשו לסלע-מחלוקת בין שני בתי המדרש: זה אוסר וזה מתיר, זה מטמא וזה מטהר, זה מחיב וזה מוכח, וכשם שנחלקו בהלכות-למעשה, כך נחלקו בהשקפותיהם על העולם ועל החיים, בטבע היצירה — מעשה בראשית ומעשה מרכבה — וטבע האדם. בטבע היצירה כיצד? זה מתחיל את מפעל היצירה מלמעלה — מן השמים — כדי לרדת בסולם הבריאה למטה — לארץ. — וזה מניח את יסוד היצירה ב"ארץ" למטה וממנה הוא עולה לשמים. והארץ כשלעצמה — זה מניח "ראשיתה" בטבורה, כלומר בנקודת מרכבה, וזה קובע התקמותה והתהוותה מן הקצוות. בטבע האדם כיצד? זה מעמיד את העולם על מדת-הדין וזה על מדת הרחמים, זה מודדו באמת הבנין של הבנאי, אשר כל ותור ונטיה כלפי צד אחד עלולים לערער את יסודות הבנין ולקעקע את הבירה כולה, וזה באמת הבנין של "הסבלנות" ושל הותר לאין-קץ; זה רואה את החיים בכל רצינותם עם כובד-נטל האחריות המעמיסים על האדם, וגזור: "טוב לו לאדם שלא נברא משנברא", וזה רואה אותם בכרך חיצוניותם ושמה על רבוי גוניהם, וגזור: "טוב לו לאדם שנברא משלא נברא".

ב. שני בתי-מדרש אשר הנגודים שביניהם כל-כך מרובים, עד שהם הולכים ומתפשטים על שטחי חיים שונים ומשונים, מן הדין שקשה יהיה למצוא את נקודת-ההתקן שביניהם, זאת אומרת את ה"נגוד-ראשית", המשמש יסוד ומקור לכל שאר הנגודים. כל המחלוקות השונות שבהלכה טבען בכך שעוסקות בענינים פרטיים, ואין באחת מהן לקבוע בית-אב לכולן, וכשאתה חפץ להקיף בסקירה אחת את כל שפע הנגודים שבין שתי האסכולות, כדי לעשות לך "מושג" עליהם — הרי אתה עומד ותוהה. הקדמונים — הדור האחרון של שני הבתים — שהתחילו להרגיש את הצורך לטבוע חותם-ההכר ואופי מסמן לכל אחד משני הבתים, בדקו ומצאו שברוב המקומות בית-הלל מכריע את הכף לצד ה"קל" ובית-שמאי לצד ה"חומר". קביעת-העובדה הזאת נעשתה לחוט המקשר את המחלוקות השונות שבין שני הבתים לשלשלת אחת רבת-החוליות. הקשר הזה הוא אמנם חיצוני ביחס לכל נדון ונדון לכשעצמו, אבל יש בו משום הגבלה; הוא נותן לנו את האפשרות להכניס את רבוי המחלוקות לתוך מסגרת אחת עם חותם משותף. כל המחלוקות שלא נכנסו לתוך המסגרת הזאת נחרזו במחרוזת של "אלה דברים שהם מקולי בית-שמאי ומחומרי בית-הלל".

ג. ה"קל" וה"חומר" שמתחלתם לא באו לשם באורו של שני-הדעות שבין שני הבתים ובסוסו, כי-אם להטביע עליהם סימן חיצוני, כדי להכיר על ידו לאיזה משני הבתים עלינו ליחס אי-אלו הלכות, נעשו אחר-כך לבנין-אב של הסברה ונתינת-טעם. ה"חומרות" של בית-שמאי ו"הקולות" של בית-הלל אינן תולדות היוצאות מתוך שני דעותיהם, כי-אם להפך: הנטיה ל"הקל" מצד אחד ול"החמיר" מצד השני, הוא הנמוק האחרון לשני דעותיהם; מתוך השאיפה להחמיר מכריע בית-שמאי את הכף כלפי האסור, הטמא והחוב; ומתוך שאיפתו של בית-הלל להקל מכריע הוא את הכף לצד המותר, המהור והזכאי. כל שאר הטעמים והנמוקים טפלים וסמוכים הם ל"אב-הנמוק" הזה. ההשקפה הזאת אשר רמזיה אנו מוצאים בספרי הסוד של המקובלים מחוג "הפליאה" ו"הקנה" — זאת אומרת אצל אלה

שהעיון להתקומם בסודי סודות נגד גבוכי הגדרים והסיגים של הרבנים התלמודיים — היתה רוחת ביחוד במחצית הראשונה למאה ה"ט בחוגי מיסדי המדע היהדות שבגרמניה. הללו, אשר כלפי חוץ דרשו "סבלנות דתית" וכלפי פנים תקון עולמו של היהודי באמצעות תקוני דתו, הללו, אשר סלוק המחיצה המבדלת בין ישראל לעמים והסתגלותו של היהודי לסביבתו היו למשאת נפשם, חשבו למצוא בהלל שהיה למופת "בסבלנותו" (אמנם לא סבלנות דתית), ושתקן פרוסכול "משום תקון העולם" את חוות-לכם, זאת אומרת, איש אשר שם כל מעיניו להתאים את דרישות היהדות לצרכי הזמן והמקום, וברי להם, שבית-הלל, בעלי ה"קולא", אינו אלא בבואתה של מפלגתם, מפלגת המתקנים, שקלטו את "בת הקול" שמלפניו "ח מאות שנה, שיצאה והכריזה "הלכה כבית-הלל".

ד. ההסברה הזאת שנוכל לקרותה בשם הסברה מפלגתית, בית שמאי ובית הלל — מפלגת האדוקים והמתקנים — מונחת, כמובן ידוע, ליסוד לכל הנסיונות וההשערות שנעשו במאה האחרונה כדי לבאר את "מהותם" של שני הבתים. בין שאנו מסמיכים אותם לצדוקים ופרושים (לאמתו של דבר, אין זאת אלא מבחינת "תלי תניא בדלא תניא", שהרי עד עכשו אנו מגשימים באפלה בנוגע ל"הבדל העצמי" שבין הצדוקים והפרושים, ועדין לא הוכרעה אפילו השאלה, אם לפנינו שתי כתות דתיות או שתי מפלגות, הנבדלות בעיקר בהשקפתן על המדינה ועל החברה). בין ששומעים מתוך בית מדרשו של הלל את "בת-קולן" של השכבות הנמוכות שבעם, הדימוקרטיה, ומתוך בית מדרשו של שמאי את הדיקולן של המשפחות המיוחסות בישראל, האריסטוקרטיה, ובין שאנו רואים בחומרי בית שמאי סיגים וגדרים המכוונים כלפי התפרדות לאומית, כי על הלאומיות מבסס בית שמאי את קיומו של העם, וב"קוליו" בית הלל הרחבות ודחיקת הרגל של הלאומיות על ידי הדתיות, שהונחה ליסוד קיומו של העם — בין כך ובין כך הרי אנו בונים את הסברתנו ביחוד על הקל והחומר שבשני הבתים, והצד השווה שבכל ההשקפות האלו, שלא איזה נמוק מלגו, הקבוע מבפנים לכל נדון ונדון, כי אם נמוק מדבר, מגמה חיצונית או פניה פוליטית, הוא המכריע בקביעת ההלכות של שני הבתים. ה. אמנם אין להכחיש שקורטוב של אמת יש בכל אלה ההשערות, ושעלתה בידי המלומדים להבליט "צדדים" שונים בין שני הבתים, אבל דוקא מפני שכולן צודקות במקצת, הרי אין הן מספיקות לתת פתרון לשאלתנו, זאת אומרת להמציא לנו את ה"מהות" שאינה יכולה להיות כי אם אחת ויחידה. ואפילו אם נניח שיעלה בידינו להעמיד את כל המחלוקות וההבדלים על אלה שזכרנו למעלה (מה שבאמת הוא מן הנמנע, לא לבד מפני המספר הגדול של "קולי בית שמאי ומחומרי בית הלל", כי אם ביחוד מפני השטחים הנייטרליים, שאינם ב"קל וחומר", כגון סדר ברכות וסגנון, שאף הם משמשים נושא להבדל-דעות בין שני הבתים) לאמר: הללו אדוקים והללו מתקנים, הללו לאומיים והללו דתיים, הללו אריסטוקרטים והללו דימוקרטים, וכן הלאה, השאלה במקומה עומדת: מה הוא יסוד היסודות של ההבדלים האלה ואיזהו המקור, שממנו הם הולכים ומסתעפים?

ודע, שכל זמן שנבקש את האחדות מבחינת תמיד תהיה פגומה, מפני שלעולם נמצא אותה באותו ה"צד" שעומד במרכז החיים שבכל דור ודור, ולפיכך אנו רואים, שכל הכתות והזרמים שקמו בישראל, החל מן הקראים עד הלאומיים, מצאו מקום להתגדר בשני הבתים, ולראות בהם הבדל המפלגות ששלט ביניהם. רק אחדות אימננטית עלולה להתגבר על "הצדדים" השונים, לשלב אותם ולהעלותם לידי אחדות שלמה. ואת האחדות האימננטית הזאת נשתדל להבליט במאמר הבא.

י. זנה

פירושני, אב תר"ץ

עתול עכרתי צויר

מספר 7

::

אלול התר"צ

::

שנה שניה



ליל תשעה באב ליד הכתל

פרופ. שיין על יד תמונתו